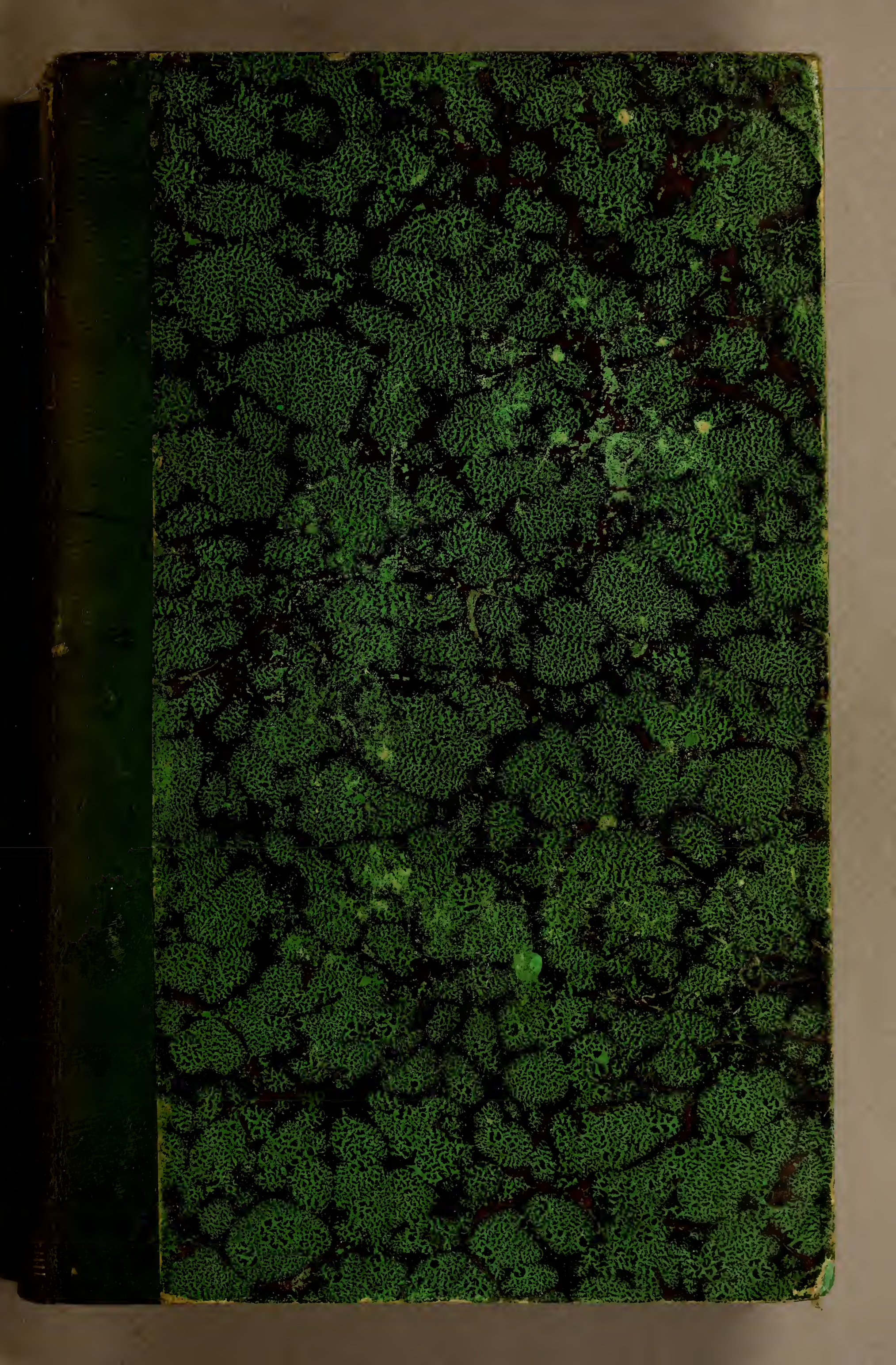
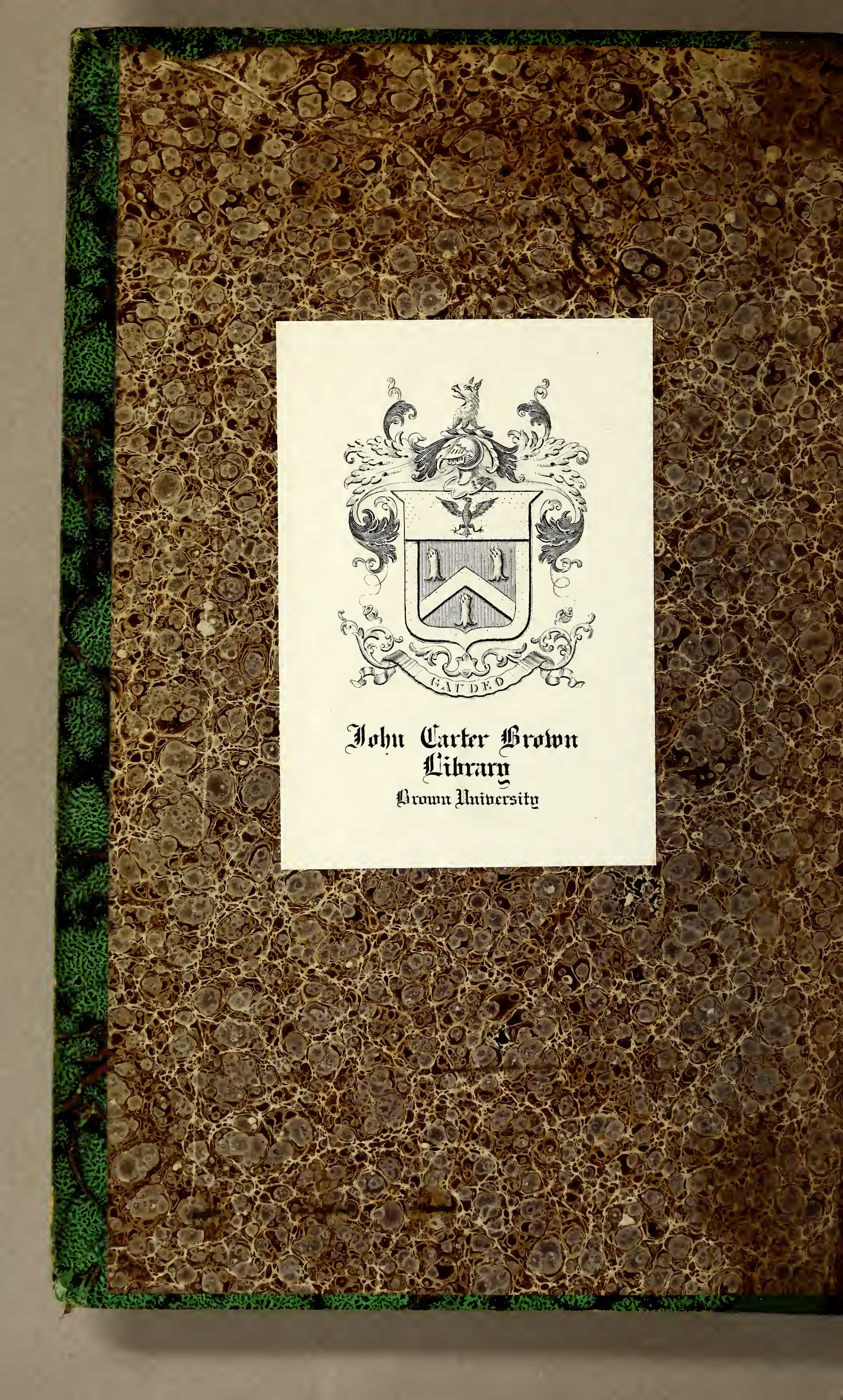
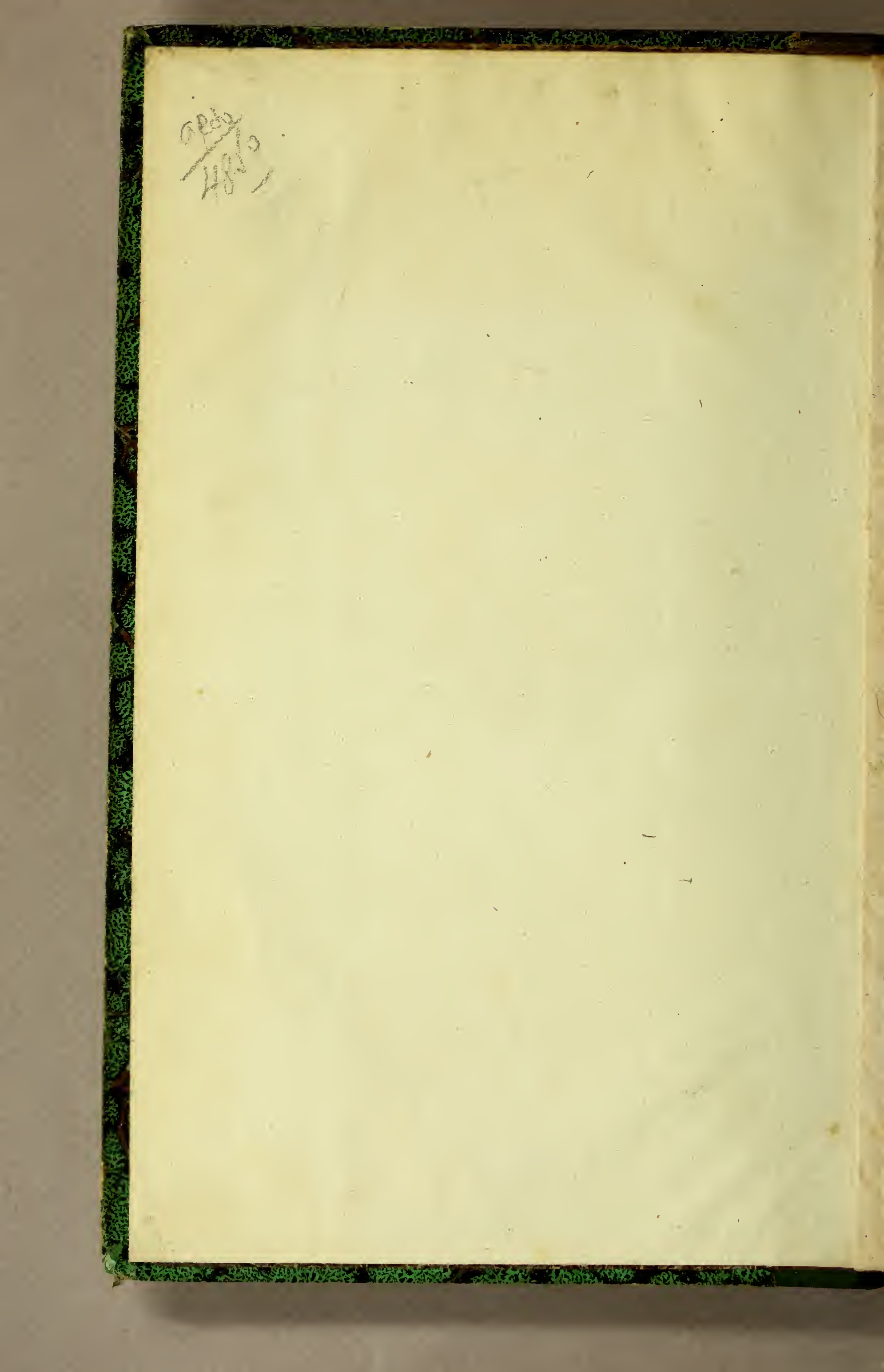



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University





VOYAGE

DU GOUVERNEUR PHILLIP

A BOTANY-BAY,

Avec une description de l'établissement des Colonies du port Jackson et de l'île Norfolk ;

Faite sur des Papiers authentiques, obtenus des divers Départemens, auxquels on a ajouté les Journaux des Lieutenans Shortland, Watts, Ball, et du Capitaine Marshall, avec un récit de leurs nouvelles Découvertes.

Traduit de l'Anglois.

A PARIS,

Chez BUISSON, Imprimeur et Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

1791.

Avis au Lecteur et au Relieur.

Cet Ouvrage indique des Planches, c'est une erreur ; il n'y en aura pas.

AVERTISSEMENT

De l'Éditeur anglois.

L'ÉDITEUR de ce Voyage se fait un devoir de témoigner sa reconnoissance aux Personnes distinguées qui ont bien voulu l'honorer de leurs secours, et lui procurer la libre communication des papiers authentiques nécessaires à la confection de cet Ouvrage; il leur demande pardon s'il blesse leur modestie en les nommant; mais il ne peut donner à ses lecteurs de garans plus respectables de l'exactitude et de l'authenticité de ses Mémoires que les noms du marquis de Salisbury, du vicomte Sydney, du lord Hood, de sir Joseph Banks, de MM. Rose, Nepean, Stephens, sir Charles Midleton, sir Andren Snape Hammond, Dalrymple et Chalmers.

Mais c'est sur-tout à M. Latham qu'il doit le plus, pour lui avoir fourni des descriptions dont l'exactitude donne du prix à l'Histoire Naturelle contenue dans cet ouvrage, et doit le rendre toujours un objet intéressant pour tous les amateurs de cette science.

C'est aux lieutenans Shortland et Wats, et au capitaine Marshall, commandant du

Scarbourough, que le public doit toutes les découvertes importantes et les connoissances utiles qui se trouvent dans leurs journaux, dont ils ont donné communication avec un désintéressement qui mérite la plus vive reconnoissance. Les anecdotes du gouverneur Phillip et du lieutenant King ont été fournies par un ami sur la véracité duquel le Public peut compter, mais qui n'a point eu de part importante à cette rédaction.

Nous terminerons cet avertissement en osant nous flatter qu'on n'a rien omis d'essentiel de tout ce qui tient au principal objet de l'Ouvrage, c'est-à-dire, à la formation d'un établissement qui promet à l'Angleterre autant d'avantages que de gloire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ce volume plusieurs découvertes importantes sont annoncées pour la première fois, que des nouvelles richesses sont ajoutées aux trésors de l'Histoire Naturelle, et qu'il renferme des détails curieux sur des pays qui ont déjà été reconnus, et sur des Personnes au sort desquelles la Grande-Bretagne et même toute l'Europe ont pris long-temps le plus vif intérêt.

VOYAGE A BOTANY-BAY.

CHAPITRE PREMIER.

Utilité publique des voyages. — Circonstances particulieres à celui-ci. — La Nouvelle-Hollande est réellement un continent. — Raisons qui ont décidé les Anglois à y faire un établissement. — Transportation en Amérique, son origine, ses avantages et sa cessation. — Expériences faites. — Adoption du plan dont il est ici mention. — Inconvénient des autres expédiens.

LE public attend naturellement des informations de différente espèce des voyages entrepris dans le dessein de faire des découvertes, et l'on doit voir avec satisfaction combien les excellens ouvrages publiés après de pareilles entreprises ont contribué sous

ce règne à perfectionner la connoissance générale du globe, des différentes peuplades qui l'habitent, des animaux et des végétaux qu'il produit.

Une expédition occasionnée par les motifs d'une police conforme aux loix, entreprise sous la sanction de l'autorité publique, et terminée par un établissement régulier dans une contrée fort éloignée, non-seulement excite un vif intérêt sur le sort des hommes qui doivent le former ; mais encore promet de nous conduire à quelques points de connoissances auxquels on ne pouvoit arriver par les moyens antérieurs, quoique judicieusement employés. Une excursion passagère sur les côtes d'un grand continent ne peut fournir des instructions complettes sur les habitans, les productions, le sol ou le climat, objets qui, examinés par des observateurs résidens sur les lieux, dans toutes leurs variations possibles, peuvent bien être vus d'abord avec une précision moins philosophique, mais finissent toujours par être plus parfaitement connus. Alors les erreurs, quelquefois inséparables d'une observation rapide, sont corrigées par une infaillible expérience ; et beaucoup d'objets s'offrent à la vue, qui d'abord avoient échappé à l'at-

tention, ou que leur situation n'avoit pas permis d'observer.

La découverte exacte de l'étendue de la Nouvelle-Hollande par notre illustre navigateur, le capitaine Cook, a formé une singulière époque dans la géographie, par le doute auquel elle a donné lieu, si une contrée de cette étendue doit porter proprement le nom d'île ou celui de continent. On peut répondre à cette question que, quoique l'étymologie du mot île (1) et de ses synonymes ne semble désigner qu'une terre environnée par la mer ou par toute autre eau, (et dans ce sens, ce terme peut s'appliquer aux plus grandes parties du globe habitable) cependant il est certain que, dans l'acception ordinaire on entend par île, une terre d'une étendue modérée, environnée par la mer (2). Déterminer à quel degré précis de grandeur un pays ainsi situé doit devenir un

(1) *Insula*, d'où île est dérivée, est formée de *in salo*, *dans la mer*; et νήσος, mot correspondant en grec, a pour racine νέω, *nager*, comme paroissant, et probablement ayant été originairement supposé nager dans la mer.

(2) Aussi, quand Denys Périégetes considère tout le monde ancien comme environné par la mer, il l'appelle νήσος ἀπέιριτος, *une île immense*; sur quoi Eustathe re-

continent, c'est ce qui ne seroit d'aucune utilité ; mais pour résoudre la difficulté, la regle la plus sûre et la plus claire paroît être celle-ci : Aussi long-temps que les habitans d'une telle contrée jouissent des avantages particuliers à la situation insulaire, le titre d'île peut lui convenir ; quand elle excède ces limites, elle doit être considérée comme un continent. Or, le premier et le principal avantage d'une île, c'est d'être susceptible d'unité dans le gouvernement, et de devoir à ce principe une sûreté entière contre toute espèce d'attaque, à moins que ce ne soit par mer. Dans des pays d'une grande étendue, une telle unité est, sinon impraticable, au moins fort difficile ; et une distinction fondée sur cette considération devient suffisante pour rendre convenable l'expression de continent (1). Suppo-

---

marque que l'addition de l'épithete *immense* étoit nécessaire, et qu'autrement l'expression eût été basse et insuffisante.

(1) Nous ne considérons pas ici si un pays est actuellement uni sous un seul gouvernement, mais si, d'après son étendue, il peut l'être raisonnablement. Si nous dérivons *νήσος* de *ναιω* ou *ναίω*, *habiter*, la distinction étymologique sera complette d'après ces principes, une île étant une *habitation* distincte d'hommes, et un continent, une

sons cette étendue d'environ un millier de mille en tout sens ; et la Nouvelle-Hollande doit avoir à ce nom un droit incontestable, car la plus grande étendue de cette vaste contrée est, de l'est à l'ouest, d'environ deux mille quatre cents mille anglois, et du nord au sud, de deux mille trois cents (1).

L'Angleterre a, sur la nouvelle Galles méridionale, le droit qu'un consentement tacite a généralement rendu sacré parmi les états européens, celui de la premiere découverte. Aucun navigateur n'avoit abordé toute cette côte orientale, à l'exception de la pointe la plus méridionale, avant le capitaine Cook qui la reconnut le premier. Cette considération, jointe à ce qu'on avoit rendu un compte plus

---

terre qui se partage entre plusieurs états. La premiere étymologie devient plus spécieuse encore, si l'on remarque combien Homere et d'autres poëtes aiment à rapprocher νῆσος de ναίω, comme si ces deux termes avoient une connexion naturelle. V. Il. B. 626, et Sophocle, *Ajax*, 601.

(1) A la latitude de 33° sud, la nouvelle Hollande s'étend jusqu'à 40 dégrés de longitude, qui, sous cette parallele, peuvent s'évaluer à 60 milles anglois par dégrés. L'étendue du cap York au cap sud est de 33 dégrés de latitude, qui sont estimés chaque à 69 et demi milles anglois.

favorable de ce côté du continent que de l'autre, suffit pour décider le gouvernement anglois à y marquer un lieu pour le bannissement d'une certaine classe de criminels.

La cause qui détermina à transporter de cette maniere les coupables condamnés à ce genre de châtiment fut, comme on le sait, la cessation nécessaire de cette transportation en Amérique, et les inconvéniens éprouvés dans les autres destinations adoptées depuis cette époque.

La Virginie ayant grand besoin, dans les premiers temps de son établissement, de bras pour éclaircir les impénétrables forêts qui s'opposoient à toute culture, desira, dès le commencement, de recevoir comme serviteurs les criminels Anglois que nos cours de justice ne trouvoient pas assez coupables pour subir des punitions capitales (1). Les

(1) Le bannissement fut ordonné pour la premiere fois, comme la punition des voleurs et des vagabonds, par le statut 39 Éliz. chap. 4. V. Blackston. comm. IV, chap. 31; mais le lieu ne fut pas spécifié. L'usage de transporter les criminels en Amérique commença, dit-on, sous le regne de Jacques Ier, et l'année 1619 est la mémorable époque de son origine; mais cette destination ne fut mentionnée d'une maniere expresse que dans la

planteurs louoient leurs services pour un temps limité ; et sur la fin, on les envoyoit sous la conduite de certaines personnes qui étoient obligées de prouver par un certificat qu'elles avoient disposé d'eux conformément à l'intention de la loi.

Il résulta différens avantages de ce réglement. Les colonies recevoient à un prix modique un secours fort nécessaire, et la mère-patrie se trouvoit débarrassée d'un fardeau très-onéreux, c'est-à-dire, d'enfans tout à la fois inutiles et nuisibles. En outre, les retours, pour ce seul objet, se montèrent, à ce qu'on rapporte dans les derniers temps, à une somme très-considérable (1).

---

18 Car. II, chap. 2. — Le transport fut réglé pour la première fois par le statut 4 de George Ier, chap. 11, et les causes exprimées dans le préambule sont le défaut de ceux qui entreprendroient de s'y transporter eux-mêmes, et le besoin de serviteurs dans les plantations de Sa Majesté. Des actes subséquens établirent des réglemens ultérieurs.

(1) L'abbé Raynal donne son suffrage à la politique de cette espèce de bannissement dans le XIVe livre de son histoire, vers le commencement.

Cette assertion de l'abbé Raynal a été formellement contredite par l'auteur des *Recherches sur les États-Unis*, vol. I. Mais la manière positive dont l'auteur Anglois en

Les individus eux-mêmes se trouvèrent bien quelquefois incorrigibles ; mais il arriva aussi, et même assez souvent, que pendant la durée de leur servitude légale ils se réconcilièrent avec les idées d'une honnête industrie, réformèrent leurs mœurs, et que, s'élevant insensiblement par de louables efforts à un état d'aisance, d'indépendance et d'estime, ils contribuèrent honorable-

---

parle, en invoquant le témoignage de ce célèbre écrivain, ne permet guères de la révoquer en doute.

Une anecdote plus récente sembleroit prouver que si cette mesure fut utile au moment de la naissance des colonies, depuis elles ne la voyoient plus du même œil. Au reste, je n'en garantis pas l'exactitude. Voici le fait.

Lorsque le chevalier Robert Walpole étoit à la tête de l'administration, le transport des criminels dans les colonies américaines étoit regardé par elles comme une charge très-onéreuse. Le docteur Franklin écrivit à cette occasion au ministre, pour le remercier, de la part des colons, de cette preuve non équivoque des soins maternels de la métropole ; et pour les convaincre de leur gratitude, il lui envoya quatre caisses remplies de serpens à sonnettes, en le priant de les faire mettre en liberté dans les jardins du roi, à Richmond, où l'espèce *pourroit propager, et devenir*, disoit-il, *aussi avantageuse à l'Angleterre que les* TRANSPORTÉS *l'avoient été à l'Amérique. Note du traduct.*

ment à la population et à la prospérité de leur nouvelle patrie (1).

La guerre d'Amérique, et la séparation des treize colonies, qui la suivit, ruinèrent cette branche de commerce. On a essayé depuis divers expédiens assez connus du public; quelques-uns ont contre eux une foule d'objections puissantes (2). Et l'on a reconnu que tous sont privés des avantages qui accompagnoient les précédens modes d'exportation.

Les délibérations sur ce sujet, qui plus d'une fois attirèrent l'attention du parlement, produisirent enfin le plan dont cet ouvrage expose le premier résultat. Le 6 dé-

---

(2) En particulier, la transportation du criminel à la côte d'Afrique, ou ce qui étoit regardé comme un adoucissement à la peine, finissoit très-souvent par la mort.

C'est sur cette côte que doit être transporté le fameux Barrington, l'homme qui connoît le mieux les loix de son pays, et le roi des *Pick Pockett* (filous) Anglois. Arrêté onze fois, il s'est délivré dix par sa connoissance des loix et son habileté dans la chicane; mais il vient de succomber, et l'on a craint que ses talens n'eussent à Botany-Bay une influence trop active. *Not. du traduc. sept.* 1790, à Londres.

cembre 1786, les ordres nécessaires furent donnés par sa majesté dans son conseil, et un acte portant érection d'une cour de justice dans le lieu de l'établissement, avec les autres réglemens analogues aux circonstantances, reçurent la sanction de la législature dans le commencement de 1787.

Il est étranger à l'objet de cet ouvrage de s'étendre sur les principes des loix pénales; mais il est évident, au premier coup-d'œil, que ce qu'on a eu sur-tout en vue a été de restreindre le nombre des peines capitales, autant que cette restriction est compatible avec la sûreté de la société, et d'employer tous les moyens imaginables de rendre les coupables utiles au public, et justes, pour eux-mêmes, de corriger la dépravation de leurs mœurs, de leur faire contracter l'habitude de l'industrie, et de les armer à l'avenir contre les tentations qui les ont fait succomber.

Il semble, dans la spéculation, que des maisons de correction bien réglées sont ce qu'on peut imaginer de mieux pour obtenir ces effets salutaires; et un plan de cette nature, formé par les efforts réunis du juge Blackstone, de M. Eden et de M. Howard, fut adopté par le parlement en 1779. Mais il

survint des difficultés qui empêcherent l'exécution de ce projet ; contre-temps que l'on doit moins regretter si l'on considere que c'est peut-être le destin de cette théorie, comme tant d'autres non moins satisfaisantes, d'être plus séduisante dans la spéculation qu'efficace dans la pratique. Un dessein parfait, exécuté par des agens imparfaits, doit perdre une grande partie de son excellence, et le plan de détention le mieux dirigé doit, dans son exécution, être confié principalement à des hommes peu éclairés, peu en garde contre la corruption, et constamment exposés au danger d'y céder. La vigilance qui, dans l'enfance de ces institutions, a les yeux ouverts sur la conduite de ces serviteurs publics, se relâche toujours bientôt, et il est aisé de concevoir qu'une vaste maison de correction, gouvernée par des gens corrompus, est de toutes les associations la plus pernicieuse pour les détenus, et la plus dangereuse pour le repos de la société.

En quelque pays, les malfaiteurs qui ne sont point convaincus de crimes capitaux sont condamnés aux galeres ou aux mines, châtimens souvent plus cruels que la mort, et qui, pour plusieurs raisons, sont impra-

ticables en Angleterre. Dans d'autres lieux on les employe aux travaux publics, sous des inspecteurs. Cette méthode a été employée en Angleterre sur la Tamise, mais n'a presque pas répondu aux espérances qu'on s'en étoit formées. En conséquence, on n'est pas fort tenté de faire de nouvelles tentatives. L'emploi des criminels, dans des travaux conduits sous les yeux du public, répugne peut-être trop à la maniere de sentir des Anglois, pour être jamais toléré. La raison souscrit en effet à la triste nécessité de punir; mais les chaînes et les livrées de la servitude sont des objets qui ne peuvent que déplaire, et l'humanité se révoltera toujours à la vue d'une peine infligée trop long-temps. Des coupables ainsi occupés se trouveroient peut-être récompensés par une charité mal placée, ou le peuple, éprouvant un changement de caractere qui n'est point du tout à desirer, s'endurciroit insensiblement aux impulsions qui portent naturellement à secourir ceux qui souffrent.

Il ne nous reste donc plus d'autre parti que de nous attacher, autant qu'il est possible, à la pratique, justifiée par une longue expérience, d'employer le service de ces criminels dans des colonies éloignées et nais-

santes. C'est dans ce dessein qu'on a projetté l'établissement sur la côte orientale de la nouvelle Hollande, et qu'on l'a exécuté avec toutes les précautions qui pouvoient le rendre utile. On doit s'attendre que des difficultés s'éleveront au commencement d'une pareille entreprise ; mais il n'y a aucune obligation morale à ce que des coupables soient transportés dans un lieu d'agrément et d'entiere sûreté ; et quoique les émigrans volontaires et les honnêtes serviteurs de l'état doivent, à quelques égards, se trouver exposés pour un temps aux mêmes désavantages, l'habitude de lutter contre les difficultés finit souvent par être un bien plutôt qu'un mal, et il y a probablement peu de citoyens qui soient dans le cas de murmurer contre des fatigues modérées, quand ils réfléchissent qu'en les éprouvant ils rendent à leur patrie un service aussi essentiel qu'honorable.

CHAPITRE II.

Préparatifs de la flotte destinée pour Botany-Bay. — Détails de son arrangement. — Départ et passage aux îles Canaries.

L'ESCADRE destinée à mettre en exécution le dessein mentionné ci-dessus commença à se rassembler à Mother-Bank, rendez-vous qui lui etoit indiqué, dans l'île de Wight, vers le 16 mars 1787. Cette petite flotte consistoit dans les vaisseaux suivans : *le Sirius*, frégate de sa majesté, capitaine John Hunter; le *Supply* (1), vaisseau armé de sa majesté, commandé par le lieutenant H. L. Ball. Trois navires vivriers, portant des provisions et des munitions pour deux ans; le *Golden Grove*, le *Fishburn* et le

(1) Il y a dans l'Anglois, *tender*, ce qui signifie *allege*, petit bâtiment.

Borrowdale, y compris des instrumens de ménage, des habits pour les troupes et les transportés, et d'autres choses nécessaires; et enfin six bâtimens de transport, le *Scarborough*, *Lady Pénrhyn* de Portsmouth; *la Friendship*, et *Charlotte* de Plymouth, *le prince de Galles*, et *l'Alexandre* de Woolwich. Ceux-ci étoient destinés à transporter les criminels, chacun avec un détachement de soldats de marine proportionné à la nature du service; le plus considérable dans ceux où l'on craignoit le plus de résistance, notamment dans les vaisseaux qui avoient à bord le plus grand nombre d'hommes convaincus. Le tout formoit une petite escadre de onze voiles.

Il faut connoître la nature d'un pareil armement, et réfléchir à la variété nécessaire en cette circonstance d'une foule d'articles dont on n'a pas coutume de se munir, pour pouvoir juger du temps que demande l'approvisionnement d'une pareille flotte. Alors il n'est pas étonnant que deux mois se soient écoulés avant que les vaisseaux fussent en état de quitter leur station et de commencer leur voyage, et que même après cet espace de temps il y ait encore eu quelques articles ou qui n'étoient pas encore prêts, ou bien ou-

bliés par mégarde. C'est ce qui arriva à l'égard d'une partie des des habits femmes, qu'on fut obligé de laisser, parce qu'ils n'étoient pas encore finis ; et la seconde omission eut lieu par rapport aux munitions des soldats de marine, qui n'en furent fournis que pour le service du moment, au lieu de l'être complettement, comme le Commodore l'avoit entendu, dès le temps de l'embarquement, negligence qui fut aisément réparée dans le reste de la traversée.

Cet intervalle nécessaire fut très utilement employé à éclairer les transportés sur la nature de leur situation ; à leur mettre sous les yeux les avantages qu'ils tireroient d'une bonne conduite, et la certitude d'un châtiment sévere et soudain en cas de turbulence ou de mutinerie. En même-temps d'utiles réglemens furent faits pour les contenir efficacement dans le devoir, et l'on prit toutes les mesures possibles pour faire échouer tous les projets qu'ils pourroient former pour résister à l'autorité, se rendre maîtres des bâtimens de transport, ou venir à bout de s'échapper, en quelque temps que ce fût. Nous savons, d'après le témoignage de ceux qui les ont commandés, que leur conduite, tout le temps que les vaisseaux

seaux resterent au port, fut régulière, humble et à tous égards analogue à leur situation ; en un mot, de nature à ne point exciter le soupçon ou l'allarme, et à n'exiger aucune sorte de sévérité.

Enfin quand la flotte fut prête à mettre à la voile, les transportés et les soldats de marine furent distribués dans l'ordre suivant, sur les bâtimens de transport. Le *Friendship*, avoit à bord un capitaine et quarante-quatre soldats de marine, tant subalternes que particuliers, avec soixante et dix hommes et vingt femmes condamnés. La *Charlotte*, un capitaine et quarante-trois soldats, avec quatre-vingt-huit hommes et vingt femmes. Sur l'*Alexandre*, étoient deux lieutenans et trente-cinq soldats avec deux cents treize hommes. Sur le *Scarborough*, un capitaine et trente-trois soldats, avec cent femmes. Et la *Lady - Penrynnh*, un capitaine, deux lieutenans, et trois particuliers avec cent deux femmes. Dix soldats de marine sous différentes dénominations, furent aussi envoyés comme surnuméraires à bord du Sirius. Le nombre des soldats de marine, y compris les officiers, montoit à deux cens douze ; en outre vingt-huit femmes de soldats, emmenant avec elles dix sept enfans,

eurent la permission d'accompagner leurs maris. Le nombre des condamnés étoit de huit cens vingt-huit, sur lesquels il y avoit cinq cent cinquante huit hommes. Deux d'entre eux à bord de l'*Alexandre* reçurent leur pardon avant le départ de la flotte, et par conséquent resterent en Angleterre.

Le gouverneur Phillip, à son arrivée à la station, fit hisser son pavillon à bord du Sirius, comme commodore de l'escadre, et l'embarquement étant complet et le temps favorable, au point du jour, le 13 mars 1787, il donna le signal de partance. A la distance d'environ cent lieues hors du canal, la frégate de sa majesté l'Hyene, de vingt-quatre canons, reçut ordre d'accompagner la flotte pour rapporter la nouvelle de son passage dans cette partie la plus difficile du voyage, avec les dépêches que le gouverneur voudroit envoyer à l'amirauté.

Le 20 mai 1787, les vaisseaux étant par les 47°. 57 de latitude, et les 12°. 14 ouest de longitude, l'Hyene revint. Elle ne put cependant rapporter un compte exact de l'état des bâtimens de transport ; car la mer avoit été si forte, que le gouverneur n'avoit pu s'asseoir pour écrire, et s'étoit vu dans l'impossibilité d'envoyer à bord des différens vaisseaux pour avoir des détails sûrs de leur situation et de

la conduite des transportés. Cependant tous n'avoient pas été parfaitement tranquilles ; ceux à bord du Scarborough, probablement comptant sur leur nombre, avoient fait le complot de se rendre maîtres du vaisseau; mais les officiers l'avoient heureusement découvert et déconcerté. On reçut cette nouvelle précisément avant que l'Hyene mit à la voile, et le gouverneur avoit ordonné de transporter à bord du Sirius deux des chefs des mutins pour les faire punir. Après avoir subi un juste châtiment, ils furent séparés de leur bande, et on les fit passer sur un autre navire, le prince de Galles. Ce fut la seule tentative de ce genre qui fut faite pendant tout le cours du voyage.

Nous pouvons maintenant considérer les aventuriers portés sur cette petite flotte, comme détachés, au moins pour le présent, de leur pays natal; portant sans doute sur l'avenir des regards inquiets, et éprouvant différentes émotions en songeant à la région inconnue qu'ils étoient destinés à habiter au moins pour un temps. Si l'on veut se livrer aux spéculations de la curiosité sur les résultats possibles d'une pareille entreprise, on trouvera qu'il y a peu d'objets, qui puissent ouvrir un plus vaste champ aux conjectures.

Les hommes hardis et confians pouvoient concevoir les plus hautes espérances, et être justifiés jusqu'à un certain point par la réflexion, que souvent de puissans empires n'ont eu une origine, ni plus grande, ni plus respectable. Les flegmatiques et les timides pouvoient s'exagérer à eux mêmes la difficulté de l'entreprise, et en pronostiquer, d'après diverses causes, le peu de réussite. L'opinion la plus raisonnable étoit probablement celle du gouverneur lui-même et de quelques autres chefs de l'expédition, que leur courage rendoit supérieurs à toutes les difficultés qu'ils s'attendoient à rencontrer, et que leur bon sens tenoit en garde contre la séduction d'une rêverie romanesque. Mais pour tous, ce devoit être une preuve frappante de l'état florissant de la navigation dans ce siecle, et une singuliere évidence des immenses progrès que cet art a fait depuis les premiers efforts nautiques de l'homme, de réfléchir que, tandis que les anciens avoient timidement suivi les côtes de la méditerranée, et regardé comme une grande entreprise de traverser l'espace étroit de mer qui sépare la Crete de l'Egypte, la Grande Bretagne envoyoit sans hésiter une flotte pour faire un établissement voisin des antipodes.

La violence de la mer qui avoit empêché toute communication entre les vaisseaux, ne fut pas, à d'autres égards, un événement défavorable, vu qu'ils étoient hors de la portée des rochers et des bas-fonds. Au total, le temps fut trouvé beau, et la traversée très-heureuse de Spithéad à Santa-Cruz, dans l'île de Ténériffe, où la flotte jetta l'ancre, le 3 juin 1787.

CPAPITRE XIII.

Raisons qui les déterminent à relâcher aux îles Canaries. — Précautions pour conserver la santé des équipages. — Succès admirable de ces précautions. — Quelques détails sur les Canaries. — Fables qui en parlent. — Tentative d'un coupable pour s'échapper. — Départ.

LE principal objet que le gouverneur Phillip se proposa, en relâchant à Ténériffe, étoit de se procurer une nouvelle provision d'eau et de végétaux. La saison exigeoit aussi (3 juin 1787) qu'on donnât aux équipages tous les avantages et les rafraîchissemens nécessaires à leur santé, que ce lieu pouvoit fournir, mais qu'on ne pouvoit avoir qu'à terre. Dans ce port, et dans tous ceux où l'on relacha, les équipages, les soldats et les transportés eurent des nourritures fraîches, des fruits, des végétaux, et tout ce qui pouvoit contribuer à les garantir des maladies autrefois inévitables dans les voyages de long cours. Chaque soldat avoit

tous les jours une livre de pain, une livre de bœuf, et une pinte de vin ; et chaque transporté trois quarterons de bœuf et de pain, sans vin. Les seuls fruits que l'on pût se procurer étoient des figues et des mûres ; mais elles étoient excellentes et en grande abondance. Le nombre des malades et des morts prouvera assez quel fut le succès des précautions de toutes sortes, prises dans le voyage, pour parvenir à ce but important.

Le capitaine Cook a suffisamment démontré combien il est possible dans ces expéditions de ménager la santé de ceux qui y sont engagés, et le gouverneur Phillip eut le bonheur de confirmer l'opinion, que les succès de son illustre prédécesseur en ce point essentiel, ne furent aucunement l'effet du hasard, mais furent dus aux soins et aux attentions dont son humanité l'a porté à nous donner le détail, et qui, dans des cas semblables, doivent produire les mêmes résultats. Si le nombre des transportés qui moururent entre le temps de l'embarquement et l'arrivée de la flotte aux Canaries, ne paroît pas s'accorder avec cette assertion, il faut observer d'abord que la mort ne fit de ravages que parmi ceux qui étoient déjà avancés en âge, ou attaqués de maladies

contractées en prison ou autrement, pendant qu'ils étoient à terre.

On resta une semaine entiere à cette relâche ; pendant ce temps la chaleur fut modérée, le thermometre de Farenheit ne passa pas 70°, et le barometre se tint constamment à 30 pouces.

Le gouverneur des Canaries étoit alors le marquis de Brancifort, Sicilien de naissance. Il faisoit sa résidence à *Santa-Cruz*, et fit au gouverneur Phillip et aux autres officiers un accueil également honorable aux deux nations. Quoique le port de *Santa-Cruz* n'ait rien de remarquable, c'est cependant le meilleur des Canaries, et l'endroit où les vaisseaux ont coutume de relâcher pour se procurer des rafraîchissemens; la résidence du gouverneur général est en conséquence fixée à Ténériffe, à cause de la communication plus fréquente avec l'Europe, de préférence à la grande île de Canarie, où se trouve l'église métropolitaine et le palais de l'évêque. Le marquis de Brancifort avoit tout récemment établi quelques manufactures utiles à Ténériffe.

Il seroit superflu d'entrer dans plus de détails sur les îles de Canarie, qui sont sur la route de tous les vaisseaux qui font voile d'Europe pour le Cap de Bonne-Espérance, et

par conséquent ont été décrites dans presque tous les voyages. Mais il ne sera peut-être pas hors de propos d'en donner une idée générale. Elles sont au nombre d'environ quatorze, dont les principales sont *Canarie*, *Ténériffe*, *Fortaventure*, *Palma*, *Ferro*, *Gomera*, *Lancerroita*. Leur distance de la côte d'Afrique est depuis quarante jusqu'à quatre-vingt lieues. La circonférence de Ténériffe n'excede pas cent vingt milles, mais celle de Canarie ou, comme on l'appelle ordinairement la grande Canarie, est de cent cinquante. Elles ont été possédées par l'Espagne, et ont reçu des colons Espagnols depuis le commencement du quinzieme siecle.

On ne peut douter que ces îles ne soient celles légérement connues des anciens sous le nom de *Fortunées*, quoique la méprise de Ptolémée, concernant leur latitude, ait porté un des commentateurs de Solinus à prétendre que ce titre appartenoit plutôt aux îles du Cap-Verd. Pline parle de Canarie, et attribue son nom à la quantité de gros chiens que l'île contenoit ; particularité que quelques voyageurs modernes, répétent, peut-être avec peu d'exactitude, comme ayant été la cause que ces Espagnols leur ont donné le même nom. *Nivaria*, dont parle le même auteur, est évidemment Ténériffe, et ce nom

est synonyme au nom moderne (1). *Ombrion* ou *Pluvialia*, est vraisemblablement Ferro, où la sécheresse du sol a de tout temps réduit les habitans à faire usage de l'eau de pluie.

Si les anciens ont placé dans ces îles toutes les fictions de la fable ; si leurs poëtes les ont ornées de charmes imaginaires pour suppléer à la réalité qu'ils ne connoissoient pas, c'est un reproche dont les modernes ne sont pas tout-à-fait exempts. Les voyageurs ont parlé avec transport du Pic de Téné-riffe, comme de la plus haute montagne de l'ancien hémisphere, tandis que, d'après les estimations les plus exactes, le Mont-Blanc (2) le surpasse de 3523 pieds, ou d'environ un mille de hauteur perpendiculaire. Comme l'île de Ferro n'avoit point de montagne pareille pour la distinguer, pendant un siecle ou deux on lui a prêté un arbre miraculeux, seul de son espece, enveloppé de

---

(1) Ce nom vient des neiges perpétuelles dont le Pic est couvert. *Tener*, dit-on, signifie *neige*, et *itte* ou *isse*, une *montagne* dans le langage de l'île.

(2) La hauteur du Mont-Blanc, d'après les meilleurs calculs, est de 15,673 pieds anglois au-dessus du niveau de la mer, et celle du Pic de Ténériffe, de 12,150.

perpétuels brouillards, et distillant de l'eau en quantité suffisante pour fournir abondamment à tous les besoins de l'île (1); mais cette merveille, quoique attestée par plusieurs voyageurs, et par quelques-uns comme témoins oculaires, s'est évanouie à l'approche d'une sage critique, et il ne s'est pas trouvé un naturel assez hardi pour en assurer l'existence. La vérité est que les îles Canaries, quoiqu'elles soient une utile possession pour l'Espagne, et une excellente ressource pour les voyageurs de toutes les nations, ne con-

---

(1) *Clypperton* en parle comme d'un fait. Voyage de Harris, vol. 1. pag. 187. *Mandelslœ* prétend l'avoir vu, *ibid.* pag. 806. *Bandrand* est le premier qui, au moyen d'une recherche soigneuse, découvrit la fiction. Nous citerons un passage d'une géographie françoise, estimable à d'autres égards, qui en offre une description curieuse par les détails circonstanciés qu'elle en donne. « Mais ce qu'il y a de plus digne de remarque, est cet arbre merveilleux qui fournit d'eau toute l'île, tant pour les hommes que pour les bêtes. Cet arbre que les habitans appellent *Caroë*, *Garoë*, ou *arbre sain*, unique en son espece, est gros et large de branches ; son tronc a environ douze pieds de tour ; les feuilles sont un peu plus grosses que celles des noyers, et toujours vertes ; il porte un fruit semblable à un gland, qui a un noyau d'un goût aromatique, doux et piquant. Cet arbre est perpétuellement couvert d'un nuage, qui l'humecte par-

tiennent d'autres merveilles que ce qui appartient naturellement aux volcans, tels que le Pic, qui, bien qu'il soit toujours menaçant, n'a pas eu d'éruption au moins funeste depuis plus de quatre-vingts ans (2).

La capitale de Ténériffe est *Laguna*, ou plus proprement *San Christoval de la Laguna*, *Saint-Christophe du Lac*, ainsi nommée de sa situation auprès d'un lac. Cette ville et Santa-Cruz sont bâties en pierre; mais la derniere offre un coup-d'œil plus agréable que celui de Laguna. Elles sont distantes

---

tout; en sorte que l'eau la distille goutte à goutte par les branches et par les feuilles, en telle quantité qu'on en peut emplir trente tonneaux par jour. Cette eau est extrêmement fraîche, claire, fort bonne à boire et fort saine. Elle tombe dans deux bassins de pierre, que les insulaires ont bâtis pour la recevoir. Le nuage qui couvre cet arbre ne se dissipe pas; seulement dans les grandes chaleurs de l'été il se diminue un peu; mais en échange, la mer envoye une vapeur épaisse, qui se jette sur l'arbre, et qui supplée à ce manquement ». Du Bois Geogr. Part. III. chap. 17.

Ce récit fabuleux ne seroit-il pas venu originairement des arbres de Pline, dont on exprime de l'eau.

(2) Voyez la description curieuse des Canaries par le capitaine Hausse, et le dernier voyage du capitaine Cook.

l'une de l'autre d'environ quatre milles. La capitale de la grande Canarie, et à proprement parler de tout le gouvernement, est la ville de *Palma ;* mais pendant quelque temps cet endroit n'a été que le centre du pouvoir ecclésiastique. L'usage de faire passer le premier méridien à travers ces îles, a été introduit par Ptolémée ; et peut-être est-il encore à desirer que les réglemens françois, à cet égard, soient généralement adoptés.

Nos vaisseaux étoient enfin sur le point de partir, lorsque le soir du 9 Juin 1787, un transporté, appartenant à l'Alexandre, ayant été employé sur le pont, trouva moyen de détacher la chaloupe, et s'échappa ; mais il ne tarda pas à être repris. Il n'est pas probable qu'il eût bien médité le plan de son évasion ; le hazard lui eût offert les moyens de se cacher, et il les eût saisis ; et l'espérance vague de la liberté, sans aucune perspective certaine, étoit une tentation bien suffisante pour le décider à une entreprise de cette nature.

Le 10 juin, la provision d'eau fut complette, et le lendemain de grand matin, le gouverneur donna le signal de lever l'ancre, et la flotte continua sa route.

État des soldats et des transportés entre les mains des médecins, donné au gouverneur Phillip, le 4 juin 1787.

Charlotte.	Soldats.	4
	Transportés.	16
Alexandre.	Soldats.	2
	Transportés.	26
Scarborough.	Soldat.	1
Friendship.	Transportés.	9
Lady-Penrhyn.	Transportés.	13
Prince de Galles.	Transportés.	11
	Soldats.	2
	Transportés.	7
Total,	Soldats.	9
	Transportés.	82
Transportés morts depuis le premier embarquement.		21
Enfans des transportés.		3

De ces malades, il n'en mourut que quinze et un enfant, depuis le départ de la flotte de Spithéad.

CHAPITRE IV.

Dessein de jetter l'ancre à Port-Praya. — Le vent oblige d'y renoncer. — Chaleur excessive. — On fait voile pour Rio de Janeiro. — Raisons pour relâcher à un port de l'Amérique méridionale. — La flotte passe la ligne. — Arrivée à Rio de Janeiro. — Description de cette ville. — Séjour. — Départ.

Les végétaux n'ayant pas été assez abondans à Santa-Cruz pour qu'on en pût faire une provision suffisante, le gouverneur Phillip avoit intention de jetter l'ancre, pour environ vingt-quatre heures, dans la baie de Port-Praya. Les îles, de ce côté de la mer atlantique, semblent avoir été placées précisément pour faciliter la route d'Europe au Cap et du Cap en Europe, en offrant aux vaisseaux, sans qu'ils aient besoin de s'écarter essentiellement de leur route, une re-

lâche admirable pour les secours et les rafraîchissemens : les Açores, à 40° de latitude nord ; Madere, à 33, les Canaries, entre le 29e et le 27e, et entre le 18e et le 16e, les îles du Cap-Verd, s'offrent successivement au voyageur, et lui fournissent en abondance toutes les ressources dont il peut avoir besoin. Du côté méridional de l'Equateur, un bon port et quantité de tortues donnent de l'importance même à la petite île stérile de l'Ascension ; et Sainte-Heléne, grace à l'industrie des colons Anglois, est devenu le siége de la richesse et de l'élégance. Sans l'assistance que procurent, soit pour aller, soit pour revenir, quelques-uns de ces endroits, l'intervalle d'environ quarante degrés de chaque côté de la ligne, dans une mer exposée à une chaleur violente, et sujette à des calmes ennuyeux, suffiroit pour décourager les navigateurs même du 18e siecle.

Le 18 juin, la flotte eut les îles du Cap-Verd en vue, et reçut le signal de gouverner vers Sant-Yago : mais comme, d'après le défaut d'un vent favorable et l'obstacle d'un courant très-fort, il étoit très-probable que les vaisseaux ne pouvoient pas tous entrer dans la baie, le gouverneur jugea à propos de renoncer à son premier dessein. Le signal de jetter l'ancre

l'ancre fut baissé, et les vaisseaux continuerent leur route, évenement fort désagréable pour beaucoup d'individus à bord, qui desiroient, comme il est bien naturel dans les voyages de long cours, de profiter de toutes les occasions d'aller à terre. Ce qui donnoit une nouvelle force à ces regrets, c'est que la chaleur étoit devenue excessive, le thermometre étoit à 82° ; et quoique ce degré de chaleur ne soit pas excessif pour un climat situé sous le tropique, il est bien suffisant pour qu'on en souffre beaucoup. Mais le gouverneur Phillip, insensible à toute autre considération qu'à celle de bien remplir sa mission, persista à diriger la flotte vers la relâche la plus voisine, le port de Rio de Janeiro.

Il paroîtra peut-être extraordinaire au premier coup-d'œil, que des vaisseaux chargés pour le Cap de Bonne-Espérance trouvent expédient de relâcher à un port de l'Amérique méridionale. Traverser la mer atlantique, et venir embrasser dans sa route cette côte dont l'existence fut inconnue aux premiers navigateurs de ces mers, paroît être un bien grand circuit qui prolonge beaucoup la durée du voyage. Cette difficulté apparente disparoîtra pour peu qu'on l'examine;

Les calmes si fréquens du côté de l'Afrique, sont eux-mêmes un motif suffisant pour décider le navigateur à suivre une direction très-occidentale, et même les îles auxquelles on est si souvent obligé de relâcher, ne le conduisent qu'à très-peu de degrés de distance de la côte de l'Amérique méridionale. — Dans ces trois voyages le capitaine Cook s'est toujours renfermé dans le très-petit espace de 45 degrés de longitude ouest, ce qui est de dix degrés plus à l'ouest que l'extrémité du Cap Saint-Roch ; et cette direction paroît avoir été prise volontairement, sans qu'aucun motif extraordinaire en ait fait une nécessité.

En venant des îles du Cap-Verd, la flotte eut quelque temps à souffrir d'une chaleur excessive, accompagnée de pluies violentes. Cependant cette chaleur ne s'éleva jamais au-dessus du point déjà mentionné (1), et les précautions constamment observées dans tous les vaisseaux, furent heureusement assez efficaces pour prévenir toute maladie

---

(1) 82°, 51' Il n'est pas extraordinaire en Angleterre de voir le thermometre s'élever un jour ou deux dans l'été jusqu'à 81°.

violente. L'excès de la chaleur ne se soutint même pas aussi long-temps qu'on peut le craindre dans ces latitudes; car avant d'approcher de l'équateur, la température étoit devenue beaucoup plus modérée.

Le 5 juin 1787, à 26° 10' de longitude occidentale de Greenwich, la flotte passa de l'hémisphere septentrional dans l'hémisphere méridional. Après trois semaines d'un temps favorable et assez doux, elle arriva à Rio de Janeiro. Le 5 août, on jetta l'ancre à la vue du port, et le 5 au soir tous les vaisseaux y mouillerent. Quelques jours avant ils avoient découvert le Cap-Frio; mais depuis ce temps le défaut de vent avoit un peu rallenti leur course.

Rio de Janeiro, ou *riviere de Janvier*, ainsi nommée parce qu'elle fut découverte par Dias de Solis, le jour de la fête de S. Janvier (sept. 19) 1525, n'est réellement pas une riviere, quoiqu'on crut alors que c'en étoit une. C'est un bras de mer dans lequel descend un nombre considérable de petites rivieres.

La ville de Rio de Janeiro, appellée par quelques écrivains S. Sébastien, du nom de son patron tutélaire, est située sur la partie orientale de cette baye, à moins d'un degré du tropique du capricorne, et à 40° ouest

environ de Greenwich. Elle est à présent la capitale du Brésil, et a été quelque temps la résidence du vice-roi. Elle dut cet avantage sur S. Salvador, qui étoit d'abord la capitale, à des mines de diamans découvertes dans son voisinage, en 1730. La ville s'aggrandissant rapidement, à raison de l'opulence que lui procura cette heureuse découverte, fut fortifiée, et eut un gouverneur particulier en 1738. Le port est un des plus beaux du monde, très-étroit à l'entrée, et au-dedans assez spacieux pour contenir plus de vaisseaux qu'il ne s'en rassemblât jamais à aucune relâche. La sonde donne depuis vingt jusqu'à cent vingt pieds de profondeur. Une montagne taillée en pain de sucre, située à la partie occidentale, indique la hauteur où il faut entrer dans le port, dont la situation se reconnoît à la distance de deux lieues et demie par quelques petites îles, dont une nommée *Rodonda* est fort haute, et offre à l'œil la forme d'une meule de foin. L'entrée du port est défendue par des forts, et particulierement par deux, nommés *Santa-Cruz* et *Lozia*; l'ancrage ordinaire est en face de la ville, au nord d'une petite île nommée *Dos-Cobras*.

Il y a dans ce port des droits que doivent

payer tous les vaisseaux marchands, Portugais ou étrangers, 3 liv. 12 sh. chacun en entrant dans la baye, autant en sortant, et 5 sh. par jour, tout le temps qu'ils restent à l'ancre. Les droits d'entrée furent demandés pour les bâtimens de transport; mais quand le gouverneur Phillip eut représenté qu'ils étoient chargés au compte du roi, on n'insista plus sur la demande. Cependant le capitaine du port vint, avec l'équipage de sa chaloupe, pour aider aux Anglois à y entrer; parce qu'il ne faisoit dans ce moment qu'un vent foible et à peine suffisant pour remonter la baye.

Dans le récit du capitaine Cook de 1768, on voit qu'à son arrivée sur cette côte, le vice-roi donna de fortes preuves de défiance, fit des défenses séveres de descendre à terre, même aux personnes qui ne vouloient faire que des recherches philosophiques, et que quelques-uns de ces procédés furent violens. La réception faite par le vice-roi actuel au gouverneur Phillip et à ses officiers, fut bien différente; elle fut polie et flatteuse au dernier degré, et exempte de toute précaution jalouse.

Don *Louis de Vasconcellos*, le vice-roi actuel, appartient à une des premieres fa-

milles du Portugal ; il est le frere du marquis de *Castello-Methor* et du comte de *Pombeiro*. Le gouverneur Phillip qui avoit servi quelques années dans la marine portugaise, et qui jouit auprès de cette nation de la considération que lui ont mérité ses services, n'étoit pas personnellement inconnu au vice-roi, mais d'une maniere qui, dans une ame moins généreuse, auroit pu produire des dispositions bien différentes. Il y avoit eu dans ce port quelques démêlés entr'eux, lorsque le gouverneur Phillip commandoit l'Europe; chacun avoit agi uniquement pour soutenir l'honneur de la nation à laquelle il appartenoit, et le vice-roi, en véritable homme d'honneur, loin de garder un ressentiment d'une conduite si semblable à la sienne, sembla dans cette occasion se faire une loi d'oublier toute espece de ressentiment. Aussi-tôt qu'il eut été pleinement informé de la nature de la commission du gouverneur Phillip, il donna ordre à la garnison de rendre à cet officier les mêmes honneurs qu'à lui-même. Le gouverneur eut la modestie de se refuser à cette distinction; mais ce refus lui fut impossible. Ses officiers fussent tous introduits chez le vice-roi, et furent reçus aussi bien que lui avec toutes

les marques possibles d'attention pour eux, et d'égards pour leur patrie. On leur permit de visiter toutes les parties de la ville, et même de faire des excursions jusqu'à cinq mille dans les terres, sans être accompagnés ; complaisance qu'on n'a jamais pour les étrangers, et qui devient plus extraordinaire encore, lorsqu'on réfléchit à tout ce qu'on a lu de la jalousie du gouvernement portugais au sujet de ses mines de diamans.

Les provisions étoient à si bon marché, que quoique le gouverneur Phillip eût fixé les rations à vingt onces par jour, les équipages étoient parfaitement nourris, y compris le ris, les végétaux frais et le feu, à trois sols trois liards par tête. (7 sols et demie de France). On ne pouvoit dans cette saison se procurer du vin, excepté des marchands en détail ; et en conséquence on s'en procura beaucoup moins qu'on eût pu faire dans un autre temps. Mais on embarqua du rum, et toutes les graines et plantes que l'on crut propre à se multiplier sur la côte de la nouvelle Galles méridionale, et entr'autres du café, du coton, de l'indigo, et de la figue à cochenille (1). En cas que le pain devint

(1) Cactus Cochinilifer, de Linnæus.

rare, on acheta à un prix très-avantageux cent sacs de cassade.

La cassade qui sert de pain à des milliers d'hommes sous les climats du tropique, est un de ces exemples où l'on peut dire que l'excellence de l'esprit humain triomphe des intentions même de la nature, s'il n'étoit pas évident que le dessein de la providence est que nous développions toutes nos ressources et toute notre sagacité pour notre sûreté et notre conservation. C'est la racine d'un arbrisseau que l'on nomme *Cassade* ou *Jatropha Cassave*, et qui, lorsqu'elle est crue, est un poison violent. Mais à force d'être lavée, pétrie, évaporée, elle perd toutes ses qualités nuisibles, et mise en gateaux, devient un équivalent salubre et qui n'est pas désagréable au goût.

Le vice-roi eut la complaisance de réparer ce qui manquoit aux munitions militaires, lors du départ des bâtimens de transport, par des provisions prises dans l'arsénal du roi; enfin il ne refusa aucun des secours que l'endroit ou les magasins du gouvernement pouvoient nous fournir.

Ce que dans ce pays étonne le plus un étranger, et sur-tout un protestant, c'est la

quantité prodigieuse d'images répandues dans la ville, et la dévotion avec laquelle on les honore. Elles sont placées au coin de presque chaque rue, et jamais on ne passe devant elles, sans les saluer avec beaucoup de respect; mais la nuit elles sont environnées chacune de ses dévôts particuliers, qui récitent des prieres à voix haute, et font retentir chaque quartier du chant de leurs hymnes. La sévérité des mœurs des habitans ne répond pas tout-à-fait, dit-on, à cet excès de ferveur; mais dans tous les pays, dans tous les climats, on trouve beaucoup plus aisé de faire des actes extérieurs d'une prétendue piété, que de contracter les habitudes intérieures beaucoup plus essentielles. Il faut avouer cependant que nos gens ne trouverent pas les dames aussi complaisantes que quelques voyageurs les ont représentées.

Il s'écoula près d'un mois avant que le gouverneur Phillip eût pu fournir ses vaisseaux de tout ce qui leur étoit nécessaire. Enfin le 4 septembre, il leva l'ancre, et en passant devant le fort, reçut du viceroi le dernier compliment qu'il fut au pouvoir de cet officier de lui faire, c'est-à-

dire qu'il fut salué de vingt et un coups de canons ; le même salut fut rendu par le Sirius, et ainsi finit une communication honorable aux deux nations, et particulierement au principal officier employé au service de chacune.

GHAPITRE V.

Traversée heureuse de Rio au Cap. — Description des ports qui s'y trouvent. — Le Cap de Bonne-Espérance n'est pas la pointe la plus méridionale. — Hauteur de la montagne de la Table et des autres. — Négligence des nations européennes à s'emparer du Cap. — Animaux vivans embarqués. — Départ. — Séparation de la flotte. — Arrivée du Supply à Botany-Bay.

UN voyage heureux par mer, comme un état de paix et de tranquillité profonde dans la société civile, quoique plus avantageux à ceux qui en jouissent, est peu capable de prêter à l'intérêt du récit. Les faits éclatans que l'auteur écrit avec soin, et que le lecteur parcourt avec avidité, ne résultent que des situations difficiles. Peu de mots suffisent pour peindre une prospérité uniforme. Dans

cette classe fort heureuse, mais peu susceptible d'intérêt, on peut ranger le passage de la flotte de Rio de Janeiro au Cap de Bonne-Espérance, qui fut toujours favorable, et ne fut marqué par aucun extraordinaire incident. Cette traversée, depuis environ le 22° sud de latitude et le 43° ouest de longitude de Londres, jusqu'au 34° sud de latitude et le 18° degré de longitude de Londres, fut faite en trente neuf jours ; car ayant laissé Rio le 4 septembre 1787, le 13 octobre les vaisseaux vinrent jetter l'ancre dans la baye de la Table. C'étoit là qu'ils devoient prendre leurs deniers rafraîchissemens, et embarquer toutes les provisions qu'ils n'avoient pu faire encore. On ne perdit dans cette partie du voyage qu'un seul transporté, appartenant à la *Charlotte*, qui tomba malheureusement dans la mer, et qu'il fut impossible de sauver.

La baye de la Table, au nord-ouest du cap de Bonne-Espérance, prend son nom de la montagne de la Table, promontoire d'une élévation considérable, auprès duquel, et précisément au centre de la baye, est la ville du cap, chef-lieu des établissemens Hollandois dans ce territoire. Cette baye ne mérite gueres le nom de port, n'é-

tant aucunement sûre. Elle est exposée à toute la violence des vents qui viennent de la mer ; sans être suffisamment abritée contre ceux qui soufflent de terre. Les tourbillons qui se précipitent du sommet de la montagne de la Table, sont assez forts pour faire chasser les vaisseaux sur leurs ancres, et même pour nuire beaucoup aux hommes qui sont à terre, en détruisant les tentes et autres édifices momentanés qu'ils pourroient avoir élevés, et en élevant des nuages d'une poussiere fine, qui produit des effets très-désagréables. Un vent frais de cette espece, du sud-est, soufla trois jours de suite lorsque le capitaine Cook relâcha au cap dans son premier voyage, et il nous apprend qu'à cette époque, la Résolution fut le seul vaisseau du port qui ne chassât pas sur ses ancres. Les ouragans qui viennent de la mer, sont encore plus formidables, et tellement que souvent ils ont arraché les vaisseaux de leur ancrage et les ont brisés à la tête de la baye. Ces accidens arrivent principalement dans la *quaade mousson*, ou mois d'hiver, depuis le 14 mai jusqu'au 14 août, pendant lequel temps très-peu de vaisseaux se hazardent à s'y mettre à l'ancre. Notre flotte, y arrivant plus tard, fut parfaitement

tranquille aussi long-temps qu'il fut nécessaire pour elle de rester dans cette station.

False-Bay, au sud-est du cap, est plus sûre que la baye de la Table, pendant que regnent les vents du nord-ouest; mais elle l'est encore moins pendant la saison des fortes bises qui soufflent du sud-est. Elle est moins fréquentée parce qu'elle est à vingt quatre milles de la ville du Cap d'où il faut se procurer toutes les nécessités de la vie, et qu'on n'y arrive que par une route très-difficile. La partie la plus abritée de False-Bay est un enfoncement à l'ouest, appellé baye de Simon.

Le cap de Bonne-Espérance, malgré l'opinion populaire et presque générale, n'est réellement pas la pointe la plus méridionale de l'Afrique. La terre qui se prolonge le plus au sud-est, est une pointe à l'est du cap, appellée par les Anglais cap *Lagullus*, nom corrompu de l'original portugais *das Agullas*, nom qui, comme l'appellation françoise *des Aiguilles*, fait allusion à la forme, et peut se traduire en Anglois par *Needle* (1) *Cape*. Trois éminences divisées

(1) *Needle* en Anglois signifie *aiguille*.

par des passes fort étroites, et paroissant de loin comme trois sommités de la même montagne, s'élevent à la tête de la baye de la Table. Elles sont cependant de différente hauteur, différence qui, ainsi que celle de leur forme, les fait distinguer. La montagne de la Table tire ce nom de son apparence qui se termine par une surface plate et horizontale, d'où la face du roc descend presque perpendiculairement. Cette montagne a environ 3567 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. *La tête du Diable*, appellée aussi la *montagne de Charles*, est située à l'est de la premiere, et n'a pas plus de 3368 pieds de hauteur; et à l'ouest de la montagne de la Table, *la tête du lion*, dont le nom seul est l'image de sa figure, n'excede pas 2764 pieds. C'est dans le voisinage de la derniere qu'est Constance, canton consistant en deux fermes qui produisent le fameux vin connu sous ce nom.

Nos voyageurs trouverent des provisions moins abondantes et à des prix moins raisonnables au Cap qu'on ne leur avoit fait espérer. La table et le logement, tels qu'on peut se le procurer chez de simples particuliers, revinrent aux officiers à deux rix-

dales par jour, ce qui est près de neuf shelings (environ 10 liv. 16 sols de notre monnoye). Cette ville, la seule place dans toute la colonie, à laquelle ce titre puisse convenir, n'est pas d'une grande étendue ; la campagne, cultivée par des colons Hollandois, est en général si peu favorable à la culture, que ce n'est pas sans étonnement qu'on les trouve en état de faire des récoltes suffisantes pour s'approvisionner eux-mêmes, ainsi que les vaisseaux de tant de nations qui constamment relâchent au Cap.

Quand on considere les immenses avantages que les colons Hollandois retirent de ce commerce, et la nécessité indispensable où sont les navigateurs de toutes les nations de venir en cet endroit rafraîchir leurs équipages, il doit paroître extraordinaire que depuis la découverte du cap, en 1493, par Barthelemy Diaz, jusqu'à l'année 1650, où la premiere colonie Hollandoise fut envoyée après la suggestion de John van Riebeck, une place si favorable au commerce et à la navigation ait été négligée par les Européens. Peut-être a-t-il fallu toute la persévérance du caractere Hollandois même,

pour

pour suggérer l'idée de conserver un établissement sur un sol si brûlé par le soleil, et si peu disposé à répondre aux soins du cultivateur. L'exemple et le succès de ce peuple peut servir cependant d'instruction à tous ceux qui, dans les grandes entreprises, se laissent rebuter par de légers obstacles, et qui, au lieu de lutter contre les difficultés, aiment mieux renoncer aux plus évidens et aux plus grands avantages.

Quoique les environs du cap n'offrent pas les mêmes agrémens que ceux de Rio de Janeiro, cependant le gouverneur Mynheer van Graaffe ne le céda pas au vice-roi en politesse à l'égard de nos officiers. Il les reçut à sa table, les traita avec toute la distinction possible, et on eut lieu à tous égards de se louer de sa conduite. Cependant les esprits n'étoient pas tranquilles au Cap ; les nouvelles de Hollande inquiétoient beaucoup, et l'on faisoit de grands préparatifs au fort dans la crainte d'une rupture avec une autre puissance.

Dans l'espace d'un mois, on se procura les animaux vivans et d'autres provisions, et les vaisseaux ayant à bord près de cinq cens animaux de différente espece, et sur-

tout de la volaille, avoient assez l'air de l'arche de Noë. Ce secours, si l'on fait réflexion que le pays venoit de souffrir beaucoup d'une mortalité, étoit très-considérable, et par conséquent coûta beaucoup plus cher que dans les temps d'abondance.

Le 12 novembre 1787, la flotte mit à la voile, mais fut retardée quelques jours par de fortes brises du sud-est. Le 25, à 80 lieues à l'est du Cap, le gouverneur Phillip quitta le Sirius et se rendit à bord du Supply, dans l'espérance de pouvoir, en laissant le convoi, gagner du temps suffisamment pour examiner les environs de Botany Bay, et de déterminer l'emplacement le plus convenable pour la colonie, avant que les bâtimens de transport pussent arriver. En même temps il ordonna aux inspecteurs des transports qui étoient à bord de l'Alexandre de se séparer de la flotte avec ce vaisseau, le Scarborough et la Friendship, qui, meilleurs voiliers que les autres, pouvoient arriver plutôt; auquel cas, les transportés qu'ils avoient à bord pouvoient être fort utiles, en faisant tous les préparatifs néces-

saires pour débarquer les provisions et les magasins.

Le major Ross, commandant des soldats de marine, quitta le Sirius et se rendit à bord du Scarborough, afin d'accompagner la partie du détachement qui descendroit probablement la premiere. Le capitaine Hunter, à bord du Sirius, devoit suivre les vaisseaux chargés des magasins, et les bâtimens du transport, et il avoit ses instructions ultéricures, en cas qu'il arrivât quelque accident au Supply. Le lieutenant Gidley King, qui fut depuis nommé commandant de l'île de Norfolk, accompagna le gouverneur Phillip à bord du Supply.

Depuis cette époque, jusqu'au 3 janvier 1788, les vents furent aussi favorables qu'on pouvoit le desirer, soufflant généralement par fortes brises du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest. Une fois seulement le vent sauta à l'est; mais il ne resta dans cette direction que quelques heures. A la faveur de ces vents, le Supply, quoique médiocrement bon voilier et fatigué, parce qu'il avoit souffert dans le voyage, au point de n'être pas fort sûr, acheva en cinquante et un jours, un voyage de plus de sept

milliers de milles. Le jour dont nous avons parlé, il eut connoissance de la côte de la nouvelle Galles méridionale ; mais les vents étoient devenus variables, et un courant qui de temps en temps se porte fortement au sud, rallentit tellement leur marche, qu'ils n'arriverent à Botany-Bay que le 18.

CHAPITRE VI.

Premiere entrevue avec les naturels du pays. — Examen de la baie. — Arrivée de toute la flotte. — Le port Jackson examiné. — Seconde entrevue avec les naturels. — Troisieme entrevue. — Le gouverneur Phillip retourne à Botany-Bay. — Ordre de l'évacuer.

A peine le gouverneur Phillip eut-il débarqué sur la côte de Botany-Bay, qu'il eut une entrevue avec les naturels. Ils étoient tous armés; mais voyant le gouverneur s'approcher avec des signes d'amitié, seul et sans armes, ils répondirent à sa confiance en mettant bas leurs armes, quoique dans une parfaite nudité. Cependant ils paroissoient aimer la parure, mettant les colliers et les étoffes rouges qu'on leur donnoit sur leurs têtes ou leurs cols; et paroissant enchantés

de les porter. Les présens offerts par leurs nouveaux hôtes furent tous acceptés sans répugnance, et pendant tout le temps que les vaisseaux resterent à Botany-Bay, il n'y eut de part et d'autre aucun sujet de mécontentement. Cet heureux succès fut dû en grande partie à l'adresse, aux soins et aux attentions du gouverneur; et si les ordres donnés pour assurer la durée d'une conduite si humaine sont honorables pour ceux qui les donnerent, la ponctualité avec laquelle ils furent exécutés ne fait pas moins d'honneur aux officiers. Il étoit évident que leurs penchans étoient d'accord avec leurs devoirs, et qu'une humeur sanguinaire devoit enfin cesser de déshonorer le nom Européen dans les nouvelles découvertes.

Après être descendu à terre, le premier soin fut d'examiner la baie elle-même. Le résultat de cet examen fut que, bien que spacieuse, elle n'offroit pas d'abri contre les vents de l'est, et qu'en conséquence de son peu de profondeur, les vaisseaux même qui tirent peu d'eau seroient toujours obligés de jetter l'ancre à l'entrée de la baie ouverte, où ils seroient exposés à toute l'impétuosité de la mer, dont les vagues s'y

portent avec fureur lorsque les vents de l'est souflent avec violence.

On trouva quelques courans d'eau douce en différentes parties de la baie; mais de toutes les situations qui se présenterent, il n'y en eût aucune contre laquelle il n'y eût quelque forte objection. Dans la partie septentrionale est une petite crique, qui s'enfonce assez loin dans les terres; mais il n'y a de l'eau que pour une chaloupe; les bords en sont fréquemment inondés, et les basses terres qui sont voisines, sont un véritable marais. La branche occidentale de la baie se prolonge à une grande étendue; mais les officiers envoyés pour l'examiner ne trouverent d'eau douce que dans de petits fossés.

La pointe Sutherland(1) offroit la situation la plus préférable, ayant un courant d'eau fort bonne, quoique peu abondante; mais les vaisseaux ne pouvoient approcher de cette partie du havre; et le terrein qui en est voisin, même dans les parties les plus élevées, étoit en général humide et marécageux. Des colonies moins nombreuses auroient pu trouver en différens endroits des emplacemens commodes; mais, dans tout le circuit

(1) Ou pointe de terre sud.

de Botany-Bay, on n'en découvrit aucun qui réunît tous les avantages nécessaires pour un si grand établissement. Pendant toutes ces recherches, la flotte entiere arriva. Le Supply n'avoit pas assez devancé les autres vaisseaux pour donner au gouverneur Phillip le tems qu'il avoit desiré. Le 19 de juin 1788, l'Alexandre, le Scarborough et la Friendship jetterent l'ancre à Botany-Bay, et le 20, le Syrius avec le reste du convoi(1). Les équipages avoient tous joui d'une fort bonne santé ; ils n'étoient pas encore arrivés à leur derniere destination.

L'ouverture de cette baie, et l'humidité du sol, qui auroit nui beaucoup à la santé des colons, avoient déjà déterminé le gouverneur à chercher un autre emplacement. En conséquence, il résolut d'examiner le port Jackson, baie dont parle le capitaine Cook, comme immédiatement au nord de la premiere. Il espéroit d'y trouver, non-seulement un meilleur port, mais un emplacement plus commode pour l'établissement de son nouveau gouvernement. Mais pour ne point perdre de temps, dans le cas où l'on eût été

(1) La vue ci-jointe de Botany-Bay, représente le Supply, &c. à l'ancre, et le Sirius avec son convoi entrant dans la baie.

trompé dans ses espérances, on ordonna de débarrasser le terrein voisin de la pointe Sutherland, et de se préparer à débarquer sous la direction du lieutenant-gouverneur.

Ces arrangemens pris, le gouverneur Phillip se disposa à faire l'examen du port Jackson ; et comme le tems de son absence, s'il eût été dans le Supply, auroit été très-incertain, il sortit avec trois bateaux, prenant avec lui le capitaine Hunter et plusieurs autres officiers, afin de gagner du temps en examinant à la fois plusieurs parties du port. Le 22 janvier 1788, on partit pour cette expédition, et l'on arriva de bonne heure dans l'après-dîner au port Jackson, qui en est éloigné d'environ trois lieues. Là on oublia tous les désagrémens qu'on avoit éprouvés dans le premier emplacement, et le gouverneur Phillip eut la satisfaction de trouver un des plus beaux ports du monde, dans lequel mille vaisseaux de ligne pouvoient manœuvrer en pleine sûreté.

Les différentes criques de ce port furent examinées avec toute la promptitude possible, et la préférence fut donnée à une où se trouvoit une très-belle source d'eau, dans laquelle les navires pouvoient jetter l'ancre si près de terre, qu'il étoit possible de cons-

truire à très-peu de frais des quais pour y décharger les plus gros vaisseaux. Cette crique a environ un demi-mille de long et un quart de mille de large à l'entrée. En l'honneur du lord Sydney, le gouverneur lui donna le nom de Sydney.

A l'arrivée des bateaux au port Jakson, un second parti des naturels parut près de l'endroit du débarquement. Ils étoient aussi armés de lances, et d'abord jettoient des cris tumultueux ; mais les mêmes moyens de douceur dont on avoit usé envers les autres, dissiperent aisément leurs soupçons, et les disposerent à recevoir tout ce qu'on leur offroit. Un d'entr'eux, qui paroissoit être le chef de la tribu, donna beaucoup de marques de confiance à ses nouveaux amis, et d'une résolution déterminée. Sous la conduite du gouverneur Phillip, auquel il se livra volontairement, il se rendit à une pointe de la côte où les hommes appartenant aux chaloupes faisoient bouillir leur nourriture. Quand il fut approché des soldats qui étoient arrivés près de cet endroit, et qu'il vit qu'en continuant d'avancer il seroit séparé de ses compagnons qui restoient avec plusieurs officiers à quelque distance, il s'arrêta, et d'un air déterminé, menaça par

ses paroles et ses gestes de se venger, si l'on prenoit le moindre avantage de sa situation. Ensuite il s'approcha d'un air calme pour examiner ce qui bouilloit dans le pot, et par la maniere dont il exprimoit son admiration, il étoit clair que son intention étoit de profiter de ce qu'il avoit vu. Le gouveneur Phillip s'efforça de lui faire entendre que de larges coquilles pouvoient lui servir au même usage, et il est probable que ses idées, jointes à sa propre observation, l'auront mis à portée d'introduire cet art de plus parmi ses compatriotes. Jusqu'ici ils paroissent n'avoir connu d'autre maniere de préparer leur nourriture, qu'en la faisant rotir. Leurs méthodes de se procurer du feu, sont probablement très-imparfaites et très pénibles ; car on a observé qu'ils le tiennent ordinairement allumé, et rarement les voit-on sans du feu, ou une piece de bois enflammée, qu'ils portent avec eux de place en place et même dans leurs canots (1). Ces feux perpétuels qui, dans quelques pays, forment

(1) Dans les voyages de Hawkersworth, vol. III. pag. 234. il est dit qu'ils font du feu fort aisément. Le temps nous apprendra probablement lequel des deux récits est le plus ex act.

une partie de la religion nationale, n'ont peut-être d'autre origine qu'une difficulté semblable d'en produire à son gré, et si l'on suppose la premiere flamme allumée par le feu céleste, la fiction qui le fait descendre du ciel, se trouvera très-peu éloignée de la vérité.

En passant près d'une pointe de terre dans ce havre, les chaloupes furent apperçues par un certain nombre de naturels, dont une vingtaine s'élança dans l'eau sans armes, reçut ce qui lui étoit offert, et examina la chaloupe avec une curiosité qui donna d'eux une plus haute idée qu'aucun récit de leurs manieres n'avoit pu en faire concevoir. Cette confiance et cette conduite intrépide, engagea le gouverneur Phillip, auquel elle fit le plus grand plaisir, à donner à cet endroit le nom de *Manly-cove*(1). Les mêmes sauvages vinrent encore joindre les nôtres à l'endroit où ils avoient pris terre pour dîner. Ils étoient tous armés, deux de boucliers et d'épées, et le reste seulement de lances. Les épées étoient faites de bois, avec une fort petite poignée, et paroissoient moins redoutables qu'un bon bâton. Un de ces hommes avoit

(1) Crique mâle, courageuse.

une sorte de terre blanche sur la partie supérieure du visage, qui lui donnoit l'air d'avoir un masque. Cette parure, si on peut lui donner ce nom, n'est pas commune parmi eux, et probablement on ne la porte que dans certaines occasions, ou c'est une distinction qui n'appartient qu'à un petit nombre d'individus. Pendant que les chaloupes passoient, une femme parut sur les rocs, le visage, le col et le sein peints de la même maniere, et parut aux Anglois la figure la plus hideuse possible, tandis peut-être que cette parure étoit du plus bel effet aux yeux de ses compatriotes.

Pendant qu'on préparoit le dîner, la curiosité de ceux qui venoient rendre visite, les rendit un peu fatigans; mais un expédient fort innocent mit à l'abri de cet inconvénient. Le gouverneur Phillip décrivit un cercle au tour de l'endroit où étoient les Anglois, et fit, sans beaucoup de peine, entendre aux naturels qu'ils ne devoient pas passer cette ligne; après quoi ils s'assirent tous parfaitement tranquilles; nouvelle preuve combien ces peuples sont traitables, quand on ne leur fait ni insulte ni injustice, et quand on employe les moyens con-

venables pour influencer la simplicité de leurs esprits.

Le 24 janvier 1788, le gouverneur Phillip ayant suffisamment reconnu le port Jackson, et trouvé qu'à tous égards il étoit propre à recevoir l'établissement qu'il devoit y faire, retourna à Botany-Bay. A son arrivée il apprit que le terrein qu'on défrichoit et que les parties supérieures de la baye qui, pendant son absence, avoient été plus particulierement examinées, étoient extrêmement peu favorables. Il fut impossible d'après ce récit d'hésiter sur le choix d'un emplacement; et en conséquences les ordres furent donnés pour que toute la flotte se rendit au port Jackson.

Il n'est point extraordinaire que Botany-Bay se soit présentée au capitaine Cook sous un jour plus avantageux qu'au gouverneur Phillip. Leur objet étoit bien différent. L'un n'avoit eu besoin que d'un abri et d'un lieu de rafraîchissement pour un petit vaisseau, et un court espace de temps; l'autre avoit à s'occuper d'un grand nombre d'hommes, et étoit dans la nécessité de trouver une place où des vaisseaux très-chargés pussent approcher aisément de la terre, et y rester

dans tous les temps en toute sûreté. La vue de Botany-Bay est agréable et pittoresque, et la riche moisson qu'elle fournit aux acquisitions de Botanique, la rendit intéressante aux savans engagés dans cette expédition. Mais dans un lieu où l'on veut établir une résidence permanente pour un grand nombre d'hommes, il faut chercher quelque chose de plus essentiel que la beauté de la perspective, et de plus nécessaire que des richesses philosophiques.

CHAPITRE VII.

Départ de Botany-Bay. — Arrivée de deux vaisseaux François. — Leur destination. — Préparatifs pour camper. — Difficultés. — Le scorbut se fait sentir. — Description des arbres à gomme, rouge et jaune.

Les préparatifs pour le départ général se firent avec la diligence convenable ; mais le matin du 24 janvier 1788, quel fut l'étonnement de toute la flotte en appercevant deux vaisseaux avec le pavillon François. On s'attendoit peu à recevoir des visites d'Europe dans une contrée aussi éloignée, et leur arrivée, tant que la cause resta inconnue, produisit dans quelques esprits des allarmes momentanées, accompagnées d'une multitude de conjectures, dont la plupart étoient fort ridicules. Le gouverneur Phillip fut le premier à se rappeller que quelque temps

temps avant, on avoit envoyé de France deux vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, et conclut avec raison que c'étoient les mêmes. Mais comme le vent contraire et un courant très-fort les empêchoient pour le moment d'entrer dans le port, et même les portoient au sud hors de la vue de la flotte, il ne jugea pas à propos de différer son départ, uniquement pour se procurer des informations ultérieures.

En conséquence, le 25 janvier, sept jours après l'arrivée du Supply, le gouverneur Phillip quitta Botany-Bay dans le même vaisseau, et fit voile pour le port Jackson. Le reste de sa flotte eut ordre de suivre, sous l'escorte du Sirius, et aussi-tôt que la brise qui souffloit alors avec force, venant à s'abattre, pourroit lui faciliter la sortie de la baye. A peine le Supply étoit-il perdu de vue, que les vaisseaux François reparurent à l'entrée du port, et aussi-tôt on leur envoya une chaloupe pour leur offrir toutes les informations, et tous les secours que leur situation pouvoit rendre nécessaires. On apprit alors que ces vaisseaux étoient, comme le gouverneur l'avoit conjecturé, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, destinés à faire de nouvelles

découvertes, sous la conduite de M. de la Peyrouse.

Le 26 Janvier 1788, les bâtimens de transport et ceux chargés des vivres, escortés par le Sirius, évacuerent enfin Botany-Bay, et en très-peu de temps se rassemblerent tous à Sidney-Cove, endroit destiné pour la réception du nouvel établissement. Les vaisseaux François étoient venu jetter l'ancre à Botany-Bay précisément avant le départ du Sirius, et pendant la communication qui s'établit alors, M. de la Peyrouse témoigna un extrême desir de faire passer quelques lettres en Europe. Le gouverneur Phillip n'en fut pas plutôt informé, qu'il lui dépêcha un officier pour lui apprendre le temps où nos vaisseaux mettroient probablement à la voile, et lui donner l'assurance que ses lettres seroient exactement rendues. Cet officier rapporta les détails suivans concernant le voyage de la Boussole et de l'Astrolabe.

Ces vaisseaux étoient partis de France en juin 1785. Ils avoient relâché à l'île de Santa Catharina sur la côte du Brésil, de-là s'étoient rendus par l'extrémité de l'Amérique méridionale, dans l'Océan pacifique, où ils avoient parcouru les côtes du Chili, et la Californie. Ensuite ils avoient visité Easter-

Island, Nootka-Sound, la riviere de Cook, le Kamschatka, Manille, les îles des Navigateurs, Sandwich et des Amis. M. de la Peyrouse avoit aussi jetté l'ancre près de l'île de Norfolk, mais le récif l'empêcha de prendre terre; et dans ce long voyage, il n'avoit perdu personne par les maladies; mais l'équipage de deux chaloupes avoit eu le malheur de périr sur un récif à la côte nord-ouest de l'Amérique; et à Masuna, une des îles des Navigateurs, M. l'Angle, capitaine de l'Astrolabe, avoit éprouvé un sort encore plus déplorable. Cet officier s'étoit rendu à terre avec deux chaloupes pour remplir d'eau quelques tonneaux. Le nombre de ceux qu'il avoit sous ses ordres se montoit à quarante hommes, et les naturels dont les François avoient reçu beaucoup de rafraîchissemens, et avec lesquels ils avoient paru être constamment dans la meilleure intelligence, ne laisserent voir au moment qu'on prit terre, aucun signe de changement dans leurs dispositions. La méchanceté sans provocation, et la trahison sans motif paroissent incompatibles même avec les mœurs des sauvages; en conséquence les officiers François, se fiant à l'amitié qui n'avoit pas paru se démentir, avoient laissé leurs cha-

loupes près de la terre. Soit que la conduite amicale des naturels n'eût d'autre principe que la crainte, soit qu'ils eussent reçu quelque offense dont on ne connoît pas la nature, ils saisirent le moment où nos gens étoient occupés à sortir des chaloupes pour fondre sur eux d'une maniere aussi furieuse qu'imprévue. M. l'Angle fut victime de cette trahison avec douze des siens, tant officiers que soldats, les chaloupes furent détruites, et le reste de ceux qui étoient déjà descendus à terre, n'échappa qu'avec beaucoup de peine à la faveur des petits bateaux. Cependant les vaisseaux étoient sous voiles, et comme ils passoient en ce moment devant une pointe de terre qui interceptoit la vue, ils ne furent instruits de ce malheur qu'après le retour des bateaux. Ce fatal résultat d'une confiance trop aveugle doit, et avec raison, augmenter les précautions des Européens dans leur commerce avec les sauvages, mais ne doit pas exciter de soupçons. Le ressentiment de ces peuples est soudain et sanguinaire ; et, comme la différence des langues nuit à la communication des idées, peut être excité par des méprises ; mais il semble possible de les traiter avec des marques suffisantes de confiance, sans renoncer aux pré-

cautions de la prudence. Souvent pendant que les officiers apportent tous leurs soins à conserver la bonne intelligence, les matelots ou les soldats font des insultes inconnues à leurs chefs, et il est toujours nécessaire d'être sur ses gardes contre les transports de rage auxquels ces insultes donnent lieu. Les Anglois ont constamment observé que les gens qui errent sans armes sont généralement maltraités par les naturels de la nouvelle Galles méridionale, au lieu qu'ils se conduisent de la maniere la plus amicale à l'égard des partis armés et sur leurs gardes.

Le débarquement eut enfin lieu à Sidney-Cove, et sans perdre de temps, on se mit à éclaircir le terrein nécessaire pour camper et pour y construire les magasins et autres bâtimens. La côte, aussi bien que la contrée voisine en général, est couverte de bois, et quoiqu'en cet endroit les arbres soient plus distans les uns des autres, et soient moins embarrassés de taillis que par-tout ailleurs, cependant ils étoient si grands, que c'étoit une tâche très-pénible de les abattre et de les charier. L'indolence habituelle des transportés, et le défaut d'inspecteurs nécessaires pour les tenir à l'ouvrage, rendoient leurs travaux moins efficaces. Le 26

au soir, le pavillon fut déployé à terre, et le gouverneur avec plusieurs de ses principaux officiers et d'autres personnes se rassemblèrent autour du pavillon, burent à la santé du roi et à l'heureux succès de l'établissement, avec tout l'appareil qui, en semblable occasion, est regardé comme d'un bon augure; parce qu'il anime les esprits, et remplit l'imagination de flatteuses espérances. Depuis cette époque, jusqu'à la fin de la premiere semaine de février, les travaux furent poussés avec ardeur. Ceux qui donnoient des ordres et ceux qui en recevoient, étoient également occupés, et il est difficile de se faire une idée d'un tableau plus animé que celui que présenta cette partie de la côte, tout le temps que durerent les premiers travaux de l'établissement. Le plan du campement fut promptement formé, et les divisions nécessaires pour les différens objets, furent dessinées de maniere à introduire tout l'ordre et toute la régularité possible. Les matériaux pour construire une petite habitation momentanée pour le gouverneur, avoient été apportés d'Angleterre tout prêts à être mis en œuvre; et on les assembla avec toute la promptitude que permettoient les circonstances. Les tentes destinées à former un hô-

pital, furent aussi dressées sans délai, et malheureusement on n'en avoit que trop besoin. Dans le passage du cap, il n'y avoit eu que peu de maladies, et il n'étoit pas mort beaucoup de personnes parmi les transportés; mais bientôt après le débarquement, la dyssenterie en attaqua et en emporta plusieurs, et le scorbut commença à se manifester avec une violence qui remplit l'hôpital de malades; malheureusement on ne pouvoit qu'avec peine leur procurer du poisson ou d'autres provisions fraîches, et il n'étoit gueres possible d'avoir des végétaux mangeables en assez grande abondance pour produire un soulagement essentiel. Pour la dyssenterie, la gomme rouge de l'arbre qui se trouve en quantité sur cette côte, se trouva être un puissant spécifique. On a découvert que la gomme jaune avoit la même propriété, mais à un degré bien inférieur.

L'arbre qui produit la premiere espece de gomme, est d'une grosseur considérable, et parvient à une grande hauteur avant de pousser aucune branche. On compare ordinairement la gomme rouge à celle appellée *sanguis draconis;* mais elle en differe, en ce qu'elle est parfaitement soluble dans l'eau; au lieu que la derniere, étant plutôt une ré-

sine, n'est dissoute que dans l'esprit-de-vin. On la tire de l'arbre par incision, ou en ouvrant, quand il est sec, les veines du bois, où elle se trouve abondamment distribuée. Les feuilles sont longues et étroites, à peu près de la forme de celles du saule. Le bois est pesant et d'un beau grain; mais comme il est coupé par les canaux qui contiennent la gomme, il se fend et se déjette de maniere à devenir absolument inutile, sur-tout quand il est travaillé, comme la nécessité y força d'abord, sans avoir été préparé comme il doit l'être.

La gomme jaune est vraiment une résine, n'étant pas soluble dans l'eau; en apparence elle ressemble beaucoup à la gomme gutte; mais elle n'a pas la propriété de tacher. La plante qui la produit est basse et petite, avec de longues feuilles herbues; mais le fruit pousse du centre des feuilles sur une seule tige étroite, à la hauteur de douze ou quatorze pieds. C'est avec cette tige forte et légere, comme quelques arbrisseaux de la classe des roseaux, que les naturels font leurs lances; quelques-uns les arment avec un morceau du même bois, mais aiguisé, et plus souvent avec un os pointu. La résine est recueillie en fouillant sous l'arbre, et peut-être est-ce celle

que Tasman appelle *gomme laque de la terre*. La forme de cette plante est dessinée avec beaucoup d'exactitude dans la planche ci-jointe, et l'on peut estimer sa proportion avec les autres arbres, d'après celle intitulée : *Vue de la nouvelle Galles méridionale*, où le dessinateur a fait entrer plusieurs plantes de cette espece.

Le mois de février commença par un violent orage de tonnerre et de pluie. La foudre frappa, et fit voler en éclats un arbre sous lequel on avoit construit un abri pour quelques moutons, et cinq animaux furent tués. Les travaux du camp continuerent avec la même diligence ; de sorte qu'au commencement du mois, on se mit à construire les magasins publics ; et une activité soutenue commença insensiblement à triompher des obstacles que la nature du lieu présentoit.

CHAPITRE VIII.

Description du port Jackson et de la contrée adjacente. — Le gouverneur fait lire sa commission.—Son discours.—Ses résolutions pleines d'humanité à l'égard des naturels. — Difficulté d'élever des huttes et autres bâtimens. — Départ du lieutenant King pour l'île de Norfolk.

LE port Jackson n'avoit été ni visité ni reconnu par le capitaine Cook, qui ne l'avoit vu qu'à la distance de deux ou trois milles de la côte. Si quelque heureux hasard l'eût conduit dans ce port, il l'auroit trouvé beaucoup plus digne de l'attention d'un navigateur, que celui dans lequel il passa une semaine. Le gouverneur Phillip lui-même déclara que ce port, pour l'étendue et la sûreté, étoit supérieur à tous ceux qu'il eût jamais vus; et les navigateurs les plus expérimentés qui étoient avec lui, furent de même

avis. D'une entrée qui n'a pas plus de deux milles en travers, le port Jackson s'étend graduellement jusqu'à former un bassin spacieux, ayant assez d'eau pour les plus grands vaisseaux, et assez d'espace pour contenir en pleine sûreté tous ceux qu'on pourroit y rassembler. Il suit une direction occidentale, s'enfonce environ treize milles dans les terres, et contient au moins cent petites criques, formées par des langues de terre fort étroites, dont le prolongement fournit d'excellens abris contre tous les vents. Sidney-Cove est au sud du port, à cinq ou six milles de l'entrée. Les langues de terre qui forment les criques, sont couvertes de merrein ; cependant elles sont tellement hérissées de rocs, qu'il n'est pas aisé de concevoir comment les arbres ont pu trouver une nourriture suffisante pour s'élever à une si grande hauteur; mais le sol entre les rocs est très-bon, et c'est dans ces espaces que les principales racines se sont fait jour. Le sol, dans d'autres parties de la côte, et près du port Jackson, est de différente qualité : la langue de terre qui sépare de la mer l'extrémité sud du havre est sur-tout sablonneuse. Entre Sidney-Cove et Botany - Bay, le premier espace est occupé par un bois qui, dans quelques parties, a un

mille et demi ; dans d'autres, trois milles de largeur. Plus loin est une espece de bruyere, pauvre, sablonneuse, et remplie de marais. Aussi loin que l'œil peut s'étendre à l'ouest, la campagne est un bois continuel. La tête de la baie du port Jackson semble d'abord présenter quelques avantages par rapport au terrein ; mais comme elle reste en partie à sec lorsque les eaux sont basses, et que les vents sont arrêtés par les bois et les sinuosités du canal, il semble assez probable que cet endroit sera mal-sain, jusqu'à ce que le pays soit dégagé des forêts qui l'offusquent.

Il y a différentes parties du port où les arbres sont à une plus grande distance les uns des autres qu'à Sidney-Cove. Le gouverneur Phillip se proposoit d'en faire, aussi-tôt que les bras pourroient être ménagés, défricher quelques-unes qui ont de petits courans d'eau, et dont le sol promettoit ; mais l'avantage de pouvoir débarquer plus aisément les magasins et les provisions, détermina nécessairement son choix pour le principal établissement. S'il eût voulu les faire transporter seulement à un mille de l'endroit du débarquement, l'entreprise auroit probablement échoué, tant il y avoit d'obstacles au transport. C'est pour cette raison que le gouver-

neur Phillip avoit établi à Sidney-Cove le siége de son gouvernement; mais, livré au soin de pourvoir, le plutôt possible, à la meilleure situation de ceux qui devoient y camper avec lui, et entièrement occupé par la nécessité continuelle de donner des ordres, il n'avoit pas encore trouvé le loisir d'établir, d'une maniere réguliere, ses pouvoirs et ses titres de gouverneur. Enfin le tumulte, inséparable des premiers préparatifs, étant diminué, permit de s'occuper d'une affaire qui demandoit en effet un temps plus tranquille.

Le 7 février 1788 fut le jour mémorable qui établit une forme réguliere de gouvernement sur la côte de la nouvelle Galles méridionale. On résolut, pour des raisons bien faciles à saisir, de donner toute la solemnité possible à l'appareil nécessaire en cette occasion. Toute la colonie fut rassemblée dans un espace dont les bois avoient été abattus. Les soldats étoient rangés en bataille et sous les armes; les transportés occupoient une place séparée, et près de la personne du gouverneur se tenoient ceux qui devoient occuper sous lui les principaux offices. La commission royale fut lue par M. D. Collins, juge-avocat. Cet acte établissoit et nommoit Arthur Phillip capitaine-général et gouverneur en chef de out le territoire appellé la nouvelle Galles

méridionale, s'étendant depuis le Cap septentrional, ou extrémité de la côte nommé Cap York, dans la latitude de 10 degrés 37 minutes sud, à l'extrémité méridionale du même territoire, ou cap sud dans la latitude de quarante-trois degrés trente-neuf minutes sud, et de tout le pays intérieur à l'ouest jusqu'au 105e degré de longitude est, en comptant du méridien de Greenwich, y compris toutes les îles adjacentes dans l'Océan pacifique, dans les latitudes susdites de 10° 37 sud, et 43° 39 sud, et de toutes les villes, garnisons, châteaux, forts, et autres fortifications, ou bien ouvrages militaires qui pourroient être construits par la suite sur ledit territoire, ou dans quelques-unes desdites îles. On lut ensuite l'acte du parlement qui établissoit les cours de judicature, et enfin les patentes sous le grand sceau, qui donnoient pouvoir à des personnes convenables de se rassembler pour tenir ces cours, toutes les fois qu'elles seroient nécessaires. L'office de lieutenant-gouverneur fut conféré au major Ross, officier de marine. Une triple décharge de mousqueterie termina cette partie de la cérémonie; après quoi le gouverneur Phillip s'avança, et s'adressant d'abord aux soldats, les félicita de leur fermeté et de leur bonne conduite en toute occasion; témoi-

gnage honorable qui leur fut répété dans les ordres généraux qu'ils reçurent après : ensuite il se tourna vers les transportés, et leur mit clairement sous les yeux la nature de leur présente situation. Il les engagea à se rappeller que la vie de la plus grande partie d'entr'eux avoit dû satisfaire à la justice de leur pays ; et que cependant la douceur de ses loix les mettoit à portée de regagner dans la société, par leur industrie et leur bonne conduite, les avantages et la considération dont ils s'étoient privés eux-mêmes. Non-seulement ils avoient toute espece d'encouragement pour faire un pareil effort, mais ils étoient presqu'absolument éloignés des tentations qui les avoient fait succomber. Dans cette société naissante, il y avoit bien peu de choses qu'un homme pût voler à un autre, et dans une association si peu nombreuse, toute tentative malhonnête seroit infailliblement découverte. Il ne pouvoit promettre aucune grace à quiconque seroit découvert en commettant de pareils crimes, ni à aucun de ceux qui, dans la situation où ils se trouvoient, tenteroient de troubler la paix et le bon ordre de l'établissement. Ils avoient déjà éprouvé ce que la pitié pouvoit faire pour eux, et il n'y avoit rien de bon à attendre de ceux que ni les leçons du passé, ni la nature de leur si-

tuation ne pouvoient détourner du crime. En conséquence, les loix déployeroient toute leur rigueur contre les coupables; tandis que ceux, dont la conduite annonceroit quelque espoir de réforme, pouvoient compter sur un encouragement proportionné à leurs mérites. Il indiqua particulièrement le commerce illégitime entre les deux sexes, comme une faute qui tendroit à enhardir la corruption générale des mœurs, et étoit, sous plusieurs rapports, funeste à la société. Pour prévenir ce mal, il recommanda fortement le mariage, et promit toute sorte de secours à ceux qui, en entrant dans cet état, montreroient leur disposition à se conformer aux loix de la morale et de la religion. Le gouverneur Phillip termina son discours en déclarant que son desir le plus vif étoit de travailler au bonheur de tous ceux qui vivoient sous son gouvernement, et de rendre l'établissement de la nouvelle Galles, avantageux et honorable à son pays.

Ce discours, reçu avec des acclamations universelles, termina la cérémonie de ce jour, et ne demeura pas sans effet; car dans la semaine suivante, il se fit quatorze mariages parmi les transportés. Ensuite l'assemblée fut levée; et le gouverneur fit la

revue

revue des troupes sur un terrein éclairci, pour qu'on pût y faire la parade ; et la premiere soirée de son gouvernement fut terminée par d'heureux auspices, au milieu du bon ordre, d'une innocente allégresse, et de souhaits répétés pour sa prospérité.

Il étoit difficile de remettre en de meilleures mains un gouvernement naissant. Le gouverneur Phillip paroît avoir toutes les qualités requises pour assurer le succès d'une entreprise qui lui est confiée, autant qu'un homme en est susceptible. Intelligent, actif, capable de persévérance, assez ferme pour faire respecter son autorité, assez doux pour la faire aimer ; il étoit déterminé, s'il étoit possible, à amener les naturels de la nouvelle Galles méridionale à une soumission volontaire, ou du moins à établir avec eux une étroite amitié. Par des motifs d'humanité, il étoit décidé aussi, du moment qu'il avoit pris terre, à les traiter avec une extrême bonté ; et il étoit fermement résolu, quelque différend qui pût s'élever, à ne jamais faire feu sur eux, sinon dans le cas de la plus absolue nécessité. Son bonheur et son adresse le mirent en état de persévérer dans cette résolution. Mais ses intentions d'établir un commerce amical, ont jusqu'à présent été

sans effet. M. de la Peyrouse, pendant son séjour à Botany-Bay, eut avec les habitans des querelles qui l'obligerent malheureusement à faire usage contre eux des armes à feu ; cette affaire, jointe à la mauvaise conduite de quelques-uns des transportés, qui, en dépit de toutes les défenses, et au risque des suites les plus funestes pour eux-mêmes, erroient parmi eux, a produit une réserve de leur part qu'il n'a point encore été possible de dissiper, quoiqu'on ait pris les moyens les plus convenables pour regagner leur confiance. Leur éloignement pour les Européens est probablement augmenté par la découverte qu'ils ont faite que les Anglois ont l'intention de rester parmi eux, et qu'ils se mêlent avec eux dans quelques-unes de leurs meilleures pêcheries, qui, sans doute, sont pour eux des objets de très-grande importance. Quelques-uns des transportés qui ont erré dans les bois ont été tués, et d'autres dangereusement blessés par les naturels; mais il y a toute apparence que ces derniers n'ont pas été ordinairement les agresseurs.

A mesure qu'on avançoit dans le mois de février, les pluies devinrent plus violentes, et rendirent plus indispensable la nécessité

de construire des abris pour les nouveaux colons ; pour presser ces travaux avec la promptitude qu'on pouvoit desirer, il eût fallu un plus grand nombre d'ouvriers, avantage dont on étoit privé : tous les vaisseaux ne pouvoient fournir que seize charpentiers ; parmi les transportés, il n'y en avoit que douze qui fussent de cette profession, et plusieurs étoient malades. Tout ce nombre étoit bien petit en proportion de l'ouvrage qu'il y avoit à faire : on leur joignit cent transportés comme travailleurs ; mais quelqu'effort qu'on fît, il fut impossible d'achever les baraques pour les soldats, et les huttes pour les officiers aussi-tôt qu'on l'eût desiré. A la mi-mai, ces travaux n'étoient pas encore terminés, non plus que l'hôpital, et les magasins pour les provisions qui n'avoient pas été débarquées d'abord. Le gouverneur lui-même à cette époque étoit encore logé dans sa tente de canevas, qui n'étoit inaccessible ni au vent ni à la pluie.

Le 14 février 1788, un détachement fut envoyé dans le Supply, pour faire un établissement dans une petite île au nord-ouest de la nouvelle Zélande, à 29° sud de latitude et 168° 10' est de longitude de Londres

Cette île avoit été découverte et vantée par le capitaine Cook, qui lui avoit donné le nom de Norfolk, en l'honneur de la famille à laquelle ce titre appartient. La qualité de surintendant et commandant de l'île, et de l'établissement qu'on devoit y former, fut donnée par le gouverneur Phillip au lieutenant Phillip Gidley King, second lieutenant du vaisseau de sa majesté le Sirius, officier qu'il estimoit à raison de sa grande habileté dans sa profession, et dont il parle avantageusement dans ses lettres, comme d'un homme sur la constance duquel il pouvoit compter dans toute sorte de service. Comme on savoit qu'il n'y avoit pas d'habitans dans l'île de Norfolk, on n'envoya avec le lieutenant King qu'un petit détachement, consistant en un officier subalterne et six soldats de marine ; un jeune homme de grande espérance qui étoit bas-officier, un chirurgien (1), deux hommes qui entendoient la culture et la sérence du lin, avec neuf hommes et six femmes transportées. Pour mieux

(1) Le nom du chirurgien est Jamison, dont les lettres intéressantes à Louis Wolfe, Ecuyer, ont été fort honnêtement prêtées à l'éditeur, et lui ont été fort utiles.

faire comprendre la nature de cet établissement, on joindra à ce chapitre, une copie des instructions remises à M. King à son départ.

INSTRUCTIONS

POUR PHILLIP GIDLEY KING, ECUYER,

Surintendant et commandant l'établissement de l'ISLE DE NORFOLK.

VOUS recevrez avec mes instructions la commission qui vous donne le titre de surintendant et commandant de l'établissement qui doit être formé dans l'île de Norfolk, et vous ordonne d'obéir à tous les ordres que vous recevrez de temps en temps de moi, gouverneur en chef pour sa majesté, et capitaine général du territoire de la nouvelle Galles méridionale, ou du lieutenant gouverneur en mon absence.

En conséquence, vous allez vous embarquer à bord du bâtiment de sa majesté le Supply, dont le commandant a mes ordres pour vous recevoir, avec les hommes et les femmes, les magasins et les provisions né-

cessaires pour former ledit établissement ; et après avoir pris terre dans l'île, vous mettrez à exécution la mission qui vous est confiée, en faisant lire publiquement la commission qui vous déclare surintendant du nouvel établissement.

Après avoir pris les mesures nécessaires pour la sûreté de vos gens et la vôtre, et pour la conservation des magasins et des provisions, vous vous livrerez immédiatement à la culture du lin que vous trouverez croître spontanément dans l'île, ainsi qu'à celle du coton, du bled et d'autres plantes, dont on vous a remis les graines, que vous regarderez comme un bien public, et de l'accroissement desquelles vous m'enverrez un compte fidele, afin que je puisse connoître quelle quantité je puis tirer de l'île pour l'usage général, où je dois y faire passer dans la suite. On laisse à votre prudence l'usage du bled qui sera récolté; mais vous êtes invité à n'en user qu'avec la plus grande économie; et comme le bled, le lin, le coton, et les autres grains appartiennent à la couronne, et comme tels sont soumis à une responsabilité, vous tiendrez un compte exact de l'accroissement de leur récolte, et vous

recevrez à l'avenir des ordres pour en disposer.

Vous vous informerez de la nature du sol; quelle proportion de terre vous trouverez convenable pour la culture du bled, du lin, du coton ; quelle quantité de bestiaux peut être nourrie dans l'île, et quel nombre de personnes il vous faut pour remplir ce double objet. Vous observerez pareillement les vents qui regnent dans les différentes saisons de l'année, le meilleur ancrage suivant la saison, la hausse et la baisse des jussans, et le point où commencent et finissent les saisons seches et pluvieuses.

Vous serez pourvu d'un bâteau à quatre rames, et vous ne pourrez, pour aucune raison, construire ou laisser construire aucun vaisseau ou chaloupe non ponté, dont la quille n'excede pas douze pieds de longueur; et si quelqu'accident jette sur les côtes de l'île un vaisseau ou chaloupe, dont la quille excede cette longueur, vous le dépécerez ou vous le mettrez hors de service de toute maniere quelconque, et vous le laisserez dans cette situation jusqu'à ce que vous receviez de moi des ordres ultérieurs.

Vous aurez des provisions pour six mois,

et dans cet espace de temps vous recevrez des secours additionnels ; mais comme vous pourrez vous procurer des poissons et des végétaux, vous vous efforcerez de faire durer vos provisions le plus long-temps possible.

Les transportés appartenans à la couronne, jusqu'à l'expiration du temps que porte leur sentence, leurs travaux doivent être pour le public ; vous prendrez une connoissance exacte de leur bonne ou mauvaise conduite en général, afin de pouvoir, dans la suite, les employer ou les récompenser suivant leurs différens mérites.

Vous ferez lire chaque dimanche, avec la solemnité requise, les prieres de l'église d'Angleterre, et maintiendrez l'observance de la religion et du bon ordre, me faisant passer, aussi souvent que l'occasion s'en offrira, un compte exact de votre situation et de vos opérations.

Vous ne permettrez aucune communication, aucun commerce avec tous les vaisseaux ou bâtimens qui pourroient s'arrêter près de l'île, soit Anglois, soit étrangers, à moins qu'ils ne soient en détresse ; au-

quel cas vous leur donnerez tous les secours qui sont en votre pouvoir.

Donné sous mon seing, au quartier général du port Jackson, dans la nouvelle Galles méridionale, ce 12 février 1788.

Signé, ARTHUR PHILLIP.

CHAPITRE IX.

Tenue d'une cour criminelle. —— Broken-Bay examinée par le gouverneur Phillip. — Entrevue avec les naturels. —— Particularités remarquées. —— Conduite amicale et courage extraordinaire d'un vieillard.

LE gouverneur Phillip trouva bientôt avec un grand regret, mais très-probablement sans beaucoup de surprise, que dans la société confiée à ses soins, il étoit particuliérement nécessaire de donner une nouvelle force à la sanction de la loi. Il s'y trouvoit plusieurs individus que ni la douceur ne pouvoit toucher, ni la rigueur effrayer, qui paroissoient avoir perdu, avec tout sentiment de devoir social, tout moyen d'apprécier la vie elle-même, et s'exposoient avec la même insouciance aux traits des sauvages et aux châtimens séveres que toute société doit, quoi-

qu'à regret, infliger, quand des moyens plus doux ont été tentés sans succès. Vers la fin de février, il se tint une cour criminelle, où six des transportés furent condamnés à mort. Le chef de la bande fut exécuté le même jour, un autre eut sa grace; il fut sursis à l'exécution des quatre autres, et ensuite ils furent exilés dans une petite île située dans l'enceinte de la baye, où ils eurent du pain et de l'eau. Ces hommes avoient fréquemment volé les magasins et les autres transportés. Celui qui fut exécuté et deux autres, avoient été pris dérobant dans les magasins, le jour même qu'ils avoient reçu leur provision de la semaine, dans un temps où leur portion, suivant le réglement de l'amirauté, étoit la même que celle des soldats, à l'exception des liqueurs spiritueuses. Leurs habitudes malhonnêtes étoient si profondément enracinées, que même le défaut de motifs ne pouvoit les réprimer.

Le 2 mars 1788, le gouverneur Phillip alla avec une chaloupe et un cutter pour examiner la terre brisée, dont parle le capitaine Cook, environ à 8 milles au nord du port Jackson, et à laquelle il donna le nom de *Broken-Bay*. Cette baye se trouva très-étendue. La premiere nuit ils dormirent dans les bateaux

derriere une pointe de rochers au nord-ouest de la baye, parce que les naturels, quoiqu'avec l'extérieur de l'amitié, paroissoient très-nombreux ; et le jour suivant, après avoir passé une barre où il n'y avoit d'eau que pour de petits bâtimens, ils entrèrent dans une partie très-spacieuse, dont le reflux sortit avec tant de force, que les bateaux ne purent à force de rames lutter contre lui, et en cet endroit l'eau étoit profonde. Cette ouverture paroissoit se terminer en plusieurs petites branches, et en une grande lagune qu'on ne put examiner alors, parce qu'on n'avoit pas le temps de chercher un canal pour les bâtimens parmi les bancs de sable et de bourbe. Dans la partie supérieure de cette branche, le terrein étoit presqu'entiérement bas et rempli de marais. On y vit un grand nombre de Pélicans et d'autres oiseaux, entr'autres une espèce peu commune, qu'ils appellerent *la Mouette à Chaperon*, et qu'ils supposèrent n'avoir pas encore été décrite ; mais elle paroît, d'après un dessin envoyé en Angleterre, et dont la gravure est insérée parmi les oiseaux, être de la même espèce que celle appellée par M. Latham le *Tern* Caspien, et décrite par lui dans la *Sy-*

nopsis, comme la seconde variété de cette espèce.

Laissant cette branche nord - ouest, ils continuèrent leur route à travers la baye, et entrèrent dans la branche sud-ouest. Celle-ci est aussi très-étendue ; il en sort une seconde ouverture à l'ouest, qui fournit un abri pour le nombre de vaisseaux le plus considérable. Il y a dans cette partie, aussi loin qu'on a pu l'examiner, assez d'eau pour les vaisseaux du plus grand port ; la sonde donnant à l'entrée sept brasses, et en avançant, une de plus. Des pluies continuelles les empêchèrent de lever un plan général. On trouva la côte plus élevée en cet endroit, plus hérissée de rocs, et également couverte de merrein. On apperçevoit de grands arbres croissans même sur le sommet des montagnes, qui ne paroissent accessibles que pour les oiseaux. Immédiatement autour de la pointe de terre qui forme l'entrée méridionale dans la baye, il y a une troisième branche que le gouverneur Phillip jugea la plus belle pièce d'eau qu'il eût jamais vue, et en conséquence il crut devoir l'honorer du nom de Pitt Water. Cette dernière, aussi bien que la branche du sud-ouest, est d'une étendue suffisante pour contenir tous les navires de la Grande-Bretagne.

Mais dans une barre étroite qui traverse l'entrée, il n'y a que dix-huit pieds d'eau, quand la marée est basse. En-dedans de la barre, il y a de sept à quinze brasses. La côte n'est pas si élevée en cet endroit, que dans la branche du sud-ouest, et il y a quelques quartiers où le sol est susceptible de culture. On vit aussi de petites sources dans la plupart des criques, et trois cascades tombant de hauteurs que les pluies rendoient alors inaccessibles.

Dans cette excursion, il y eut quelques entrevues avec les naturels. Quand le détachement prit terre dans Broken-Bay, plusieurs femmes vinrent jusqu'au rivage avec les hommes. Une d'entr'elles, fort jeune, parloit beaucoup et paroissoit fort gaie. Cette observation frappa ; car en général on a remarqué que sur cette côte elles sont beaucoup moins gaies que les hommes, et paroissent vivre à leur égard avec beaucoup de respect et de soumission. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne sont pas traitées avec beaucoup de tendresse ; et on a jugé qu'elles sont sur-tout employées dans les canots, dans lesquels on a souvent vu des femmes avec des enfans à la mamelle. Lorsque la jeune et vive sauvage, dont nous

avons parlé, joignit le détachement le second jour avec son canot, elle se leva et chanta une chanson qui n'étoit pas sans agrément; les hommes aidèrent de bonne grace les Anglois à faire du feu, et se conduisirent de la maniere la plus amicale. Dans une baye où le gouverneur Phillip et ceux qui l'accompagnoient prirent terre pour tirer la seine, un certain nombre de naturels s'approcha d'eux. Le gouverneur observa alors, pour la premiere fois, que les femmes avoient pour la plupart deux jointures de moins au petit doigt de la main gauche. Comme elles paroissoient toutes mariées, il conjectura d'abord que cette mutilation faisoit partie de la cérémonie du mariage; mais depuis, en entrant dans une hutte où il y avoit des femmes et des enfans, il vit une fille de cinq ou six ans, dont la main gauche étoit mutilée de la même manière, et en même temps une vieille femme avec une autre qui paroissoit avoir eu des enfans. On eut occasion d'observer dans la suite des femmes grosses, et d'autres évidemment mariées qui n'avoient pas perdu les deux jointures, et des enfans auxquels on les avoit coupées. Quelle que soit la raison de cette mutilation, elle n'est exercée que sur les femmes, et à considérer

le

le peu de perfection de leurs instrumens, ce doit être une opération très-douloureuse ; on n'a vu dans leurs mains aucun instrument qui y paroisse propre, excepté une coquille attachée à un bâton fort court, et dont ils se servent pour aiguiser leurs lances, ou pour arracher les huîtres des rochers. On ne coupe jamais qu'un doigt, et, d'après ce qu'ont observé les nôtres, c'est toujours le même qui a éprouvé la mutilation (1).

Les hommes sont distingués d'une manière différente. Leurs doigts ne sont pas coupés ; mais comme d'autres voyageurs l'ont observé, il leur manque la dent du milieu de la mâchoire supérieure. Le gouverneur Phillip ayant fait cette remarque, leur montra qu'il

(1) Dans les voyages de Paterson en Afrique, publiés récemment, on nous dit qu'il rencontra une tribu de Hottentots près la riviere Orange, qui tous avoient perdu la premiere jointure du petit doigt ; la raison qu'ils lui en donnèrent, c'est que cette mutilation est un remède contre une maladie particuliere à laquelle ils sont sujets dans leur enfance. Quatrième voyage, pag. 117. Ce seroit une conformité curieuse si l'on découvroit que les naturels de la nouvelle Hollande le font pour la même raison.

avoit perdu une des dents de devant, ce qui occasionna un cri général, et l'on jugea que cette circonstance lui avoit donné quelque mérite dans leur opinion. La perforation du cartilage qui sépare les narines, et l'étrange et hideux ornement consistant en un long os ou bâton qui y passe, fut observé de nouveau, et reconnu tel qu'il avoit été décrit par le capitaine Cook, et le même nom de verge *de Civadiere* lui fut donné en plaisantant par les matelots. On remarqua cependant dans cette excursion plusieurs vieillards qui n'avoient point perdu la dent, et dont le nez n'étoit pas préparé pour recevoir ce grotesque ornement; en conséquence, ce sont là probablement des marques de distinction. L'ambition veut avoir ses attributs, et dans le pays où le corps est nud, forcer ses favoris à porter des habits.

On ne put apprendre si les dessins imprimés sur leurs peaux sont aussi des marques de distinction, ou si, comme le capitaine Cook crut l'entendre d'après leurs signes, ce sont des marques de tristesse pour leurs amis décédés. Ces cicatrices sont d'une nature très-singuliere; quelquefois elles s'élevent plusieurs pouces au-dessus de la chair,

comme si la peau étoit souflée, et forment une surface ronde de plus d'un quart de pouce de diametre. Leurs corps sont scarifiés en différentes parties, et sur-tout au tour du sein, sur les bras, et fréquemment sur le cou-de-pied. Leurs têtes n'en sont pas toujours exemptes; un sauvage relevant les cheveux de dessus son front, montra une de ces cicatrices, et ensuite en faisant voir une sur le pied, et d'autres en différentes parties du corps, sembla faire entendre qu'il s'estimoit plus honoré de porter ces marques depuis la tête jusqu'aux pieds. Les femmes ne parurent pas également empressées de montrer leur doigt mutilé; et il ne fut pas toujours possible de s'assurer si elles avoient perdu ou non ces jointures; car quoiqu'elles ne cherchassent pas à se cacher, et ne parussent pas se douter qu'aucune partie du corps doive être couverte plus qu'une autre, cependant il y avoit parmi elles une réserve et une timidité qui les tenoient toujours à une certaine distance. Elles n'approchoient jamais aussi facilement que les hommes; quelquefois même elles ne vouloient pas sortir de leurs canots, mais faisoient signe de donner aux hommes ce qu'on leur offroit. Nous ne sommes pas assez instruits des

mœurs de ces peuples, pour décider si cette réserve vient de la timidité des femmes ou de la jalousie des maris, qui les tiennent évidemment dans une grande subordination.

On eut occasion d'observer une de leurs manieres de pêcher; leurs hameçons sont faits de l'intérieur d'une coquille qui ressemble à la nacre de perle. Quand ils supposent que le poisson qui a mordu est trop fort pour être tiré à terre avec la ligne, le canot s'approche du rivage, et pendant qu'un homme tire doucement le poisson, un autre se tient prêt à le frapper avec un épieu, et rarement ils manquent leur coup. Dans la gravure qui représente cette action, le graveur a laissé, par mégarde, les corps des figures trop en blanc; mais à d'autres égards elle est très-exacte.

Lorsque la branche méridionale de Broken-Bay fut visitée pour la premiere fois, on eut de la peine à tourner autour de la pointe de terre qui sépare les branches, à cause de quelques violentes bouffées de vent, accompagnées de pluie. On essaya de débarquer, mais il ne se trouva pas assez d'eau pour la Chaloupe. Pendant cette tentative, un vieillard et un jeune homme se tenoient sur les rochers où la chaloupe s'efforçoit d'abor-

der. Ayant vu combien les nôtres avoient peine à gagner la terre, ils leur indiquèrent, avec beaucoup d'empressement, les endroits où l'eau étoit plus profonde; ensuite ils apporterent du feu, et parurent disposés à rendre tous les services qui étoient en leur pouvoir. Deux de nos officiers se laissèrent conduire par le vieillard vers une espèce de caverne à quelque distance; mais refusèrent d'y entrer, quoiqu'il les invitât par tous les signes qu'il pût imaginer. Ce refus n'étoit pas heureux; car la pluie tomboit avec violence, et le lendemain la caverne fut trouvée assez spacieuse pour donner un asyle à tout le détachement. Le vieillard se donna beaucoup de peine pour leur faire entendre ce qu'ils virent, mais malheureusement on se méprit au motif de son empressement, et les nôtres souffrirent de leurs soupçons. Il les aida ensuite à couper les taillis, à faire les préparatifs nécessaires pour pouvoir passer la nuit à terre, et le lendemain matin, sa conduite amicale fut récompensée par des présens. Deux jours après, quand le gouververneur Phillip retourna au même endroit, le vieillard vint au-devant de lui en dansant et en chantant de joie : il avoit avec lui son fils et plusieurs de ses compatriotes; on leur

donna une hache avec d'autres présens, et comme le jour suivant le gouverneur devoit retourner au port Jackson, on espéra qu'une amitié si heureusement commencée, et cultivée si soigneusement, ne manqueroit pas de se soutenir. Mais dès que la nuit fut venue, le vieillard vola une bêche, et fut surpris son vol à la main. Le gouverneur crut qu'il étoit nécessaire en cette occasion de donner quelques marques de mécontentement. En conséquence, quand le délinquant approcha, il le frappa deux ou trois fois sur l'épaule, mais légérement, et le repoussa en lui montrant la bêche. Ce châtiment, quelque doux qu'il fût, détruisit en un moment leur amitié. Le vieillard saisit soudain une lance, et s'approchant très-près du gouverneur, la leva, et parut être sur le point de frapper; mais voyant que ses menaces étoient méprisées, (car son ennemi aima mieux courir les risques d'éprouver les effets de sa colere que de faire feu sur lui), ou peut-être dissuadé par ce que lui dirent quelques-uns de ses compatriotes, il laissa tomber sa lance et se retira. Il étoit impossible de ne pas être frappé du courage qu'il fit paroître en cette occasion; car le gouverneur n'étoit pas seul, mais accompagné de plusieurs officiers et de plusieurs sol-

dats. De ce trait, et de plusieurs autres semblables, on peut conclure que la bravoure est une qualité qui ne manque pas aux naturels de la nouvelle Galles méridionale. Le vieillard revint le lendemain avec beaucoup d'autres, et pour lui faire sentir sa faute, on fit moins d'attention à lui qu'à ses compagnons, à qui l'on donna des haches, et auxquels on fit d'autres présens.

Le 9 mars 1788, le gouverneur retourna au port Jackson, après s'être procuré quelques connoissances utiles du pays, et établi un commerce d'amitié avec les naturels, sans s'écarter de son plan favori de les traiter avec une extrême bonté. Il s'étoit efforcé de gagner à la fois leur confiance, s'il étoit possible, et de s'assurer leur amitié. Si ces efforts de l'humanité furent rendus inutiles par la dépravation de quelques individus, quels que soient ses regrets, il n'aura eu du moins aucun reproche à se faire.

La pluie, qui continua sans interruption, empêcha le gouverneur de retourner par terre, ce qu'il avoit eu intention de faire, dans le dessein de reconnoître une partie du pays qui paroissoit susceptible de culture, et dégagée de merrein.

CHAPITRE X.

Départ des vaisseaux François. — Mort de M. le Receveur. — Retour de Supply de l'île de Norfolk. — Description de cette île. — Comment elle fut découverte.

LE 10 mars 1788, les vaisseaux François firent voile de Botany-Bay. M. de la Peyrouse, durant son séjour dans cette baye, mit à la mer deux chaloupes dont il avoit apporté d'Europe les pièces toutes préparées. Dans cet intervalle, il n'y avoit pas eu beaucoup de communication entre les François et les Anglois ; les deux nations étant trop occupées pour perdre leur temps en parties de plaisir. Le capitaine Clonard vint voir le gouverneur Phillip pour lui remettre les lettres qui devoient être envoyées à l'ambassadeur de France, et vers le même temps, des Officiers Anglois allèrent par terre faire une visite aux François à Botany-Bay ; chacun de son côté fut reçu avec politesse, et

toutes les attentions de l'hospitalité. Quelques-uns des transportés essayèrent de se cacher, et s'efforcèrent d'être admis dans les vaisseaux François, mais furent refusés, comme ils devoient l'être. Ces vaisseaux retournèrent vers le nord où ils devoient faire un autre voyage.

Pendant le séjour de M. de la Peyrouse à Botany-Bay, le Père le Receveur, qui s'étoit embarqué à bord de l'Astrolabe, en qualité de naturaliste, vint à mourir des suites des blessures qu'il avoit reçues dans une malheureuse rencontre aux îles des *Navigateurs*. Un petit monument fut élevé à sa mémoire, avec l'inscription suivante :

Hic jacet le RECEVEUR
E. F. F. Minimis Galliæ sacerdos,
physicus in circumnavigatione
mundi,
duce DE LA PEYROUSE;
ob. 17 *feb.* 1788.

Le monument ayant été bientôt après détruit par les naturels, le gouverneur Phillip fit graver l'inscription sur le cuivre, et la fit attacher à un arbre voisin. M. de la Peyrouse

avoit payé le même tribut à la mémoire du capitaine Clerke, au havre de S. Pierre et S. Paul, au Kamtschatka.

Le 19 mars 1788, le lieutenant Ball arriva dans le Supply de l'île de Norfolk. Ils étoient arrivés devant cette île le 29 février, mais étoient restés cinq jours à la côte, avant de trouver une place où il fût possible de débarquer les magasins et les provisions ; l'île est si entièrement environnée de rochers, qu'il n'est pas aisé d'y trouver une place, même pour débarquer un homme ; ils étoient cependant parvenus à la fin à découvrir, à l'extrémité sud-ouest, une petite ouverture dans un récif qui court à travers une baye. Les hommes, les provisions et les magasins y avoient été mis à terre sans aucun danger. La lettre du commandant annonçoit que l'apparence de son nouveau territoire lui avoit fait concevoir les plus flatteuses espérances, et l'événement a prouvé depuis qu'il ne s'étoit point trompé dans l'opinion qu'il s'en étoit formé. Il décrivoit l'île de Norfolk comme un bois, ou plutôt comme un jardin rempli de pins superbes et droits, supérieurs en grosseur, en grandeur, à tous ceux qu'il eût jamais vus. Le sol étoit extrêmement fertile; par-tout où on l'avoit examiné, on

avoit trouvé un riche terreau noir à la profondeur de cinq ou six pieds, et les grains et les légumes qu'on y avoit semés, à l'exception de ceux qui avoient été endommagés dans le transport ou par les calendres, avoient poussé avec la plus grande abondance. Pour prévenir les répétitions, il sera peut-être plus à propos de réunir ici tous les détails qu'on a reçus de cette île, quoiqu'un grand nombre soient postérieurs, comme on s'en appercevra aisément, au premier retour du Supply.

L'île de Norfolk a environ sept lieues de tour, et si elle n'a pas été originairement formée, comme beaucoup d'autres petites îles, par l'éruption de matieres volcaniques du sein de la mer, elle a très-probablement contenu un volcan. On ne peut guère assigner d'autre cause à la grande quantité de pierres ponces répandues de tous côtés et mêlées avec le sol. Le cratère, ou du moins quelques traces de sa premiere existence, seront vraisemblablement trouvées sur le sommet d'une petite montagne qui s'éleve au milieu de l'île. Le commandant donna à cette montagne le nom du *mont Pitt*. L'île est extrêmement bien arrosée. Près du mont Pitt sort un courant très-fort et très abondant qui, coulant

à travers une très-belle vallée, se divise en plusieurs branches, dont chacune garde assez de force pour faire tourner des moulins ; et dans différens endroits de l'ile on a trouvé des sources d'une eau excellente.

Le climat est pur, salubre, délicieux, garanti des chaleurs accablantes par des vents frais qui viennent de la mer ; et dans l'hyver, d'une si douce température, que la végétation continue sans interruption, et qu'une récolte succede à l'autre. Des pluies rafraîchissantes qui tombent de temps en temps entretiennent une perpétuelle verdure, non de gazon, car on n'en a point encore vu dans l'île, mais d'arbres, d'arbrisseaux, et d'autres végétaux qui croissent abondamment de toutes parts. Les feuilles de ces arbres, et de quelques-uns en particulier, non-seulement fournissent des alimens aux moutons, aux cochons, aux chevres, mais les engraissent en peu de temps. La santé soutenue dont a joui chaque individu de cette perite colonie rend un témoignage authentique à la salubrité de l'air.

Lorsque nos colons débarquèrent il n'y avoit pas un seul acre de terre qui ne fût boisé, et les arbres étoient joints ensemble par cette espece d'arbrisseau rampant appellé

Souple-jack, entrelassé en différens sens, de maniere qu'il étoit très-difficile d'y pénétrer. Malgré le petit nombre de bras qu'il avoit, l'infatigable activité du commandant eut bientôt dégagé un espace suffisant pour les commodités requises, et pour la production de toutes sortes de légumes dans la plus grande abondance. D'après les dernieres nouvelles qu'on reçut, il y avoit déjà trois acres d'orge, et la terre étoit préparée pour recevoir du riz et du maïs. Le froment trompa un peu les espérances, parce que le grain avoit été tellement altéré par les calendres, qu'il ne fut plus susceptible de végétation. Mais tout le monde étoit commodément logé, et suivant la déclaration de M. King lui-même, dans ses lettres au gouverneur Phillip, il n'y avoit pas de doute que cette colonie ne fût, avant quatre ans, en état de se soutenir sans assistance, et dans l'intervalle avec très-peu de secours. Deux années même auroient été suffisantes pour cet objet (1), si la colonie pouvoit recevoir un supplément convenable de bétail noir.

---

(1) On appelle en Angleterre *black-cattle* une espece de bétail qui vient originairement du pays de Galles.

On y prend quantité de poisson et de très-belles tortues dans un certain temps de l'année. Les bois sont habités par des tribus innombrables d'oiseaux, dont plusieurs ont un très-beau plumage. Les plus utiles sont des pigeons, qui sont très-nombreux, et un oiseau assez semblable à la poule de Guinée, à la couleur près qui est plus ordinairement blanche ; ils étoient si peu farouches, que la premiere fois deux se laissèrent prendre à la main. Des plantes qui fournissent des végétaux pour la table, les principales sont le chou palmier, le plantain sauvage, l'arbre fougère, une espece d'épinards sauvages, et un arbre qui produit un petit fruit assez semblable à la groseille. On espère que ce fruit, à force de soins et d'être transplanté, gagnera beaucoup du côté de la grosseur et du goût.

Mais les productions qui donnent la plus grande importance à l'île de Norfolk sont les pins et le lin. Le premier parvient à une grosseur et une perfection inconnue dans d'autres pays, et promet la ressource la plus précieuse de mâts et de vergues pour notre marine dans les Indes orientales. Le dernier n'est pas moins utile pour faire des voiles, des cordages, et même de plus belles manu-

factures : il croît très-abondamment, et avec assez de force pour atteindre la hauteur de huit pieds (1). La hauteur des pins est sou-

(1) La plante à lin est décrite ainsi dans le premier voyage du capitaine Cook, vol. 3, pag. 39, comme trouvée dans la nouvelle Zelande. « Il y a une plante qui tient lieu aux habitans de chanvre et de lin, supérieure à toutes celles employées au même usage dans les autres pays. Cette plante est de deux sortes ; les feuilles ressemblent à celles du lin ; mais les fleurs sont plus petites et les grappes plus nombreuses ; dans une espece elles sont jaûnes, et dans l'autre, d'un rouge foncé. Les feuilles de ces plantes, avec très-peu de préparation, leur servent à tous les usages communs ; ils en font aussi leurs cordes, leurs lignes, leurs cordages, et d'une manière si solide, que tout ce qu'on peut faire avec le chanvre ne peut entrer en comparaison. Au moyen d'un autre procédé, ils tirent de la même plante des fibres longues et minces qui brillent comme la soie, et ont la blancheur de la neige ; ces fibres, qui sont aussi d'une force surprenante, servent à faire les plus beaux habits, et les feuilles à faire des filets, sans autre préparation que de les couper d'une certaine largeur, et de les attacher ensemble. Quelques-uns de ces filets sont, comme je l'ai déjà remarqué, d'une grandeur extraordinaire ». On ajoute que cette plante se trouve dans toute espèce de sol ; elle dure toute l'année, et sa racine est bulbeuse. Quelques unes de ces racines ont été envoyées dernièrement en Angleterre.

vent de cent soixante ou même de cent quatre-vingt pieds, et quelquefois ils ont en bas neuf ou dix pieds de diamètre. Ils s'élevent jusqu'à quatre-vingt pieds sans avoir une seule branche. On dit que le bois en est de la meilleure qualité, aussi léger que les meilleurs mats du nord, et la thérébentine qu'on en tire est remarquable pour sa blancheur et sa pureté. L'arbre fougère s'éleve aussi à une grande hauteur pour son espèce, depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt pieds. On a découvert dernièrement dans l'île une plante qui produit le poivre, et qu'on croit être le véritable poivre des îles orientales ; il y vient en abondance, et on en a envoyé des échantillons en Angleterre, pour déterminer la certitude d'un point si important.

Le principal embarras éprouvé par les Anglois envoyés dans l'île Norfolk, est le défaut d'un endroit commode pour le débarquement. La baye qui favorisa le leur est enfermée par un récif de roche de corail où il n'y a de passage que pour une chaloupe ; et pendant le jussant, lorsque le vent souffle de l'ouest, le débarquement est dangereux. Dans une des tentatives, un sous-officier qui avoit ordre de rester en deça du récif, afin de pouvoir accompagner les chaloupes pendant qu'elles alloient

alloient à terre, eut l'imprudence de laisser sa chaloupe dériver sur le récif, et périt avec quatre hommes. Il avoit déjà été renversé en conséquence d'une imprudence toute pareille, et avoit alors perdu un homme. Sur la côte de l'île sont plusieurs petites bayes, et on espère pouvoir encore découvrir un endroit plus favorable pour le débarquement; mais la nécessité d'employer tous ses hommes à construire des abris et des magasins contre les intempéries de l'air, ou à éclaircir le sol pour différens objets, avoit empêché jusques-là M. King d'envoyer personne pour achever cette importante recherche. Si cette enquête ne produit aucune découverte, on se propose de faire sauter un ou deux petits rochers qui rendent le récif dangereux. Si cet expédient ne réussit pas, on prendra son mal en patience. En été, le débarquement sera assez sûr en général; et des navigateurs qui ont vu la baye de Riga dans la Baltique, assurent que dans tous les temps il sera plus sûr pour un vaisseau de se charger de mâts et de vergues à l'île de Norfolk, que dans cette baye de Riga pour laquelle tant de vaisseaux sont fretés tous les ans.

Les rats sont les seuls quadrupedes qu'on ait trouvés dans cette île, et l'on craignoit

que les récoltes n'en souffrissent, aussi bien que des fourmis ; mais ils n'avoient pas encore été fort nuisibles ; et les soins qu'on prend manquent rarement de réduire en peu de temps le nombre de ces ennemis, assez du moins pour rendre leurs ravages peu considérables. Au total, l'île de Norfolk mérite certainement d'être regardée comme une acquisition de quelqu'importance, et doit vraisemblablement répondre aux espérances les plus flatteuses. On a trouvé sur les rochers quelques canots qu'on a supposés avoir été jettés de la nouvelle Zélande. Mais un coco frais et une petite pièce de bois travaillée, qui paroissoit n'avoir été que peu de temps dans l'eau, a suggéré dernièrement l'idée que probablement il y a à peu de distance quelque île habitée. On n'a eu encore aucune occasion de s'assurer si cette opinion est bien fondée ou non.

Une petite île, mais entièrement inhabitée, fut découverte par le lieutenant Ball dans son passage à l'île Norfolk. A son retour il l'examina, et vit le rivage couvert de tortues, mais ne trouva pas de bon ancrage. Il la nomma *Lord-Howe-Island.* Elle est au 31°, 36' sud de latitude et au 159 de longitude. Comme une partie de cette île est très-haute,

on peut la voir à la distance de seize lieues, et à la distance de dix-huit on peut découvrir un rocher au sud-est. Au 29° 25' sud de latitude et au 159° 59' est de longitude, on a vu depuis un récif très-dangereux. Le vaisseau dont on l'a observé en étoit à quatre lieues au sud, et on ne put déterminer alors jusqu'où il s'étend au nord.

Pour hâter les progrès de la culture dans l'île de Norfolk, on y envoya, dans le mois d'octobre, un nouveau détachement consistant en un officier, huit soldats, trente transportés, dont vingt hommes et dix femmes. Ainsi on comptoit aux dernières nouvelles dans ce lieu peu spacieux, mais très-favorisé de la nature, quarante-quatre hommes et seize femmes qui, ayant des provisions pour dix-neuf mois, menoient une vie agréable avec tous les avantages d'un délicieux climat, et sous la conduite d'un chef jeune, mais très-prudent (1).

---

(1) Le lecteur sera peut-être bien aise de trouver ici quelques particularités authentiques sur la vie de ce jeune officier.

Phillip Gidley-King, qui eut l'honneur de conduire les premiers colons dans l'île de Norfolk, est né à Launceston dans le Cornouailles, le 23 avril 1758,

de Phillip King, de la même ville, marchand drapier; et de la fille de John Gidley, d'Exeter, avocat. S'il dut beaucoup à ses parens, il eut de grandes obligations pour son instruction littéraire à M. Bailey à Yarmouth. Il dut probablement quelques avantages au bonheur qu'il eut de choisir de bonne heure sa profession. A l'âge de douze ans, il alla aux Indes orientales, à bord de la frégate le Swallow, capitaine Shirley, qui lui donna rang de sous officier. De-là il retourna en Angleterre, au bout de cinq ans, très-instruit dans sa profession, et joignant à cette acquisition quelque connoissance du monde. En 1775, il entra dans le service du roi, et continua d'être en activité depuis ce moment jusqu'à cette grande époque de sa vie. Il fit un voyage à la Virginie avec le capitaine Bellew, à bord du Liverpool, pendant l'année 1775, et resta avec lui jusqu'au naufrage de cette frégate dans la baye Delaware. Il entra à bord *de la Princesse Royale*, au mois d'octobre 1778, et fut fait lieutenant par l'amiral Byron, sur la *Renommée*, le 26 novembre. L'année suivante il revint en Angleterre, et servit dans la Manche, à bord du cutter le Kite (*le Milan ou le Cerf-Volant*), et la frégate l'Ariane, jusqu'au commencement de 1783. En janvier 1783, il alla avec le capitaine Phillip aux Indes Orientales, en qualité de lieutenant de l'Europe, et en revint à la paix, en mai 1784. Ce fut dans ce voyage que Phillip et King connurent leur mérite réciproque; et quand on projetta l'expédition à la nouvelle Galles méridionale, King fut nommé lieutenant du Sirius, le 25 octobre 1786, au même temps que Phillip fut promu au rang de commandant général.

CHAPITRE XI.

Trois bâtimens de transport congédiés.— Deux excursions dans les terres, le 15 et le 22 avril. —Huttes des naturels.— Sculptures et autres particularités.

LE 25 mars 1788, la Charlotte, lady Penrhyn et le Scarborough ayant achevé de mettre à terre toutes les provisions dont ils étoient chargés, furent libres de tous leurs engagemens avec le gouvernement, et eurent la permission de continuer leur route vers la Chine, si leurs commandans le jugeoient à propos. Les autres vaisseaux furent nécessairement retenus jusqu'à l'entière construction des magasins.

Le mois d'avril ne fut distingué par aucun événement qui mérite d'être rapporté, à l'exception de deux expéditions du gouverneur Phillip. La premiere fois, il partit le 15 avec des provisions pour quatre jours, accompagné de plusieurs officiers et d'un petit

détachement de soldats. Ils prirent terre à la pointe d'une petite crique, appellée Shell-Cove, près de l'entrée du port et du côté du nord. En suivant cette direction, ils arrivèrent à un grand lac qu'ils examinèrent, mais avec beaucoup de peine. Il étoit environné par une étendue considérable de fondrieres et de marécages dans lesquels ils enfoncèrent souvent jusqu'à la ceinture. Sur le lac ils observèrent, pour la première fois, un cygne noir, dont l'espèce, assez rare dans les autres parties du monde pour avoir donné lieu au proverbe, ne l'est point dans ce pays, et a été trouvée sur la plupart des lacs. C'étoit un oiseau très-majestueux, plus gros que le cygne ordinaire, et d'une forme aussi belle. On tira sur lui; il prit son vol, et laissa voir des aîles bordées de blanc; son bec étoit nuancé de rouge.

En trois jours ils franchirent, avec bien de la peine, les marais qui sont près du port. Rien n'est plus propre à marquer l'amélioration que l'industrie d'un peuple civilisé peut opérer dans cette contrée, que la nature des petits courans qui descendent dans le port Jackson; ils procèdent tous de marais produits par la stagnation des eaux de source. Quand les obstacles qui enchaînent leurs

cours pourront être écartés, et qu'on leur aura ouvert de libres canaux, les terres adjacentes seront graduellement desséchées, et les courans eux-mêmes deviendront plus utiles; en même temps l'industrie obtiendra des situations habitables et salubres, dans des lieux livrés à l'insalubrité des marécages, et où l'air lui-même semble être dans une stagnation perpétuelle.

En quittant ces terres basses, ils trouvèrent qu'aux marécages succédoit un pays aride et hérissé de rochers. Les hauteurs étoient couvertes d'arbrisseaux en fleurs; mais différens obstacles en rendoient l'accès et la descente difficiles, et en beaucoup d'endroits impraticables. A la distance d'environ quinze milles de la côte, le gouverneur découvrit une très-belle vue de l'intérieur des terres et de ses montagnes, à plusieurs desquelles il donna des noms : il nomma la plus septentrionale *Carmarthen-Hills*; la plus méridionale, *Lansdown-Hills*; et une troisieme, située entre les deux autres, *Richmond-Hills*. D'après l'élévation apparente de ces montagnes, on se crut assuré qu'une grande rivière devoit en descendre. Mais on fut obligé de retourner, sans faire aucune recherche ultérieure.

Le 22 avril 1788 on entreprit une autre excursion de la même nature. Le gouverneur Phillip débarqua, avec son détachement, près de la tête du port. Ils y trouvèrent une assez bonne campagne; mais bientôt après ils arrivèrent à un pays très-couvert et fourré; et après avoir passé une grande partie du jour en efforts inutiles pour se faire jour, ils furent obligés d'y renoncer, et de retourner sur leurs pas. Le lendemain, en côtoyant les bords d'une petite crique, l'espace d'environ quatre milles, ils essayèrent de pénétrer le taillis, et les trois jours suivans continuèrent leur route à l'ouest. La campagne à travers laquelle ils voyageoient étoit singulièrement belle, unie en grande partie, ou offrant des mouvemens de terrein très-agréables et très-pittoresques. Le sol est excellent, à l'exception de quelques petits endroits où il est pierreux. Les arbres croissent à la distance de 20 à 40 pieds les uns des autres, et en général débarrassés de taillis, qui ne se trouvent que dans les endroits pierreux et arides. Le quinzième jour, ils montèrent sur une petite hauteur, d'où ils découvrirent, pour la première fois, dans cette seconde expédition, Carmarthen et Lansdown-Hills. La vue de cette montagne étoit si belle, que

le gouverneur Phillip lui donna le nom de *Belle-vue*. Ils paroissoient être encore à trente milles des montagnes qu'il s'étoit proposé d'atteindre, et n'ayant point trouvé praticable de porter, avec les tentes, les armes et les autres choses nécessaires, plus de provisions que pour six jours, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Quelque peu considérable que fût cette provision, les officiers aussi bien que les soldats avoient été dans la nécessité de porter de pesans fardeaux. On prenoit toujours de l'eau pour l'usage du jour, Car, quoiqu'il fût assez ordinaire de trouver des étangs formés par le séjour des eaux de pluie, cependant c'étoit une ressource sur laquelle on n'avoit pas d'abord dû compter; ce fut alors qu'on éprouva pleinement combien il étoit difficile de pénétrer dans un pays où de profondes ravines et d'autres obstacles imprévus forcent le voyageur à s'écarter de sa route, et déjouent toutes les conjectures possibles sur le temps nécessaire pour parcourir telle ou telle distance. Cette excursion ne s'étendit pas en droite ligne au-delà de trente milles, et dura cinq jours. Le retour coûta moins de peine; les traces étoient récentes, et les arbres marquoient la route par où l'on étoit passé; au moyen de

ces indications, ils rejoignirent leurs chaloupes en un jour et demi.

C'étoit encore l'opinion générale que la vue du pays promettoit la découverte d'une grande rivière, dans la partie où l'on pouvoit suivre la direction déjà prise. En conséquence on forma le projet d'une autre expédition, dans laquelle on résolut d'atteindre, s'il étoit possible, Lansdown ou Carmarthen-Hills, et l'espérance d'une si importante découverte faisoit desirer à chacun d'être de l'expédition, malgré les fatigues dont une pareille entreprise devoit être accompagnée. Mais on fut obligé d'en différer pour le moment l'exécution. Le gouverneur Phillip, qui n'étoit pas très-bien portant à l'époque de l'excursion à Broken-Bay, avoit gagné un violent point de côté en dormant trop souvent sur la terre humide. Cette indisposition s'accrut tellement dans les deux derniers voyages, qu'il trouva nécessaire de respirer quelques semaines avant de s'exposer à de nouvelles fatigues.

Le sol du pays reconnu dans ce dernier voyage étoit si bon et si propre à la culture, que le gouverneur résolut d'envoyer un détachement s'y établir aussi-tôt que les ouvrages de première nécessité lui permettroient d'épar-

gner un nombre suffisant de bras. Mais malgré la bonté du sol, on s'étonne comment les naturels, qui ne savent pas tirer parti de cette fertilité, peuvent subsister dans l'intérieur des terres. Sur les côtes, le poisson fait une partie considérable de leur nourriture, mais dans les endroits où ils ne peuvent s'en procurer, il semble presqu'impossible qu'avec leur dard, la seule arme à jetter qu'on ait remarquée parmi eux, ils puissent se procurer aucune sorte de nourriture animale. Dans les six derniers jours de leur expédition, les Anglois avec leurs fusils ne purent s'en procurer que pour faire deux chétifs repas. Cependant on ne peut douter que ces cantons soient fréquentés par les naturels, et c'est ce que prouvent d'une maniere incontestable les huttes trouvées en différens endroits. Auprès d'une de ces huttes on apperçut les os d'un kangorou, et plusieurs arbres sur le feu. Le gouverneur Phillip ramassa un morceau de racine semblable à celle de l'arbre fougère; cette racine avoit été mâchée en partie et si récemment que l'on crut qu'il n'y avoit que quelques minutes. Il parut évident, d'après plusieurs indices, que les naturels avoient fui à l'approche du détachement An-

glois ; mais ils se cachèrent si bien, que pas un ne fut apperçu.

Cependant le nombre des naturels dans ces endroits doit être peu considérable. Résident-ils par choix dans des lieux ou ils doivent rencontrer tant de difficultés, où sont-ils chassés de la société de ceux qui habitent la côte? C'est ce qu'on n'a pu découvrir encore. Les huttes vues dans ces excursions consistent en morceaux d'écorce qui ont environ onze pieds de long, et quatre à six de large, courbés dans le milieu, lorsqu'ils sont nouvellement séparés de l'arbre, et rapprochés en angle aigu, à-peu-près comme les châteaux de cartes que font les enfans. Dans la gravure ci-jointe, on a représenté leurs dards avec les huttes. On a conjecturé que le principal usage de ces imparfaites habitations est de se cacher des animaux qu'ils sont fréquemment obligés d'épier pour les surprendre. Elles peuvent aussi servir d'abri contre une pluie soudaine, pour une ou deux personnes assises ou couchées. On a observé que l'écorce de beaucoup d'arbres étoit coupée à une grande profondeur, comme autant de degrés pour grimper, et dans plusieurs de ces arbres étoient des trous qui servent apparemment de retraite à quelque animal, mais qui

ont été élargis par les naturels dans le dessein d'en retirer l'habitant. L'élargissement de ces trous fait avec des instrumens aussi imparfaits que les leurs doit être l'ouvrage du temps, et exiger bien de la patience. En quelques endroits où le trou étoit trop élevé pour être à la hauteur du bras, on avoit mis des branches pour en faciliter l'accès. Les animaux qui se réfugient dans ces petites habitations son probablement l'écureuil, l'opossum ou le rat-kangorou. Dans le creux d'un de ces arbres on trouva la peau d'un écureuil-volant.

En beaucoup d'endroits il y avoit des traces récentes de feu. Mais on ne vit que dans un des écailles d'huîtres ou de moules, et pas plus d'une demi-douzaine. On ne trouva point du tout d'os de poisson ; ce qui semble prouver que ces peuples, dans leurs voyages de l'intérieur, ne portent avec eux aucunes provisions de cette espece. On apperçut souvent des kangorous ; mais ils étoient si farouches qu'il étoit fort difficile de les tirer. Quoiqu'ils le soient à ce point, et qu'on en tirât tous les jours, il est extraordinaire qu'on en ait vu beaucoup plus près du camp qu'en aucun autre endroit du pays. Le kangorou

ressemble au Jerboa (1), en ce qu'il ne se sert que de ses jambes de derrière pour avancer ; mais malgré cette conformité il n'appartient pas à la même espèce. La poche dans laquelle la femelle nourrit ses petits feroit penser qu'elle a plus de rapport avec l'opossum. Cette conformation extraordinaire, regardée jusqu'ici comme particulière à ce seul genre, semble cependant n'être pas suffisamment caractéristique dans la nouvelle Hollande; on l'a remarquée dans le rat et dans l'écureuil. Les plus gros kangorous qu'on ait tirés pesoient environ cent quarante livres ; mais on a découvert qu'il y en a deux sortes, dont l'une excède rarement soixante livres pesant ; celle-là vit principalement dans les parties élevées ; leur poil est rougeâtre, et leur tête est plus petite que celle de l'espèce plus grosse. Les jeunes kangorous qu'on a pris se sont très-bien apprivoisés en peu de jours, mais n'ont vécu que deux ou trois semaines. Il est possible qu'en connoissant

---

(1) Zimmerman, dans sa Zoologia Geographica, pag. 527, confond le kangorou avec le grand Jerboa d'Afrique, décrit par Allamand dans ses additions à Buffon, et par Pennant, Hist. Quadr. pag. 432, n°. 293.

mieux la nourriture qui leur convient, on vienne à bout de les apprivoiser. Dans ce voyage on trouva près d'un endroit où il y avoit un peu d'eau, la fiente d'un animal qui se nourrit d'herbe, et que l'on supposa n'être pas moindre qu'un cheval. Un kangorou si fort au-dessus de la taille ordinaire auroit été un étonnant phénomène ; mais on n'a point encore vu de plus gros quadrupedes, et l'on n'a pu encore déterminer avec certitude les limites de la croissance dans cette espèce. Le kangorou se sert de sa queue, qui est fort grosse, comme d'une arme offensive, et en donnoit de si rudes coups aux chiens qu'il les obligeoit de renoncer à le poursuivre. Sa chair est grossière et maigre, et ne pourroit être employée que dans le cas où les provisions fraîches viendroient à manquer. La disproportion entre la partie supérieure et inférieure de cet animal est plus grande qu'on ne l'a marquée jusqu'ici dans aucun dessin, mais elle est exacte dans la gravure jointe à cet ouvrage (1).

Les naturels de la nouvelle Galles méridionale, si peu avancés dans la civilisation qu'ils

---

(1) Voy. chap. 15.

n'ont pas fait la moindre tentative pour se vêtir, bien que de temps en temps ils doivent souffrir du froid et de l'humidité, ne sont pas sans quelques notions de sculpture. Dans toutes les excursions du gouverneur Phillip, et dans le voisinage de Botany-Bay, on a trouvé sur les rochers des figures d'animaux, de boucliers, d'armes, et même d'hommes, grossièrement gravées à la vérité, mais suffisantes pour ne pas laisser de doute sur l'objet de l'imitation ; plusieurs représentations de poissons ; et dans un autre endroit, un gros lézard dessiné avec assez d'exactitude. Sur le sommet d'une des montagnes, la figure d'un homme dans l'attitude prise ordinairement par eux lorsqu'ils commencent à danser, étoit exécutée dans un style encore supérieur. Il semble que ce soit une exception aux regles tracées par la théorie pour les progrès de l'invention, que les arts d'imitation et d'agrément aient ainsi jusqu'à un certain point précédé ceux de nécessité. Mais peut-être est-il plus juste de le regarder comme une preuve que le climat n'est jamais assez rigoureux pour mettre l'art de se couvrir ou de s'abriter au rang des objets de nécessité première. Si ces peuples étoient exposés à un atmosphère plus froid,

froid, ils auroient sans doute eu des habits et des maisons, avant de songer à devenir sculpteurs.

Dans tout le pays reconnu jusqu'à cette époque, les détachemens ont rarement fait un quart de mille sans voir des arbres qui avoient été en feu. Comme des orages violens sont assez communs sur cette côte, il est possible que ces arbres aient été brûlés par le tonnerre que l'on croit attiré particulièrement par l'arbre à gomme; mais il est probable aussi qu'ils ont été mis en feu par les sauvages. L'arbre à gomme est très-combustible, et ils sont dans l'usage d'allumer leur feu à la racine d'un de ces arbres. Quand ils quittent une place, ils n'éteignent jamais le feu, mais le laissent brûler ou se communiquer à l'arbre, suivant le hasard des circonstances.

De retour de son excursion, le gouverneur Phillip eut le chagrin de trouver que cinq brebis et un agneau avoient été tués près du camp et au milieu du jour. On ne put savoir comment cet accident étoit arrivé, mais on conjectura qu'ils avoient été tués par des chiens appartenans aux naturels. La moindre perte en ce genre étoit un grand malheur, puisqu'elle ne pouvoit se réparer

qu'après beaucoup de temps. Les poissons ne sont en cet endroit qu'une ressource fort incertaine. Il y a des jours où l'on en prend en quantité, sans que cette quantité soit cependant suffisante pour épargner essentiellement les provisions ; et dans d'autres temps il est fort rare. Un état des bestiaux vivans à cette époque dans la colonie sera joint à ce chapitre.

Les trois bâtimens de transport en chargement pour la Chine firent voile le 5, le 6 et le 8 mai, et le Supply ayant été calfaté partit le 6 pour l'île de Lord Howe pour y ramasser des tortues, dans l'espoir que cette nourriture apporteroit quelque adoucissement au scorbut dont nos gens étoient si fort affectés qu'il y avoit environ deux cents hommes incapables de travailler.

Comme le défrichemsnt du terrein étoit une opération très-pénible, il fut impossible d'ensemencer plus de huit ou dix acres en orge et en froment (1) ; encore craignoit-on

---

(1) Outre ce qui avoit été semé par le lieutenant gouverneur et d'autres individus pour entretenir leurs bestiaux ; ce qui avoit obligé de leur prêter le secours des transportés.

que cette récolte ne souffrît beaucoup des fourmis et des mulots. Au commencement de mai, on supposa, comme on l'avoit déjà fait une ou deux fois, que la saison pluvieuse alloit commencer, mais une semaine après le temps se remit au beau.

Etat des bestiaux vivans dans la Colonie du Port Jackson, 1 Mai 1788.

A qui appartenans.	Etalons.	Jumens.	Poulains.	Taureaux.	Vaches.	Moutons.	Chevres.		Cochons.	Lapins.	Dindons.	Oies.	Canards.	Poules.	Poulets.
Le Gouvernement.	1	2		2	2	Bélier, 1. Brébis, 12., Mout. 3.		Verrat, 1. Truie, 19.							
Le Gouverneur.		1	3		2	Brébis, 1. Agneau 1.		10.	4	3	5	8	17	22	
Le Lieut. Gouver.							1	1.	7		5	6	4	9	
Offi. & Sold. appartenans au Detachement.					1		12	10.	17	2	6	9	8	55	26
Staff.						11.	5	7.	1		2	6	6	36	62
Autres individus.								1.							
TOTAL...	1	3	3	2	5	29	19	49	25	18	18	25	35	122	87

Signé, ANDRÉ MILLER, *Commissaire.*

CHAPITRE XII.

Retour du Supply de l'île du Lord-Howe. — Les naturels attaquent des transportés. — Excursion du gouverneur Phillip à Botany-Bay par mer. — Entrevue avec plusieurs naturels. — On celebre le 4 de juin. — Détails sur le climat.

LE 25 mai 1788, le Supply retourna de l'île de Lord-Howe, mais malheureusement sans avoir pu se procurer de tortues. Il avoit éprouvé beaucoup de rafales, et s'étoit vu forcé d'abandonner sa meilleure ancre, mais n'avoit souffert aucun autre dommage. Les trois bâtimens de transport en charge pour la Chine avoient été apperçus à la hauteur de l'île tout le temps que le Supply y étoit resté.

Vers le même temps un des transportés qui, en cherchant des végétaux, s'étoit considérablement éloigné du camp, revint dan-

gereusement blessé au dos. Un autre homme, suivant son rapport, qui étoit sorti dans la même intention, avoit été emmené par les naturels, sous ses yeux, après avoir été blessé à la tête. On trouva depuis une chemise et un chapeau percés tous les deux à coups de lances, dans une hutte des naturels ; mais on ne put avoir aucune nouvelle de l'homme. Il est très-probable que les transportés avoient été les aggresseurs, quoique celui qui échappa nia fortement avoir provoqué les naturels en aucune maniere.

Le 30 mai, deux hommes qu'on avoit employés à ramasser, à quelque distance du camp, des joncs pour couvrir des toîts, furent trouvés morts. Un d'eux avoit quatre lances dans le corps, dont une traversoit de part en part, l'autre n'avoit aucune trace de violence. Ce qui prouve clairement que la première insulte avoit été faite par ces infortunés, qui payèrent si cherement leur improbité et leur désobéissance aux ordres, c'est qu'on les avoit vus avec un canot qu'ils avoient pris à une des pêcheries des sauvages. Ces événemens firent une peine sensible au gouverneur Phillip, comme tendant à faire échouer le plan qu'il avoit si fort à cœur, celui de se conci-

lier l'affection des naturels, et d'établir un commerce d'amitié avec eux.

Comme les sauvages avoient emporté les outils propres à couper le jonc, le gouverneur crut qu'il seroit possible de découvrir les naturels qui avoient eu part à cette malheureuse affaire, et de leur faire entendre que la conduite des assaillans n'avoit été en aucune sorte autorisée, et qu'elle étoit hautement désapprouvée. Il jugea qu'au moins l'entreprise valoit la peine d'être tentée, comme le seul moyen de rétablir la confiance altérée. En conséquence, le jour suivant il se mit en route avcc un petit détachement composé de douze hommes, et prit terre à l'endroit où les hommes avoient été tués ; après avoir traversé la campagne pendant plus de vingt milles, ils arriverent au rivage septentrional de Botany-Bay sans avoir rencontré un seul naturel.

Enfin ils découvrirent environ vingt canots occupés à pêcher ; et quand les feux furent allumés, et que le détachement fut campé pour passer la nuit sur le rivage, on se flatta que quelques-uns de ceux qui étoient dans les canots se détacheroient pour venir joindre les Anglois ; mais personne ne parut. Le lendemain matin, quoique cinquante canots

remontassent le rivage, on ne trouva pas à terre un seul naturel qui leur appartînt. Le gouverneur Phillip étoit résolu à s'en retourner au port Jackson; mais en suivant le bord de la mer il découvrit un grand nombre de naturels, trop considérable en apparence pour pouvoir appartenir à ce seul canton, rassemblé à l'entrée d'une caverne. Le détachement n'étoit plus qu'à dix verges d'eux, lorsqu'il les apperçut, et le gouverneur eut à peine le temps de lui faire faire halte avant que les sauvages se présentassent en armes. Celui qui sembloit être à leur tête s'avançoit en faisant signe aux Anglois de se retirer; mais quand il vit le gouverneur Phillip s'approcher seul, sans armes, et d'un air amical, il jetta sa lance, et vint à sa rencontre avec une entière confiance. En moins de trois minutes le détachement Anglois se trouva enveloppé par deux cents douze hommes; mais dans cette rencontre il n'arriva rien qui pût au moins confirmer l'idée que les naturels fussent accoutumés à la trahison, ou qu'ils eussent la moindre disposition à prendre avantage de leur supériorité en nombre pour se livrer à des actes de cruauté.

Du moment qu'ils eurent accepté l'amitié qu'on leur offroit, ils déposèrent leurs lances

et leurs haches de pierre, et se mêlèrent avec les gens du détachement de la maniere la plus amicale. Quantité de femmes et d'enfans restoient à une petite distance, mais bientôt les hommes en amenèrent quelques-uns pour recevoir les petits présens qu'on leur offroit. On ne découvrit rien d'où l'on pût conclure qu'aucun d'eux se fût trouvé dans la rencontre avec les coupeurs de jonc, et le gouverneur les quitta dans les termes de la meilleure intelligence, mais plus convaincu que jamais de la nécessité de les traiter avec une sage confiance, si l'on vouloit prévenir tout accident. S'il s'étoit retiré avec tout son détachement, ou qu'il eût hésité un moment à s'avancer avec tous les gestes de l'amitié, il est probable qu'un dard eût été lancé, après quoi rien ne pouvoit plus empêcher une rencontre qui, dans de pareilles circonstances, ne pouvoit que devenir très-funeste.

On vit en cet endroit le plus beau courant d'eau qu'on eût encore découvert; mais la crique où il se précipite s'ouvre aux eaux de la mer. Quand les naturels virent les Anglois s'avancer vers la crique voisine, un vieillard fit signe aux nôtres de le laisser aller en avant. Il le fit en effet, et aussi-tôt qu'il fut sur la hauteur, il cria en levant les mains, signe

d'amitié en usage parmi ces peuples, pour indiquer aux naturels qui se trouvoient dans la crique voisine que ceux qui s'approchoient étoient des amis. Le détachement ne descendit cependant pas jusqu'à cette crique, mais vit environ quarante hommes, de maniere qu'à moins qu'ils ne fussent rassemblés pour quelque cause particuliere, ils doivent être plus nombreux en cet endroit qu'on ne l'avoit d'abord imaginé. Avant cette rencontre, le gouverneur Phillip avoit calculé, d'après toutes les parties qu'il avoit visitées, qu'à Botany-Bay, au port Jackson, à Broken-Bay et dans tous les cantons intermédiaires, les habitans ne pouvoient guères excéder le nombre de quinze cents. En traversant les hauteurs qui se trouvent entre Botany - Bay et le port Jackson on apperçut de la fumée sur le sommet des montagnes de Lansdown ; ce qui semble prouver d'une maniere indubitable que le pays est habité jusqu'à ces montagnes éloignées de près de cinquante milles de la mer.

Des informations ultérieures ayant donné lieu de soupçonner qu'un des naturels avoit été tué et plusieurs blessés, avant l'attaque des coupeurs de joncs, le gouverneur, à son retour, fit proclamer que la liberté seroit la récompense de tout transporté qui pourroit

découvrir les aggresseurs, et cette mesure, si elle ne procura aucune lumiere pour l'instant, eut au moins le bon effet d'empêcher à l'avenir de pareils actes de violence.

Jusqu'à cette époque les bestiaux appartenans à l'établissement n'avoient pas éprouvé un sort fort heureux; mais le plus grand malheur n'étoit pas encore arrivé. Deux taureaux et quatre vaches appartenans au gouvernement et au gouverneur ayant été laissés pendant quelque temps par l'homme chargé du soin de les garder, s'égarèrent dans les bois, et quoique l'on suivît leurs traces jusqu'à une certaine distance, jamais on ne put les retrouver. C'étoit une perte qui devoit être long-temps irréparable.

On ne laissa point passer le quatre juin (1) sans le célébrer avec la solemnité convenable. Ce fut un jour de repos et de réjouissance dans toute la colonie. Au lever du soleil le Sirius et le Supply saluèrent chacun de vingt et un coups de canon, et à une heure les soldats de marine qui étoient à terre saluèrent de trois décharges. Au coucher du soleil les vaisseaux répétèrent le même salut;

---

(1) Jour de naissance du roi Georges III.

on alluma de grands feux de joie, et tout le camp offrit la scène la plus touchante d'allégresse et de satisfaction. Pour ne mettre aucune exception au bonheur d'un si beau jour, les quatre coupables auxquels on avoit fait grace de la vie, et qu'on avoit relégués dans une île au milieu du port, reçurent leur pardon et furent rappellés pour prendre part à la joie commune. Le gouverneur marque dans sa lettre, avec cette humanité qui distingue si fort son caractere, qu'il se flatte qu'il n'y avoit pas ce jour-là un seul cœur affligé dans cette partie des états de sa majesté. Sa maison fut le centre où se rendirent tous les convives qui purent y être admis, et rien ne fut négligé de tout ce qui, dans une pareille circonstance, caractérise un jour de fête, sur-tout par rapport à la propreté et au bon ordre. Peut-être aucun jour de naissance n'a jamais été célébré en plus d'endroits, et dans des lieux plus éloignés les uns des autres, que la naissance de sa majesté le fut ce jour-là.

On a déjà su que le nom de comté de Cumberland a été donné par le gouverneur à cette partie du territoire. Ce nom avoit été adopté avant la convocation des premières cours de justice, dans l'intention de mettre de la régularité dans les actes publics où il est d'u-

sage de nommer le comté. Les limites fixées pour le comté de Cumberland furent, à l'ouest, les montagnes de Carmarthen et de Lansdown; au nord, les parties septentrionales de Broken-Bay, et au sud, les parties méridionales de Botany-Bay. Ce comté renferme, par conséquent, complettement ces trois principales bayes, et le chef-lieu de l'établissement est près du centre, à Sydney-Cove.

Le 22 juin 1788 il y eut une légère secousse qui ne dura guères plus de deux ou trois secondes; ce tremblement de terre fut senti par beaucoup de personnes dans le camp, et par le gouverneur lui-même, qui entendit en même-temps au sud un bruit qu'il prit d'abord pour une explosion de canons tirés à une grande distance.

Le 24, un transporté qui s'étoit caché le 5, après s'être rendu coupable d'un vol, revint dans le camp presque mort de faim. Il avoit espéré subsister dans les bois; mais il n'y avoit pas trouvé de possibilité. Un des naturels lui avoit donné un poisson, et ensuite lui avoit fait signe de s'en aller. Il avoit joint depuis, disoit-il, un parti de sauvages qui avoient voulu le brûler; ce n'étoit qu'avec peine qu'il leur étoit échappé, et il

prétendoit avoir vu les restes d'un corps humain sur le feu ; mais quelle foi peut-on ajouter à des récits venant d'un tel homme ? Il pensoit que dans le moment même les naturels éprouvoient une grande disette, et dit qu'il en avoit vu mourans quatre dans les bois, qui lui avoient fait signe de leur donner quelque chose à manger, comme s'ils eussent été sur le point de périr de faim. Il est certain qu'il étoit très-difficile de se procurer du poisson, et le fugitif sembloit vouloir insinuer que dans les temps de détresse ils suppléent à leur nourriture ordinaire en mangeant de la chair humaine ; mais cette opinion paroît dépourvue de fondement. Cet homme fut jugé, convaincu, et puni avec un autre criminel.

L'expérience avoit suffisamment prouvé que, malgré le scorbut causé par la nécessité de vivre si long-temps en grande partie de provisions salées, et de rester campés dans une saison très-humide, malgré les autres maladies ordinaires en pareilles circonstances, le climat où ce nouvel établissement est fixé est en lui-même doux et salubre. Des pluies violentes ont assez constamment accompagné les changemens de lune pen-

dant les mois d'hiver ; mais il n'y a eu aucun temps que l'on pût appeller, à proprement parler, une saison pluvieuse. L'éclaircissement des bois pourra par dégrés aider à la circulation de l'air, et ajouter sans cesse à la salubrité de l'endroit. On a éprouvé de violens ouragans mêlés de tonnerre et d'éclairs, et le gouverneur Phillip a observé que la variation du thermomètre, à l'ombre, montoit fréquemment à trente-trois degrés, entre huit heures du matin et deux heures de l'après-dîner.

On joint ici le rapport du chirurgien à cette époque.

ÉTAT DES MALADES, &c. 30 JUIN 1788.

Soldats de marine malades à l'hôpital,	4
Convalescens *in ditto*,	2
Soldats de marine malades au camp,	18
Convalescens *in ditto*,	6
Femmes et enfans de soldats malades *in-ditto*.	6
Total appartenant au bataillon dans les traitemens.	36

Soldats morts depuis le départ jusqu'au débarquement,	2
Femmes, &c.	1
Enfans, &c.	1
Soldats morts depuis le débarquement,	3
Femmes, &c.	0
Enfans, &c.	2
Total des morts depuis le départ jusqu'à la date présente,	8
Transportés malades à l'hôpital,	20
Convalescens *in ditto*,	4
Transportés malades au camp,	26
Convalescens *in ditto*,	16
Total des transportés dans les traitemens,	66
Transportés morts depuis le départ jusqu'au débarquement,	36
Transportés, &c.	4
Enfans des transportés, &c.	5
Total.	45
Transportés morts depuis le débarquement,	20
Transportés, &c.	8

Enfans des transportés, &c. 8

Total des morts depuis le moment du départ jusqu'à la présente date. 81

Transportés incapables de travail par leurs âges ou leurs infirmités, 52

JOHN-WHITE, chirurgien.

Sydney-Cove, port Jackson.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Description particuliere de Sydney-Cove. — Bâtimens qui y sont maintenant élevés. — Commencement de la ville que l'on doit y former. — Etablissement fait à la tête du port.

IL est peu d'objets plus agréables que la contemplation de l'ordre et de l'arrangement s'élevant par degré du sein du tumulte et de la confusion, et peut-être n'est-il aucun coup-d'œil qui puisse faire jouir de cette satisfaction aussi pleinement que l'établissement formé par un peuple civilisé sur une côte nouvellement découverte ou sauvage. La vue bizarre d'une terre qui n'a jamais été soumise à la culture, des forêts épaisses d'arbres serrés et entrelacés, coupées par des espaces arides, des rocs nuds, ou des intervalles couverts d'herbes, de fleurs, d'arbrisseaux fleuris, ou de taillis dont les branches touffues se répandent, se croisent

et se mêlent dans tous les sens : voilà les premiers objets qui se présentent. Vient ensuite la disposition irrégulière des premières tentes dressées, ou des huttes élevées pour le besoin du moment par-tout où le hazard offre un espace assez libre, ou plus aisé à nétoyer, pendant que le tumulte de tant de bras laborieusement occupés aux ouvrages les plus disparates augmente le désordre au lieu de le diminuer, et produit un trouble qui pour un temps paroît inextricable, et une confusion dont la durée est incalculable. Par degrés de larges espaces sont ouverts, des plans sont formés, des lignes sont tracées, et l'on commence à entrevoir, dans l'avenir au moins, une perspective de régularité rendue encore plus frappante par le souvenir de l'embarras où l'on s'est trouvé d'abord.

C'est à ce dernier état de choses que l'établissement de Sydney-Cove étoit enfin arrivé, et c'est ainsi qu'il est représenté dans le plan ci-joint. On y a tracé les lignes qui distinguent la principale rue de la ville que l'on se propose de bâtir, laquelle rue doit être terminée par la maison du gouverneur, le corps-de-garde et la cour criminelle. Dans quelque partie de cet espace sont à présent des barraques construites pour un temps,

mais on n'y souffrira d'autres bâtimens durables que ceux qui seront conformes au plan général. Quand même la ville devroit par la suite recevoir de plus grands accroissemens, la distribution des autres rues est aussi tracée de manière à assurer la libre circulation de l'air. Suivant le dessein convenu, les rues principales auront deux cents pieds de large. Le terrein qui leur est destiné au sud est déjà presqu'entièrement applani, et c'est en même-temps une situation excellente pour bâtir. Le gouverneur a proposé que lorsqu'on seroit sur le point d'y construire des maisons, les concessions de terrein se fissent avec la clause qu'il n'y aura pas plus d'une maison élevée sur chaque emplacement, et que ces maisons auront soixante pieds de front et cent cinquante pieds de profondeur. Ces règlemens établiront une sorte d'uniformité entre les habitations, empêcheront les rues étroites, et préviendront les différens inconvéniens qu'une augmentation rapide d'habitans pourroit occasionner par la suite. Un des soins du gouverneur a été encore de placer les édifices publics dans des situations qu'on sera toujours à portée de choisir, et entr'autres de donner aux magasins et à l'hôpital un es

pace suffisant pour les aggrandissemens qui pourroient devenir nécessaires.

Les premieres huttes qu'on y a construites étoient composées de matériaux très-peu solides ; le bois du chou palmier étant le premier auquel on eut recours pour se mettre à l'abri des injures de l'air. La nécessité d'employer le bois encore verd contribuoit aussi à son peu de durée. Les huttes des transportés étoient encore plus légères, étant composées seulement de poteaux droits, fermées avec de jeunes branches entrelacées et enduites d'argille. Depuis, les barraques et les huttes furent faites de matériaux plus solides. Il auroit été facile de construire des bâtimens en pierre si l'on eût pu se procurer de la chaux pour faire du mortier. On y a trouvé trois sortes de pierres : une belle pierre vive, égale en solidité à celle de Portland ; une espèce de pierre de gravier ou pierre à fusil, qui n'est ni bonne ni mauvaise ; et une troisième qui paroît contenir un mélange de fer. Mais on n'a découvert encore ni craie, ni pierre calcaire. En bâtissant une petite maison pour le gouverneur sur le bord oriental de la crique, on a fait de la chaux avec des écailles d'huîtres ramassées dans les criques voisines. Mais on ne peut se flatter de s'en pro-

curer de la même manière pour beaucoup de bâtimens, ou pour des bâtimens d'une grande étendue. Jusqu'à ce que cette difficulté soit levée, au cas que l'on découvre de la claye ou de la pierre à chaux, les édifices publics iront très-lentement, à moins qu'on n'ait le soin d'en mettre comme lest dans tous les navires destinés pour le port Jackson. En même-temps les matériaux ne peuvent être qu'en argille, ce qui oblige de donner plus d'épaisseur aux murs, et même alors ils ne sont pas aussi solides qu'on pourroit le desirer. On a trouvé près de Sydney-Cove de fort bonne argille pour faire de la brique, et celle qu'on a faite a très-bien réussi. Le bois, d'après les échantillons envoyés en Angleterre, paroît être fort bon. Il est pesant, d'un beau grain, fort, et sans nœuds. Les imperfections qu'on y a trouvées d'abord viennent probablement de ce qu'on n'a pas pris les précautions nécessaires avant de le mettre en œuvre.

L'hôpital est placé à l'ouest de la crique, dans une situation très-saine, parfaitement isolé de la ville, et bâti de manière à durer quelques années. Sur une hauteur entre l'hôpital et la ville, si l'on peut trouver de l'eau en creusant des puits, l'intention du gouver-

neur est d'élever des barraques, et de les entourer d'ouvrages convenables. Ces édifices devoient être commencés aussi-tôt que les bâtimens de transport seroient déchargés et les hommes logés; mais les progrès ont été rendus si lents par le manque d'ouvriers en nombre suffisant, que l'on a été obligé de remettre cette entreprise à un autre temps. Le terrein destiné pour une église est encore plus près de la ville, de manière que cet édifice formera en partie un côté de la principale parade. La construction qui demandoit la plus prompte exécution étoit celle d'un magasin qui pût être à l'abri des dangers du feu. Dans un pays exposé à de fréquens ouragans mêlés de tonnerre et d'éclairs, il étoit très-inquiétant d'avoir toutes ses provisions et les autres objets de nécessité placés dans des bâtimens de bois couverts du chaume de l'espèce la plus combustible. Sur une pointe de terre que forme la partie occidentale de la crique, et sur une hauteur, on a élevé un petit observatoire sous la direction du lieutenant Dawes, chargé par le bureau de longitude du soin d'observer la comète qu'on attendoit. La longitude de cet observatoire est au 19' 30' est de Greenwich 159°, et la latitude 32° 52' 30" sud. Une petite maison bâtie par le lieutenant gouverneur pour lui-

même, forme à présent le coin de la parade. La rue principale sera tirée à angles droits avec le frontispice de ce bâtiment. Au lieu de chaume, ils font usage maintenant de lattes faites d'un arbre qui ressemble beaucoup au sapin à l'extérieur, mais dont le bois est assez semblable à celui du chêne d'Angleterre. Si l'on ne trouve point de pierres d'ardoise pour les couvrir, on fera des tuiles de la même argille dont on s'est servi pour faire de la brique. La ferme principale est située dans la crique voisine à l'est de la ville, et à moins d'un demi-mille. Quand le plan fut levé, elle contenoit neuf acres de bled de différentes sortes. D'après les dernières nouvelles, il y avoit six acres de froment, huit d'orge, et six d'autres grains, mises en valeur au compte du public, et qui donnoient les plus belles espérances.

Sydney-Cove est ouverte au nord-est, et continue dans la direction du sud-ouest l'espace d'environ mille verges; sa largeur décroît graduellement de mille à quatre cents pieds, jusqu'à ce qu'elle se termine en un point où elle reçoit un petit courant d'eau douce. L'ancrage s'étend à environ deux mille pieds au-dessus de la crique; la sonde donne assez généralement

quatre brasses près de la côte, et cinq, six ou sept, plus près du milieu du canal. On y est parfaitement à l'abri de tous les vents, et de chaque côté les vaisseaux peuvent rester près de la côte dans un espace considérable; on n'y trouve ni rocs, ni bas-fonds qui puissent rendre la navigation dangereuse. Une telle situation ne pouvoit manquer de déterminer le choix d'un homme éclairé, dont l'objet étoit de former un établissement qu'il savoit devoir pendant long-temps ne pouvoir se procurer qu'à la faveur de l'importation les premières nécessités de la vie.

On croit qu'il y a quantité de métaux de diverses espèces dans le sol sur lequel la ville doit être bâtie. Un transporté qui, avant sa condamnation, avoit été accoutumé à travailler dans les mines de plomb du comté de Stafford, a déclaré très-positivement que le terrein qu'ils déboisoient contient grande quantité de ce métal. On suppose qu'il y a du cuivre sous quelques roches qu'on a fait sauter dans le dessein de creuser une cave pour en faire le magasin public des liqueurs spiritueuses. Le gouverneur lui-même pense qu'il y a beaucoup de mines aux environs, et qu'on pourroit les exploiter avec grand succès. Mais pour le présent, il s'est bien gardé d'encourager toutes ces

sortes de recherches, sentant bien que, dans la situation où se trouve sa colonie, situation qui exige tant de travaux de différente nature, la découverte d'une mine seroit le plus grand malheur qui pût arriver à l'établissement. En quelques endroits qu'on a fouillés pour creuser des puits, on a trouvé une substance qu'on a pris d'abord pour un métal; mais comme elle résiste à l'action prolongée du feu le plus violent, on a conclu que c'étoit du plomb noir. L'espèce de fard appellée par les peintres espagnols fard brun, s'y trouve en grande quantité, et l'argille blanche dont les naturels se servent pour se peindre le corps est encore plus abondante. L'abbé le Receveur pensoit que cette argille, séparée du sable, opération très-facile à faire, donneroit une excellente porcelaine.

Le climat de Sydney-Cove peut, en général, être regardé comme égal au plus beau de l'Europe. Les pluies ne sont jamais de longue durée, et les brouillards sont fort rares; le sol, quoiqu'assez léger et même sabloneux de ce côté, est aussi bon qu'il peut l'être si près de la mer. Toutes les plantes et les arbres fruitiers apportés du Brésil et du Cap qui n'ont point été endommagés dans la traversée poussent très-bien, et les végétaux, tant ceux d'Europe que ceux qui sont

particuliers à cette contrée, sont devenus très-abondans. Il y a dans le jardin du gouverneur d'excellens choux-fleurs, et les plus beaux melons qu'on puisse voir. L'oranger y fleurit, et le figuier, la vigne y croissent encore plus rapidement. Dans un climat si favorable la culture de la vigne peut être portée à un plus grand degré de perfection; et si d'autres objets de commerce ne détournent point les colons de cette spéculation, peut-être un jour les vins de la nouvelle Galles méridionale seront recherchés avec avidité, et deviendront une partie indispensable du luxe des tables d'Europe.

Le gazon, ombragé par les arbres, est malheureusement devenu fatal à tous les moutons achetés par le gouverneur Phillip à son compte et à celui du public. Ceux que des particuliers ont tenus renfermés sous leurs tentes et qu'ils y ont nourris ont été conservés. Les cochons et la volaille non-seulement y vivent, mais deviennent très-gras. Le noir bétail y réussira aussi bien, et il sera aisé par la suite de l'empêcher de s'égarer. Les chevaux n'ont éprouvé aucun accident.

Par les dernières dépêches du gouverneur Phillip on a appris qu'il avoit envoyé un petit détachement à l'extrémité supérieure

du port Jackson, pour occuper un emplacement qu'il a découvert, dans une de ses excursions, être infiniment propre à la culture. Ce détachement consistoit en un capitaine, deux lieutenans, vingt-cinq tant officiers sans commission que particuliers, auxquels il avoit joint cinquante transportés en qualité de travailleurs. Cet endroit est très-agréable et a reçu du gouverneur le nom de *Rose-Hill*. Le lin qu'on avoit vu d'abord ne se trouve plus dans la même abondance; mais on pourra toujours tirer de l'île de Norfolk une quantité suffisante de cette plante si utile. Lorsque le gouverneur Phillip jugea que la graine étoit mûre, il ordonna de la recueillir, mais on en trouva très-peu, et point du tout dans les endroits qui d'abord en avoient paru couverts. On a pensé que les naturels arrachent la plante, quand elle est en fleurs, pour en faire leurs lignes.

Au total, malgré les difficultés et les désagrémens éprouvés d'abord, et quoique grands, ils ne passèrent pas ce à quoi on devoit naturellement s'attendre dans une telle entreprise, malgré les maladies produites par différentes causes, l'établissement de Sydney-Cove donnoit les plus flatteuses espérances à l'époque où l'on en a reçu les der-

nières nouvelles; et il n'y a pas de doute qu'il ne réponde entièrement aux vues du gouvernement dans la formation de ce dessein. La rareté des ruisseaux d'eau douce a fait d'abord juger l'endroit peu favorable ; mais depuis, en creusant, on a trouvé de bonnes sources. La maison bâtie pour le gouverneur Phillip est située à environ cinquante-cinq pieds au-dessus de la marque de la haute marée, et en creusant en cet endroit un puits à quinze pieds dans le roc on a trouvé une excellente source d'eau douce.

CHAPITRE XIV.

Poissons pris de force par les naturels. — Autre expédition du gouverneur. — Détails ultérieurs sur les mœurs et les arts des habitans de la nouvelle Galles méridionale. — Difficulté d'établir aucun commerce avec eux.

LE 9 juillet 1788, un parti de sauvages fit un effort qui semble indiquer qu'ils étoient encore dans une extrême disette, ou qu'ils avoient un profond ressentiment de voir les Anglois empiéter sur leurs pêcheries. Ceux des nôtres qu'on envoyoit à la pêche avoient ordre de donner une partie de ce qu'ils prendroient aux naturels qui s'approcheroient d'eux, quelque peu considérable que fût la prise, et par ce moyen on les avoit toujours renvoyés satisfaits, au moins en apparence. Mais le jour désigné

plus haut, environ une vingtaine armés de dards descendirent vers l'endroit où les nôtres pêchoient, et sans aucune tentative pour obtenir par des moyens plus doux ce qu'ils vouloient, ils saisirent de force la plus grande partie du poisson contenu dans la seine. Pendant que ce détachement commettoit cet acte de violence, un plus grand nombre se tenoit à une petite distance avec leurs dards en équilibre, prêts à les lancer, si l'on eût fait quelque résistance. Le patron(1) qui commandoit nos pêcheurs eut la prudence de leur laisser emporter ce qu'ils voulurent, et ils partirent satisfaits. C'est le seul exemple de violence qu'aient donné ces peuples sans être provoqués, et il est probable qu'ils y ont été forcés par la nécessité. Depuis cette affaire on a toujours envoyé un officier au port avec le bateau.

Vers cette époque, le gouverneur Phillip se mit en route avec un petit détachement pour examiner le territoire entre le port Jackson et Broken-Bay. On y trouva plu-

(1) En Anglois *Cockswain. Cock* est une espèce de bateau anglois, *le Coquet*, *Cockswain*, en est le conducteur.

sieurs acres de terre non boisés, et très-propres à la culture. Il s'avança jusqu'à Pitt-Water, et vit plusieurs naturels, mais aucun d'eux ne voulut approcher. Quand le détachement vint retrouver ses bateaux près de l'entrée du port, environ soixante sauvages, hommes, femmes et enfans, s'étoient rassemblés en cet endroit. Quelques heures s'écoulèrent de la manière la plus paisible et la plus amicale ; mais quoiqu'ils ne témoignassent aucun mécontentement, cependant ils parurent beaucoup plus contens quand ils virent ceux qui étoient venus leur rendre visite se préparer à leur départ ; c'est ce qui est toujours arrivé depuis qu'ils savent que les Anglois ont le projet de rester sur cette côte. Dans ce moment, beaucoup de femmes étoient occupées à pêcher, occupation qui n'est pas rare parmi elles ; les travaux des hommes consistent à faire des canots, des dards, des filets, et les autres articles qui constituent leur mobilier de première nécessité. On observa que deux femmes avoient les épaules brodées comme les hommes ; c'est le premier exemple qu'on en ait vu.

Les matelots qui étoient sur le rivage pour prendre soin du bateau virent environ deux

cents hommes rassemblés, mais divisés en deux partis qui, au bout de quelque temps, se rangèrent en bataille de chaque côté; de chaque corps il se détacha des hommes qui s'avancèrent seuls et jettèrent leurs dards, en se couvrant en même temps de leurs boucliers. Cela d'abord avoit l'air d'un exercice ; car les femmes appartenant aux deux partis restoient ensemble sur le rivage. Mais bientôt l'affaire prit une tournure plus sérieuse, et les femmes coururent ça et là d'un air fort agité, et en poussant des cris horribles. Mais on ne s'apperçut pas qu'il y eut aucun homme de tué.

Comme on avoit supposé que la plus grande partie des naturels avoit abandonné cette partie de la côte, à raison de la rareté du poisson, on examina en un seul jour les différentes criques du port. A cette époque, on ne compta pas plus de soixante et sept canots, ni plus de cent treize personnes ; mais c'étoit le temps où ils font leurs nouveaux canots, et l'on sait qu'il y en avoit un nombre considérable répandu dans les bois pour cet objet.

Peu de jours après cet examen, le gouverneur Phillip se remit en route pour reconnoître

noître la côte entre le port Jackson et Botany-Bay. On vit peu de naturels dans cette excursion ; mais on observa de nouvelles preuves de la disette qu'ils avoient éprouvée. L'été précédent, ils n'auroient pas voulu manger de goulu ; mais alors le mêts le plus grossier avoit son mérite, et ils ne rejettoient rien de ce qui pouvoit être tant soit peu nourrissant. Une jeune baleine ayant été jettée à la côte, ils travaillèrent avec beaucoup d'activité à la transporter. Tous ceux qu'on vit en portoient de gros morceaux qui paroissoient avoir été mis sur le feu assez long-temps pour en griller la superficie. Car c'est ainsi qu'ils mangent leur poisson, ne le laissant rôtir que quelques minutes ; ils font griller aussi la racine de fougère, et une autre dont la plante n'est pas encore connue, et ils les mangent ordinairement en famille. Parmi les fruits dont ils font usage est une sorte de figue sauvage qui ressemble à la pomme de pin, et dont ils mangent aussi les pépins. Ces derniers causèrent de violentes nausées aux matelots françois qui en mangèrent; peut-être les naturels en corrigent-ils les qualités nuisibles par quelque procédé pareil à celui qu'on employe pour la cassave.

Les mois d'hiver, pendant lequel le poisson est très-rare sur cette côte, sont juin, juillet, août, et une partie de septembre. D'après les sentiers battus qu'on a apperçus entre le port Jackson et Botany-Bay, et en d'autres endroits, on a pensé que les naturels changent souvent de situation, mais on n'a rien apperçu qui puisse faire juger qu'ils font des migrations régulières vers le nord dans les mois d'hiver, ou vers le sud en été.

En conséquence de l'extrême réserve de ces peuples depuis l'arrivée de nos colons, on n'a pas pu ajouter beaucoup à la connoissance de leurs mœurs, donnée par le capitaine Cook; mais beaucoup de ses observations ont été confirmées. En effet, tout ce qu'on peut savoir d'un peuple chez lequel la civilisation et les arts de première nécessité ont fait si peu de progrès doit se réduire à peu de choses. L'assertion qu'ils n'ont point de filets(1) est du petit nombre de celles qui se sont trouvées erronées. On a envoyé en Angle-

---

(1) Premier voyage de Cook, Hawkesworth, vol. 3, pag. 233. — Si l'on a voulu dire qu'ils n'ont pas de

terre de petits filets dont le travail est très-curieux. Le fil tord dont ils sont faits paroît être composé des fibres du lin, avec très-peu de préparation ; il est fort, solide, et si admirablement bien cordonné, qu'il a l'air de la meilleure corde à fouet. Le gouverneur Phillip dit avoir vu des lignes de leur façon faites de la peau de quelque animal, et d'autres qui paroissent être de coton. Les mêches de leurs filets sont formées de larges mailles, entrelacées avec beaucoup d'art les unes dans les autres, mais sans nœuds. A peu de distance ils ont la forme de nos filets ; mais quand on les considère de près, la manière dont les mailles sont pratiquées est très-digne d'attention. Des dames qui ont examiné un de ces filets apportés récemment en Angleterre déclarent que ce point est exactement formé sur le même principe que le point en broderie, excepté qu'il n'a qu'un tour de fil à chaque maille, au lieu de deux. Ce filet paroît avoir servi à débarquer le poisson, ou à le transporter quand il est pris. Ils ont aussi de petits filets à cerceaux dans

---

grands filets pour la pêche, dans le genre de la Seine ; comme en ont ceux de la nouvelle Zélande, la remarque est exacte.

lesquels ils prennent des écrevisses, et même celles de mer. Leurs canots et autres outils ont été très-exactement décrits par le capitaine Cook.

Les habitans de la nouvelle Galles méridionale ont très-peu d'ornemens, à l'exception de ceux qui sont dessinés sur leur peau, ou des peintures qu'ils y tracent. Ils portent leur barbe courte, vraisemblablement en la grillant; et plusieurs d'entr'eux, à l'arrivée des Anglois, paroissoient prendre grand plaisir à être rasés. Ils suspendent quelquefois dans leurs cheveux des dents de chien, ou d'autres animaux, des bras d'écrevisse, et plusieurs petits os, qu'ils y font tenir au moyen de la gomme; mais jamais on n'a vu les femmes porter de pareils ornemens. Quoiqu'ils n'aient fait aucune tentative pour s'habiller, ils ne paroissent nullement insensibles au froid, et semblent craindre la pluie. Durant une averse, on en a vu qui couvroient leur tête avec un morceau d'écorce et qui trembloient de tout leur corps. Ces particularités ont persuadé le gouverneur Phillip que des habits leur seroient fort agréables, si l'on pouvoit les amener à venir assez près des Anglois pour en apprendre

l'usage. En conséquence, il a demandé une provision d'habits et de juste-au-corps longs et larges pour les distribuer parmi eux, et pour qu'ils puissent servir aux femmes comme aux hommes.

Le corps de ces peuples a en général une forte odeur d'huile, et la malpropreté ajoute à la noirceur de leur peau. Mais quoiqu'à cet égard ils montrent peu de délicatesse, ils ne sont point sans éprouver une sensation de dégout, lorsqu'ils éprouvent quelque forte odeur à laquelle ils ne sont pas accoutumés. Un d'eux, après avoir touché une pièce de porc, présenta ses doigts à sentir à ses compagnons, avec des marques très-caractérisées de répugnance. Rarement refusent-ils du pain et de la viande; mais ordinairement ils la jettent bientôt après.

On ignore s'ils ont quelques usages particuliers pour enterrer leurs morts; mais d'après les détails suivans, il est vraisemblable qu'ils les brûlent. D'après l'observation qui avoit été faite que le terrein s'élevoit en plusieurs endroits, comme les sépultures grossières des gens de la dernière classe du peuple dans nos cimetières, le gouverneur Phillip fit ouvrir quelques-uns de ces tertres,

On trouva dans un une mâchoire qui n'étoit pas encore consumée ; mais en général, ils ne contenoient que des cendres. D'après la manière dont ces cendres étoient disposées, il paroît que le corps doit avoir été placé en long, élevé de quelques pouces au-dessus de la terre, ou précisément assez pour qu'on puisse mettre du feu dessous ; et après avoir été consumé dans cette attitude, on l'aura légèrement recouvert de terreau. On répand ordinairement de la fougère sur la surface, avec quelques pierres, pour l'empêcher d'être dispersée par les vents. Ces tombeaux n'ont pas été trouvés en grand nombre, ni même près de leurs huttes.

D'après les dernières nouvelles arrivées du port Jackson jusqu'à cette époque, les naturels avoient évité tout commerce avec notre colonie, par éloignement ou par mépris, c'est ce qu'on ignore. Peut-être pensent-ils ne pouvoir tenir de nous aucune connoissance qui puisse les dédommager de notre usurpation de leurs pêcheries. Entre eux ils paroissent être extrêmement honnêtes, et souvent laissent leurs dards et autres outils sur le rivage, dans la ferme confiance de les retrouver dans le même état. Mais

les transportés les emportent trop souvent et les vendent aux vaisseaux qui partent pour l'Angleterre, au hasard, d'une part, d'être poursuivis pour vol, et de l'autre, pour acheter des effets volés. Ordinairement ces injures sont vengées sur les vagabonds que les sauvages viennent à rencontrer ; peut-être ont-ils déjà appris à distinguer ces picoreurs à leur juste-au-corps jaune et bleu, comme ils ont reconnu très-vîte les soldats à leurs habits rouges. Si l'on excepte ces attaques dictées par un juste ressentiment, ils n'ont encore commis aucun acte déclaré d'hostilité, excepté lorsqu'ils se sont emparés de force de notre poisson, comme nous l'avons raconté. Ils n'ont point essayé de nuire aux colons en incendiant l'herbe, comme ils le firent quand le capitaine Cook étoit sur la côte ; et ce qui est plus important, ils n'ont témoigné aucune envie de brûler le bled sur pied. La conservation de ce grain est si absolument indispensable au bien-être de la colonie, qu'on se verroit obligé de repousser à tout événement une tentative de cette nature ; mais dans tout autre cas, on est décidé à n'en venir à aucune mesure hostile, et à ne faire aucun effort pour les éloigner à une plus

grande distance. Les moyens de conciliation sont le seul plan qu'on se propose de suivre ; mais , dans sa dernière dépêche , le gouverneur Phillip sembloit désespérer d'engager jamais aucun d'eux à se fixer parmi les colons assez long-temps pour acquérir la connoissance respective du langage des deux nations , sans employer la contrainte. Jusqu'ici il n'a pas voulu tenter ce moyen ; mais si l'on peut s'y prendre de manière à ne pas causer parmi eux une allarme générale, ce sera la plus douce violence qu'on pourra employer. S'il devient possible de leur expliquer , de quelque manière que ce soit, les dispositions amicales du gouverneur Phillip et des colons à leur égard, et de leur faire entendre que les hommes dont ils reçoivent des injures occasionnelles sont déjà une classe disgraciée et exposée à de sévères châtimens pour de pareilles actions, peut-être finiront-ils par prendre assez de confiance en leurs nouveaux compatriotes pour se mêler avec eux, pour s'enrichir de quelques-uns de leurs meubles, et pour apprendre et adopter quelques-uns des plus utiles et des plus nécessaires de leurs arts. On peut en effet mettre en doute si un grand nombre des

commodités de la vie civilisée ne sont pas plus que contrebalancées par les besoins artificiels auxquels elles donnent naissance ; mais d'un autre côté, il est incontestable qu'apprendre au sauvage grelottant de froid à se vêtir et à se garantir parfaitement du froid et de l'humidité, et mettre entre les mains d'hommes prêts à périr de faim la moitié de l'année les moyens de se procurer constamment une provision abondante, c'est leur rendre des services de la plus haute importance et de la valeur la plus inappréciable.

Conformément aux derniers ordres du gouverneur Phillip, le Sirius fit voile vers le Cap le 2 octobre 1788, pour s'approvisionner de grains, de froment, et d'autres objets nécessaires. Ce vaisseau ne devoit pas rapporter des bestiaux et de la volaille, parce que c'étoit ce dont on manquoit le moins dans le nouvel établissement, qui avoit des provisions en réserve pour dix-huit mois, mais qui n'avoit pas assez de grain pour les semailles et pour nourrir les bestiaux. Le Fishburn et le Golden-Grove, vaisseaux qui avoient servi de magasins, firent voile en novembre pour l'Angleterre ; le Supply fut retenu dans le port Jackson pour quelque

usage. A cette époque tous les officiers avoient des maisons séparées, et tout le détachement étoit assez bien logé, quoique les barraques ne fussent pas encore terminées. On n'a rien appris depuis sur la colonie qui mérite l'attention.

Remarques et instructions pour mouiller dans le port Jackson, par le capitaine J. Hunter, du Sirius.

En approchant du port Jackson vous ne découvrirez pas d'abord immédiatement où est le Havre. Gouvernez droit en avant pour trouver les pointes extérieures ; car il n'y a rien sur la route qui puisse vous guider que l'indication des flots qui s'y brisent, à l'exception d'un récif sur la côte du sud qui ne court qu'à une petite distance ; quand vous avez passé ce récif et que vous êtes à l'extrémité de la pointe voisine du même côté, vous verrez s'ouvrir au sud une branche très-étendue du port dans lequel vous voulez mouiller, prenant soin de longer la côte ; car il y a un récif qui est à découvert dans la basse marée, et qui se trouve vers le milieu du canal, précisément à la hauteur de la première crique sabloneuse, sur la partie orientale de la côte. Ce récif est très-considérable dans la largeur comme dans la longueur du canal, et la mer s'en retire par degrés. Voici les indications pour le reconnoître. Quand la pointe

extérieure nord et la pointe intérieure sud se touchent on découvre Green-Point (1) avec une échancrure considérable dans les terres. Pour l'éviter à l'est, passez à la distance d'un cable du cap intérieur sud, et quand vous découvrirez quelque partie de la côte sabloneuse de camp-Cove (2), hâlez jusqu'à ce que vous voyiez la pointe intérieure nord se rapprocher de la pointe intérieure sud; cette indication vous le fera franchir en cinq à six brasses. Mais si vous ne pouvez doubler le récif, tenez ferme, et restez dans camp-Cove, qui se découvre par degrés. Si vous passez à l'ouest du récif, gouvernez sur (3) Middle-Cap, qui est fort escarpé ; de-là gouvernez sur la pointe voisine au-dessus et du même côté; quand vous serez à cette hauteur, vous pouvez suivre telle partie du canal que vous voudrez, ou jetter l'ancre où il vous plaira.

La marée est haute et nouvelle à huit heures et un quart.

Montante	à 4	6	basses,	marées.
	à 6	0	hautes,	

(1) Pointe verte.
(2) Baie du camp.
(3) Cap du milieu.

CHAPITRE XV.

Rien n'est plus propre à donner un exemple du grand avantage qu'ont les hommes accoutumés à examiner les choses avec un coup-d'œil exercé par l'étude sur les observateurs ignorans, que l'état actuel de nos connoissances sur l'histoire naturelle de Botany-Bay et de ses environs. Les Anglois qui visitèrent cette partie de la côte n'y demeurèrent qu'une semaine ; mais comme ils avoient avec eux des hommes profondément versés dans l'étude de l'histoire naturelle, ils publièrent une relation à laquelle les navigateurs actuels, après une résidence de près de onze mois, n'ont pu ajouter que des détails peu importans.

Le philosophe saisit au premier coup-d'œil les propriétés particulières et relatives des objets. Ses recherches pour des découvertes nouvelles ne sont pas abandonnées au hasard ; il sait les diriger avec sagacité, et quand les espèces qu'il découvre n'ont pas été nommées ni décrites, il peut au moins les

rapporter à leur classe et à leur genre. Les observateurs sans instruction s'attachent souvent à des détails communs qui n'établissent aucune différence entre l'objet qu'ils décrivent et quelques autres qui lui ressemblent, et ils omettent la marque véritablement caractéristique.

Le gouverneur Phillip parle dans une de ses lettres de la prodigieuse variété de végétaux qu'il a sous les yeux, et il se plaint de ce que parmi les hommes qui sont avec lui il n'y en a aucun qui ait même une légère connoissance de la botanique. Cependant nous devons peut-être moins regretter leur ignorance en botanique que dans les autres parties de l'histoire naturelle.

Les naturalistes qui étoient parmi les premiers voyageurs s'attachèrent particulièrement aux plantes, et l'ouvrage exécuté avec autant de soin que de magnificence que doit publier un des principaux d'entr'eux (1),

(1) M. Bancks prépare un ouvrage immense et somptueux sur la botanique ; il possède déjà le cuivre de plus de quinze cents espèces qu'il a fait graver avec grand soin ; M. Forster a aussi publié des ouvrages très-importans sur les plantes qu'il a observées pendant le voyage qu'il a fait avec le capitaine Coock. *Note du Traducteur.*

prouvera sans doute qu'ils ont laissé peu de choses à faire, malgré la briéveté de leur séjour, pour compléter cette partie.

Les quadrupèdes de ce pays paroissent se réduire à un petit nombre d'espèces. On n'y a jamais vu de loups, quoique les compagnons du capitaine Cook aient souvent cru avoir découvert les traces de ces animaux.

Les oiseaux sont fort nombreux, mais plusieurs sont déjà connus (1); quelques-uns cependant de ces animaux ont été décrits; on en a même envoyé des échantillons, et on les a fait graver pour satisfaire les amateurs d'histoire naturelle; on en fera la description dans ce chapitre.

Parmi les reptiles, on en a peu remarqué qui fussent d'attention, à la réserve d'un gros lézard du genre *sciurus*, qui porte une petite pointe près de l'extrémité de la queue; quelques individus de cette espèce ont été envoyés en présent, ainsi qu'une espèce de grenouille dont la couleur est bleue. Les in-

---

(1) La plupart des oiseaux nouveaux apportés des îles des mers du sud ont été décrits par M. Sparmann dans le *Musæum Carslonianum*, et par M. Latham dans sa *Synopsis of Birds*. *Not. du Trad.*

sectes ont été suffisamment décrits dans le premier voyage du capitaine Cook (1).

---

(1) On trouve peu d'insectes décrits dans les voyages de Cook. Mais M. Fabricius, qui a passé long-temps en Angleterre, et qui a eu communication de la collection entomologique de M. Bancks, en a décrit un grand nombre dans sa *Species insectorum*, et depuis, dans sa *Mantina*. M. Ollivier a fait dessiner la plupart de ces insectes, et ils seront figurés dans l'entomologie dont il s'occupe. *Note du traducteur.*

ANIMAUX.

CLASSE I.

MAMMALIA (1).

ORDRE III. *Feræ.*

GENRE XII, *CANIS. L. syst. nat.*

Chien. Buff. Hist. des quad.

CHIEN de NEW-SOUTH-WALES.

CE chien, quand il se tient droit, n'a guère plus de deux pieds de haut : sa tête ressemble beaucoup à celle d'un renard, ses oreilles sont droites et courtes, ses moustaches ont un à deux pouces de long vers le

(1) *Mammaux.* Linné a nommé ainsi tous les animaux à mamelles, pour les distinguer d'une autre classe d'animaux qui ont quatre pieds, tels que les grenouilles, les lézards, mais qui sont ovipares et n'ont pas de mamelles. *Note du traducteur.*

museau, la couleur du dos est en général d'un brun pâle, elle devient plus claire vers le ventre, le derrière des cuisses de devant, et le devant des cuisses de derrière sont blancs, ainsi que les pattes, la queue est d'une largeur médiocre et assez épaisse, mais moins que celle du renard, les dents sont comme celles de toutes les espèces de ce genre.

Cette espèce se trouve à *New-South-Wales*. L'individu représenté dans la planche, fig. I, est encore en vie, chez la marquise de *Salisbury*, à *Hatfield-House* ; il avoit été envoyé en présent à M. *Nepeau* par le gouverneur Phillip. Il a beaucoup des mœurs du chien, mais il est plus sauvage, et il n'est pas probable qu'il s'apprivoise. Il lèche comme un chien, mais il n'aboye pas et ne gronde pas si on le tourmente ; au lieu de cela, il hérisse tous ses poils comme un sanglier et paroît furieux ; il est véritablement avide après sa proie, il aime le lapin, les poulets, etc.; mais il ne touche à aucun mets préparé. Sa hardiesse et son agilité lui donnent un grand avantage sur des animaux d'une stature beaucoup plus haute ; il poursuivoit un joli chien françois pour la chasse du renard; en un instant il l'atteignit par les reins, et l'auroit tué si on n'étoit venu le lui enlever; il s'élança

un jour sur le dos d'un âne, et l'auroit tué en s'attachant à lui, car cet animal n'auroit pu s'en débarrasser sans aide ; il poursuit aussi les bêtes fauves et les moutons.

M. Lascelles en possède un second individu ; il nous a donné les mêmes détails sur sa férocité, ce qui fait craindre que cet animal ne devienne jamais familier.

GENRE XV. *Mustela. Linn. Syst. Nat.*

LA BELETTE. *Buffon.*

BELETTE TACHETÉE.

Cette belette est de la grosseur d'un putois ; elle a environ dix-huit pouces depuis le bout du nez jusqu'à la naissance de la queue ; son museau est pointu, et elle ressemble assez par sa forme à la fossane ; la couleur du poil est noire, il est marqué en-dessus de taches blanches, sans en excepter la queue qui est fort belle et se termine insensiblement en pointe.

La position des dents et des mâchoires est conforme à celle des autres individus de ce genre, comme on peut s'en convaincre en regardant la figure 2.

Cet animal se trouve dans les environs du port Jackson, il n'y a point de doute que ce soit l'animal décrit dans le premier voyage du capitaine Cook, et qui, dit-on, est appellé par les naturels *Quoll.* Quand on fit la même conjecture relativement à l'opossum tacheté, cet animal n'avoit pas encore été vu.

GENUS XVII. *Didelphis. Linn. Syst. Nat.*

DIDELPHE ; KANGUROO.

SYNONYMIE.

JERBOA GIGANTEA. *Zimmern. Zool. Geog. 526.*

KANGUROO. *Cook. Voy. III. p. 577. pl. 20.*

KANGURN. *Hist. des quad. p.* 306. *pl.* 35.

Ce singulier quadrupède paroît au premier coup-d'œil, à cause de l'extrême disproportion de ses jambes de devant, appartenir au genre Jerbon la Gerboise. Mais en l'observant avec plus d'attention, on voit clairement

qu'il faut le rapporter au *didelphis*, didelphe (1). La grandeur des individus rapportés en Angleterre varie beaucoup. Les plus longs ont huit pieds cinq pouces du bout du nez au bout de la queue ; on en a trouvé qui pesoient jusqu'à 150 livres. On croit généralement que ce n'est pas la plus haute taille à laquelle ils puissent arriver ; la plus grande circonférence de cet animal est vers les hanches ; il est très-petit vers la tête, et va en croissant graduellement vers l'extrémité du corps. Les jambes de devant ont neuf pouces de largeur, et celles de derrière trois pieds sept pouces ; la queue a deux pieds trois quarts, elle est large à son origine, et se termine en pointe vers l'extrémité ; les oreilles sont larges et se tiennent droites ; la tête est assez jolie, elle ressemble beaucoup à celle d'un faon. Cet animal a six dents incisives et quatre molaires à la mâchoire supérieure avec un espace vuide entre, elle n'a point de dents canines. La mâchoire inférieure a deux incisives très-longues semblables à celles de l'écureuil, quatre molaires qui

---

(1) Schreber et Gmelin dans son édit. du Systême Naturel, le nomment *didelphis gigantea. Note du Trad.*

correspondent à celles de la mâchoire supérieure ; les pattes de devant ont cinq doigts et des griffes , mais leur extrême brièveté s'oppose à ce qu'elles puissent lui servir à marcher ; il n'en fait usage que pour se creuser un trou , et pour porter sa nourriture à sa bouche ; les jambes de derrière sont extrêmement fortes , et quand le Kanguroo est assis, il est posé sur elles, et il a le derrière élevé à quelques pouces de terre ; elles sont intérieurement rases et calleuses, les doigts sont au nombre de trois ; celui du milieu est très-long et très-fort , celui intérieur est d'une forme singulière ; il est réellement divisé en deux comme s'il avoit été partagé avec une scie ; la queue de l'animal , quand il repose, est couchée derrière lui , mais quand il est en mouvement , elle est presque droite ; la peau est d'un brun pâle , tirant vers le cendré ; les parties inférieures sont beaucoup plus pâles que les supérieures.

On a de fortes raisons pour croire que le Kanguroo n'habite que la nouvelle Hollande. On ne l'a du moins encore trouvé dans aucun autre endroit. On assure qu'il y en a deux variétés , une grande , une petite ; la forme de l'animal prouve assez qu'il ne peut avancer que par sauts , quelquefois de vingt pieds,

et si souvent répétés, qu'il échappe au meilleur chien courant. Il peut franchir des haies hautes de neuf pieds au plus avec facilité, et si par hasard il est atteint par un chien, ses efforts sont si grands qu'il le force le plus souvent à l'abandonner; il se sert fréquemment de sa queue comme d'une arme offensive, il en donne des coups si violens qu'il met les chiens en fuite; la vraie manière de l'attraper est de se mettre à l'affut avec un fusil et de le tirer; on dit pourtant que les naturels ont l'art de le prendre assez facilement.

On distingue facilement le mâle à la grosseur du scrotum; la femelle a un large sac, ou une poche, comme toutes les espèces de ce genre, dans lequel sont deux grosses mamelles auxquelles ses petits s'attachent dès qu'ils sont nés; étant défendus contre toute atteinte dans cette poche, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour en sortir, même après cette époque ils y entrent souvent comme dans un lieu de sûreté, et alors cette tendre mère contracte cette poche avec tant de force qu'on ne pourroit l'ouvrir sans la plus grande difficulté.

M. Pennant est le premier auteur qui ait donné une description du Kanguroo selon

les principes de la science, dans son Hist. des Quad. pag. 306. N°. 184. et de l'opossum de la nouvelle Hollande, pag. 310. N°. 188.

Les dimensions de deux Kanguroos empaillés qui sont actuellement dans les cabinets sont :

Pour l'individu de M. Stokdale.

	pieds;	pouces.
Longueur de la pointe du nez à l'extrémité de la queue.	6	1.
De la queue.	2	1.
Tête.		8.
Cuisses de devant,	1	
de derrière.	2	8.
Circonférence du devant, près des cuisses.	1	1.
du derrière.	3	2.

Le doigt du milieu des pattes de derrière est extrêmement long, fort et rude.

Le lord Sydney a reçu du gouverneur Phillip un mâle beaucoup plus grand, dont voici les proportions.

	pieds ;	pouces.
Longueur du bout du nez à l'extrémité de la queue.	8	5.
De la queue.	3	1.
Tête.		11.
Pattes de devant,	2	
De derrière.	3	7.
Circonférence autour des pattes de devant.	3	7.
De derrière.	4	3.
Circonférence de la poche de la partie la plus grosse de la queue.	1	1.

Ce Kanguroo est le plus gros qu'on ait encore vu, et il y a beaucoup de raisons pour croire qu'il n'avoit pas encore atteint toute sa grosseur.

Le lieutenant Shortland prétend que ces animaux vont chercher leur nourriture en troupes de trente à quarante, et qu'il en a toujours observé un qui faisoit sentinelle à quelque distance des autres (1).

---

(1) M. Broussonet possédoit un Kanguroo qu'il a donné à l'académie des sciences, il est au jardin du roi. *Note du traducteur.*

Didelphe tacheté (1).

Cet opossum n'a pas encore été décrit.

L'opossum tacheté fig. 3, ce nom est celui qui lui convient le mieux(2), a environ trente-cinq pouces de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité de la queue ; la couleur générale de cet animal est noire, tirant en dessus sur le brun ; le cou et le corps sont marqués de taches blanches irrégulières, les oreilles sont grandes et droites, le museau est pointu et garni de longs poils minces, les pattes de devant et de derrière sont depuis le genouil jusqu'en bas en partie nues et cendrées ; les pattes de devant ont cinq crochets, et celles de derrière quatre avec un pouce sans crochet ; la queue a environ un pouce ou un pouce et demi depuis la racine ; elle est couverte de poils de la même longueur que ceux du corps, et de quelques-uns qui sont aussi longs que ceux d'un écureuil. L'individu qui a servi pour cette description

---

1) C'est un *didelphis. Note du trad.*

(2) Le nom de didelphe tacheté, *didelphis maculata* ; lui conviendroit encore mieux. *Note du traducteur.*

est une femelle ; il a six mamelles placées en cercle dans le sac.

On a envoyé au docteur Hamilton, recteur de S. Martin à Westminster, un autre animal du même genre ; il a été pendant quelque temps possédé par M. J. Hunter ; il paroît être le même que celui dont il est fait mention dans le premier voyage du capitaine Cook (1), et qui est représenté dans la dix-huitième planche du troisième voyage du capitaine Cook, et qui est décrit dans le premier vol. p. 109, de cet ouvrage ; mais il faut avouer que le graveur n'a exprimé ni sa forme ni ses caractères.

Le port de cet animal ressemble beaucoup à celui d'un renard, mais ses mœurs le rapprochent encore davantage de l'écureuil. Quand il veut dormir ou demeurer dans l'inaction, il se met en boule ; mais quand il mange, et quand il guette pour quelque objet, il s'assied et rejette sa queue derrière lui ; dans cette posture il prend tout ce qu'il veut saisir avec ses pattes de devant, et c'est ainsi qu'il mange. Quand on l'irrite, il se tient encore plus droit sur les pattes de derrière,

---

(1) Hawksw, vol. III. p. 182.

ou se jette sur le dos, en faisant un bruit fort et aigu. Il ne se nourrit que de végétaux.

L'individu dont je parle est un mâle ; son poil est long, épais et serré, d'un brun mêlé de gris sur le dos ; sous le ventre et sous le cou il est d'un blanc jaunâtre, la tête a trois pouces de long, elle est large en-dessus, et pointue vers le museau qui est garni de longues soies ; les pattes de devant ont cinq crochets, celles de derrière trois et un pouce ; les yeux sont grands, mais sans fierté ; il a six dents incisives au-devant de la mâchoire supérieure, et deux à la mâchoire inférieure ; la mâchoire supérieure déborde la mâchoire inférieure ; les testicules sont renfermés dans un scrotum pendant, les deux cuisses des pattes de devant sont comme celles de l'opossum. Le rapport qu'ont les quadrupèdes découverts sur cette côte avec le genre didelphis, par cette poche, ou sac dans lequel la femelle reçoit et allaite ses petits, paroît ouvrir au naturaliste un champ pour des recherches très-intéressantes, et l'on apprendra avec plaisir que l'attention des savans qui se sont occupés avec le plus de succès de l'anatomie comparée est de publier un mé-

moire sur ce sujet dans les transactions de la société royale.

DIDELPHE RENARDIN.

Cet animal, fig. 4, ressemble beaucoup par sa forme au renard, mais il est infiniment plus petit; il n'a que vingt-six pouces depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue qui a quinze pouces; le dessus du corps est grisâtre et mêlé de poils bruns et de poils blancs avec une teinte rougeâtre; la tête et les épaules sont principalement de cette couleur; le tour des yeux est noirâtre, les narines sont garnies d'une douzaine de poils noirs qui ont quatre pouces au plus de long; Tout le dessous du corps est de couleur de buffle de tanne, cette couleur est plus foncée vers le cou où le fond du poil est couleur de rouille, la queue est de la couleur du dos jusqu'au quart de sa longueur, de-là jusqu'à l'extrémité elle est noire; les doigts des pattes de devant sont au nombre de cinq, les pattes de derrière n'ont que quatre doigts avec un pouce qui a deux phalanges sans crochet, placées à la base du doigt intérieur; il se sert de ses pattes comme de mains, ainsi que le font plusieurs autres espèces du même genre;

les pattes sont en proportion beaucoup plus petites que celles du renard ; les oreilles ont environ un pouce et demi de long, la mâchoire supérieure a six dents incisives et quatre molaires, avec deux petites canines placées à une égale distance entre elles; la mâchoire inférieure a deux longues incisives assez semblables à celles d'un écureuil, et quatre molaires correspondantes à celles de la mâchoire supérieure, mais point de dents canines.

Didelphe volant.

L'animal suivant fig. 5, est probablement aussi une nouvelle espèce du même genre ; la longueur depuis le bout du nez, qui est très-pointu, jusqu'à l'origine de la queue, est de vingt pouces ; la queue elle-même a vingt-deux pouces de long, à sa base elle est presque ronde, mais elle noircit graduellement vers l'extrémité ; la largeur de l'animal autour des reins est de six pouces, les oreilles sont grandes et élevées, la fourrure est superbe et plus fine que celle de la loutre marine de la rivière de Cook ; le dessus du corps est réellement de la couleur que les François appellent *petit-gris*, le dessus est blanc, et sur chaque hanche on peut remarquer une tache couleur de tan à-peu-près de la grandeur d'un

shilling ; le poil de cette partie est plus fourni, mais à l'origine de la queue il est si épais qu'il est impossible de voir la peau. Les pattes ont du poil jusqu'aux ongles, la membrane qui s'étend des deux côtés est située comme celle de l'écureuil volant, mais un peu plus large ; les dents sont placées comme celles des autres espèces de ce genre ; la mâchoire supérieure a sur le devant quatre petites incisives, deux canines, et en arrière cinq molaires ; la mâchoire inférieure a deux longues incisives comme le didelphe renardin, cinq molaires, et point de canines, leur place est vuide ; les pattes de devant ont chacune cinq doigts armés de crochets, les pattes de derrière n'ent ont que quatre avec des crochets ; les trois doigts extérieurs ne sont pas fendus, à l'exception d'un seul, le pouce n'est point garni de crochet, ce qui fait que cet animal peut se servir des pattes de devant comme de mains, ainsi que le font les autres espèces de didelphes. Voyez sur la planche le squelette de cette patteo. fig 6.

Ce beau quadrupède habite *New-South-Wales*. L'individu sur lequel on a fait cette description est un mâle, il appartient à Henri-Constantin Rovel de Shiplake, en Oxfordshire ; sa forme est si belle et si fine que

si ces animaux étoient nombreux, ils pourroient devenir un article de commerce très-important.

Didelphe rat.

La mâchoire supérieure de cet animal fig. 7, a sur le devant deux incisives et trois autres de chaque côté, et à une certaine distance une fausse molaire dont le tranchant est aigu, cannelée sur les côtés, et tout auprès deux véritables molaires; la mâchoire inférieure a deux longues incisives semblables à celles de l'écureuil avec trois molaires qui correspondent à celles de la mâchoire supérieure.

La forme du corps diffère peu de celle du Kanguroo par la briéveté des pattes de devant et par la forme de celles de derrière; mais le visage ressemble parfaitement à celui d'un rat, et comme sa couleur est aussi à-peu-près la même, on lui a donné le nom de *Kanguroo rat.*

Cet animal habite la nouvelle Hollande; on en voit actuellement deux individus vivans à l'exposition curieuse d'animaux, à *Exeter Exchange*. Un d'eux est une femelle; elle a mis bas quatre petits dont un est représenté sur la planche avec l'animal adulte. De l'autre

tre côté on a représenté la mâchoire avec les dents.

ORDRE IV. *Glires.*

GENUS XXV. *SCIURUS. Lin. Syst. Nat.*

Sciurus volans. *L.*

ÉCUREUIL VOLANT. Nouvelle variété.

Ecureuil volant de Norfolk-Island.

Cet animal, n°. 7, est de la même proportion que l'écureuil gris d'Amérique, et le dessus du corps est comme celui de cet animal. Le dessous est blanc, il a depuis le nez jusqu'à la queue une raie d'un noir foncé et une autre tache de chaque côté de la tête, derrière les narines, passant sur les yeux, et se terminant derrière eux. Les oreilles ne s'élèvent pas au-dessus de la tête; de chaque côté du corps il a une large membrane comme les autres écureuils volans, cette membrane joint les pattes de devant à celles de derrière; elle est noire, bordée de blanc, sa queue a les deux tiers de la longueur du

corps, elle est d'une belle couleur cendrée; plus pâle que le corps, et d'un noir brunâtre. Les pattes de devant ont cinq doigts; j'ignore combien en ont celles de derrière, parce qu'elles manquoient à l'individu que j'ai vu. La longueur de la tête à la croupe est de neuf pouces, la queue a dix pouces.

CLASSE II. AVES. *Lin. Syst.*

ORDRE II. *PICÆ.*

GENUS V.

Perroquet d'Alexandre. B.

Voici la description que M. Latham a donnée de cet oiseau.

Sa longueur est de quinze pouces, le bec est rouge, l'orbite des yeux est noir, la tête et le col sont d'un bleu foncé, avec quelques plumes d'un bleu plus tendre, le derrière de la tête est verd, et près du col d'un verd jaunâtre, le dos et les aîles sont verds, les premières plumes noirâtres, barrées de jaune, la poitrine rouge, mêlée de jaune, le ventre d'un beau bleu, les cuisses vertes et jaunes, la queue cunéiforme, les deux plumes du milieu vertes, les autres de même couleur, mais d'un jaune brillant sur le côté extérieur, les jambes noirâtres.

Cet oiseau habite Botany-Bay dans la nouvelle Hollande.

Latham, Synopsis of Bird. vol. p. 13.

On ne peut rien ajouter à cette description, si ce n'est que dans notre individu la partie que M. Latham dit être bleue est plutôt d'un lilas brillant, le bec est de couleur orange foncée, et on voit des taches rousses sur le dos entre les aîles, et quelques-unes vers les plumes qui servent pour le vol (*remiges*).

Perroquet Tabuan. Variété.

Le perroquet ici représenté a été connu de M. Latham qui l'a rapporté à cette espèce, dont il paroît en effet une variété remarquable, la couleur dominante de la tête, du col et de la poitrine étant, au lieu d'un cramoisi foncé ou d'un rouge de pourpre, comme dans sa description et dans sa figure, et dans l'individu de sa collection, d'un brillant écarlate. La tache bleue qui tranche le dessous du col paroît être la même, mais les plumes bleues des aîles manquent absolument, et le bec n'est pas noir.

Voyez Latham, Synopsis, vol. I. p. 214.

L'individu qui est ici représenté peut être décrit de cette manière.

Longueur, vingt-quatre pouces, bec brun, mandibule supérieure teinte de rouge, la tête, le col et toutes les parties inférieures du corps d'un brillant écarlate; le dos et les aîles d'un beau verd; sur les parties inférieures du col, entre cette partie et le dos, on observe un croissant bleu, la queue longue et cunéiforme, la plupart des plumes d'un bleu foncé, les cuisses cendrées; sur la partie supérieure des aîles est une petite ligne d'un verd brillant.

Perroquet pacifique.

M. Latham le décrit ainsi.

Longueur, douze pouces, bec d'un bleu de cuivre, l'extrémité noire. Dans quelques individus le devant de la tête et la moitié de la couronne sont d'un cramoisi; dans d'autres, le devant de la tête seul est de cette couleur, derrière chaque œil on voit une tache de même couleur, ainsi que

de chaque côté des narines , le plumage est en général d'un verd foncé , plus pâle sur les parties inférieures ; la queue est cunéiforme, les deux plumes du milieu ont cinq pouces et demi de long , les extérieures deux pouces et demi , les parties supérieures sont de la même couleur que le corps , le dessus est cendré , le bord extérieur des aîles jusqu'au milieu des plumes est d'un bleu foncé ; l'extrémité des plumes est brunâtre , les pattes sont brunes , et les ergots noirs.

Latham Synopsis , vol. 1 pag. 252.

La variété ici représentée a une éminence brune teinte de rouge vers l'extrémité , et un chaperon de bleu azuré derrière la tête , parsemé de quelques petites plumes d'un jaune verd ; le sommet des aîles est de couleur jaune , et elles n'ont aucune plume bleue.

Perroquet de Pennant.

Ce perroquet a six pouces de longueur , le bec est de couleur de corne bleuâtre ; la couleur dominante du plumage est écarlate , la base de la mandibule inférieure est couverte de plumes d'un bleu très-riche , le

dos est noir, les plumes sont bordées de cramoisi ; elles sont bleues, leur milieu est plus pâle que le reste, le tuyau des plumes et la queue sont noirs, les plumes sont extérieurement bordées de bleu, et trois des plumes extérieures sont d'un bleu blanchâtre, pâle depuis leur milieu jusqu'à l'extrémité. La queue est cunéiforme, les plumes du milieu ont dix - huit pouces de long, les plumes extérieures, c'est-à-dire, les plus courtes, quatre seulement ; l'extrémité des cuisses est bleue, les pattes sont brunâtres, les ergots sont noirs.

Ce bel oiseau n'est pas rare autour du port Jackson, et paroît approcher beaucoup du perroquet de Pennant décrit par M. Latham dans son supplément de sa *Général Synopsis of Birds*, p. 61 ; la petite différence qu'il présente nous paroît ne devoir être attribuée qu'au sexe.

Perroquet de Bancks.

Il est à-peu-près de la grandeur du grand cacatoi blanc ; sa longueur est de vingt-deux pouces, le bec est excessivement court, et d'une couleur de plomb pâle, les plumes de la tête sont excessivement longues, et placées de

manière que l'animal peut les élever en forme de crête quand il lui plaît ; la couleur de la tête , du col et des parties inférieures est excessivement brune , les plumes du sommet de la tête et du derrière du col sont bordées de couleur olive , le reste du plumage du dessus du corps, les aîles et la queue sont d'un noir lustré. La queue est excessivement longue et un peu arrondie vers l'extrémité, les deux plumes du milieu sont entièrement noires, les autres d'un beau rouge à leur milieu ; dans un tiers de leur longueur le reste est noir , le bord extérieur des plumes extérieures est entièrement noir ainsi que les pattes.

Cet oiseau a été trouvé dans New - South-Wales , il est regardé comme une variété ; sinon , un individu différent seulement par le sexe du cacatoi de bancks, décrit par M. Latham dans le supplément de la *Synopsis Général of Birds*, p. 63, pl. 103. Il offre cependant cette variété, qu'il n'a pas les plumes qui couvrent la tête ou les aîles couvertes de taches de couleur de buffle, et la partie rouge de la queue n'est pas croisée de barres noires comme dans cet oiseau.

On a envoyé avec cet oiseau la tête d'un autre qui diffère en ce qu'il a, en différens

endroits, une teinte de jaune ; nous avons appris que la partie rouge de sa queue est barrée de noir, à-peu-près comme celle de l'oiseau décrit par M. Latham dans sa Synopsis ; d'après cette circonstance on peut présumer que cet oiseau varie beaucoup.

Perroquet à épaule rouge.

Cet oiseau est de la grosseur du perroquet de Guinée. Sa longueur totale est de dix pouces et demi, la couleur générale du plumage est verte, elle tire sur le jaune en dessous. Le sommet de la tête, les plumes extérieures des aîles et les aîles même sont d'un bleu foncé ; tout le tour de la base du bec est cramoisi avec un mélange de cette couleur sur le devant du col ; mais entre le bec et les yeux il y a une teinte de jaune, les épaules et le dessous des aîles sont d'un rouge de sang. Deux ou trois des tuyaux intérieurs et les narines sont d'un rouge pâle, la queue est cunéiforme, les plumes de la queue, depuis la base du craquas jusqu'à l'extrémité, sont d'un bleu foncé, le bec et les pattes sont bruns.

Cette espèce se trouve à New-South-Wales.

Nous ne pensons pas qu'elle ait encore été décrite.

Perroquet à bec de corne.

Ces oiseau est environ de la grosseur d'une corneille, sa longueur totale est de deux pieds trois pouces, le bec est large, fort à la base, très-arqué vers la pointe, et cannelé sur les côtés ; sa couleur est d'un brun pâle tirant sur le jaune vers l'extrémité, les narines sont presque à la base et sont entourées d'une peau rouge ainsi que les yeux à leur partie snpérieure. La tête, le col et les parties inférieures du corps, les aîles et la queue sont de couleur cendrée, et la plupart des plumes sont terminées par une couleur d'un brun noirâtre formant des barres de cette couleur qui traversent les aîles. Quand elles sont fermées, les aîles vont jusqu'aux trois quarts de la longueur de la queue. La queue elle-même est longue, cunéiforme, les deux plumes du milieu ont onze pouces, et la plume extérieure de chaque côté n'en a guères plus de sept, une barre noire traverse le tout vers l'extrémité, et la pointe de toutes les plumes est blanche, les pattes sont courtes et écailleuses, elles ont deux doigts en avant et deux en arrière, comme tous les oiseaux

du genre toucan ou perroquet. Les pattes et les ergots sont noirs.

Cet oiseau a été tué au port Jackson, et je crois qu'il n'a pas encore été décrit (1).

Pêcheur sacré.

La description suivante est tirée de Latham, *Synopsis of Birds*, vol. 2, pag. 623. L'individu que je décris peut être regardé comme la quatrième variété de l'espèce marquée D.

Il n'est guères plus gros qu'un merle ; la mandibule inférieure est jaunâtre à la base, la tête, le dos, les aîles et la queue sont d'un bleu teint de verd. Les parties supérieures du corps sont blanches et s'étendent en rond

---

(1) M. Latham pense que cet oiseau n'appartient à aucun des genres établis. Sa forme le rapproche en effet du *horn bill*. Le tranchant des mandilules est lisse, mais les doigts placés deux en devant, deux en arrière, le rangent plutôt dans le genre *psittacus* perroquet ; malheureusement la langue manque dans l'individu que je décris, elle auroit pu servir à décider la question. L'opinion de le placer avec le *horn bill* a été reçue avec d'autant plus de probabilité qu'on n'a pas encore rencontré dans cette partie du monde une seule espèce de Toucan.

vers le milieu du col comme un collier, les pattes sont blanchâtres.

Nous pouvons ajouter à cette description que le bec est excessivement fort à sa base, et rude à son extrémité; les plumes qui sont immédiatement au-dessus du bec sont teintes de jaune, et les doigts, comme dans la plupart des espèces de ce genre, sont au nombre de deux en avant, et de deux en arrière.

Grand pécheur brun. Lath. Syn. II. page 603, No. 1.

La longueur de cette espèce est de seize à dix-huit pouces; le bec est de trois pouces et demi au plus; la mandibule supérieure est brune, celle inférieure blanche, mais brune à sa base; la tête est très-fournie de plumes, tellement qu'elles forment une crête quand elles sont droites. La couleur est blanchâtre, et beaucoup de plumes sont frangées ou croisées de noir; le col et le dessous du corps sont en général de la même couleur, et rayés sur les côtés de bandes brunâtres; la couleur du devant ds la tête est d'un brun foncé, presque noir, et forme une raie irrégulière qui s'étend bien au-delà de l'œil; le dos et la plus grande partie des aîles sont

noirs ou brunâtres ; mais le milieu de l'aîle est d'un bleu verd lustré, ainsi que le bas du dos et le croupion ; la queue est marquée de raies couleur de rouille pâle, et de raies noires; elle tire vers le pourpre, et à son extrêmité sur le blanc, les pattes sont d'un jaune brun, les ergots sont noirs.

Cet oiseau varie beaucoup ; la couleur est plus ou moins brillante, et dans quelques individus la queue est entièrement barrée de blanc et de noir, et les pattes sont brunes ou blanchâtres.

Cette espèce vit dans plusieurs endroits de la mer du Sud : elle est particulièrement très-commune à la nouvelle Guinée; mais l'individu que j'ai figuré a été envoyé de Port-Jackson ou Sowth-Wales à la Havane, où il se trouve assez fréquemment. Nous ne croyons pas qu'il ait encore été bien représenté dans aucun ouvrage anglois.

Guêpier.

Cet oiseau est à-peu-près de la grosseur du coucou ; sa longueur est de quatorze pouces et demi ; le bec a un pouce de long, et il est presque de la même forme et de la même proportion que celui du Poë. Il est

noir. La couleur générale du plumage est brune, très-pâle sur les côtés, la plupart des plumes sont pointues, et ont une raie blanche au milieu ; le devant de la tête jusqu'aux yeux est lisse ; mais le reste de la tête paroît touffu, les plumes étant plus longues ; une large bande d'un blanc cuivreux prend de l'ouverture du bec et passe sous l'œil ; et au-dessous de cette bande, de chaque côté du gosier, sont suspendues des soies longues d'un demi-pouce et de couleur orange, les aîles fermées vont à peu-près à un tiers de la queue, qui est environ de la moitié de la longueur de l'oiseau, et cunéiforme. Les tuyaux et les plumes de la queue sont d'un brun plus foncé que les autres endroits et ont les pointes blanches; le milieu du ventre est jaune; les pattes sont d'un brun pâle; le doigt de derrière est très-fort, et le doigt extérieur est joint avec celui du milieu par une membrane qui s'étend jusqu'au premier article.

Cet oiseau habite la Nouvelle Hollande, on l'a reçu du port Jackson, et il n'y a pas de doute que ce soit une nouvelle espèce.

Le rossignol superbe, mâle.

La longueur de cette belle espèce est de cinq pouces et demi, le bec est noir, les plumes de la tête sont longues et se tiennent droites comme une crête du devant de la tête à la couronne ; elles sont d'un bleu brillant delà jusqu'à la nuque, noires comme du velours depuis les yeux jusqu'au bec, et ont une raie noire ; au-dessous des yeux est un toupet de même couleur, au-dessous d'elles et sur le menton il y en a une autre d'un bleu très-foncé tirant sur le noir, et derrière la tête on apperçoit une bande de la même couleur. Dans quelques espèces les taches bleues qui sont sous les yeux et sur les oreilles se réunissent, et sont réunies par une bande vers la nuque, comme dans la planche (1); ce qui donne à la tête une apparence plus volumineuse qu'elle ne devroit l'avoir. Le derrière du col, le dessus du corps et de la queue sont d'un bleu foncé, le dessous est d'un blanc sans tache ; les aîles sont brunâtres, le tuyau des plumes est châ-

(1) Latham, Synopsis, vol. 4, p[l]. 53.

tain, la queue a deux pouces un quart de long, elle est cunéiforme; les deux plumes extérieures sont très-courtes, les pattes sont brunes, les mandibules noires. *Latham, Synopsis. vol. IV. p. 601.*

La distribution du bleu varie dans quelques espèces. Dans la variété que je décris, toute la tête est enveloppée de bleu qui se termine par quelques lignes irrégulièrement ondulées, et il se continue sous les yeux par une large bande frangée de la même manière, et qui s'étend de même vers un point aussi bas que l'extrémité du col de chaque côté. Mais là il n'y a pas de bande qui entoure le col, qui devant et derrière est d'un bleu foncé et velouté, comme l'a décrit M. Latham. Immédiatement sous les plumes bleues et sous les aîles il y a des plumes orange (1).

Rossignol superbe, femelle.

Quand M. Latham eut publié sa *Synopsis*, la femelle de cette espèce étoit entiè-

(1) Les espèces sur lesquelles M. Latham a fait cette description ont été trouvées à la terre de Vandiemen, la partie la plus méridionale de la nouvelle Hollande.

rement

rement inconnue, et l'auteur conjecture que la distribution du blanc pouvoit marquer le sexe. La femelle a depuis été observée ; elle est entièrement privée de cette belle couleur bleue pâle et foncée dont le mâle est orné, excepté qu'elle a un petit cercle azuré autour des yeux, mais qui n'est apparent que sur la peau. Toute les plumes supérieures sont ombrées de brun ; la gorge et le ventre sont d'un blanc sans tache. Cet oiseau ne paroîtroit pas appartenir, au premier coup-d'œil, à la même espèce que le mâle, si l'on n'y trouvoit sa forme et sa grosseur ; et le nom de superbe caractèrise mal cette femelle.

Tette - Chevre crêtu.

Cet oiseau est plus petit que celui d'Europe : il n'a que neuf pouces et demie de longueur ; la couleur générale du plumage supérieur est d'un brun foncé, mêlé et rayé de bandes blanchâtres ; les plumes sont entièrement brunes endessus ; celles extérieures sont marquées de taches d'un blanc sale sur le bord intérieur ; la queue est arrondie et marquée de douze petites bandes d'un blanc brunâtre, marquées de noir comme les taches blan-

châtres du dessus du corps ; le dessous du corps de l'oiseau est plus ou moins blanc ; mais le devant du col et de la poitrine est traversé de rayes nombreuses , le bec est noir , mais l'ouverture et le dos sont jaunes ; les côtés de cette ouverture sont garnis de soies comme dans celui d'Europe, à l'exception qu'à la base du bec il y a dix à douze soies rudes et élevées, tachetées sur le côté, et qui se tiennent exactement droites comme une crête , ce qui donne à cet oiseau une apparence très-singulière ; les pattes sont foibles , plus longues que dans la plupart des espèces de ce genre , et d'un jaune pâle. Les ergots sont bruns.

Le Pigeon à aîles bronzées.

Il est de la taille d'un gros pigeon, la couleur générale de son plumage est cendrée , brune sur le sommet ; les plumes sont marginées d'un brun pâle, le dessous du corps est d'un cendré pâle , le dessus des aîles est de la même couleur que le dos , les plus longues ont une grande tache ovale bronzée sur leur tranchant , près de l'extrémité, et qui forment ensemble, quand les aîles sont fermées , deux raies du blanc le plus brillant et le plus magnifique, qui change en rouge, en cuivré

en vert, selon les différens reflets de la lumière. Plusieurs autres des plumes qui couvrent les aîles ont aussi les mêmes taches ; mais elles sont irrégulièrement placées; les tuyaux sont bruns ; le tranchant inférieur , depuis le milieu jusqu'à la base, est d'un roux pâle; tels sont les côtés du corps et toutes les plumes qui couvrent le dessous de l'aîle. La queue est formée de seize plumes ; les deux du milieu sont brunes , les autres d'un plombé pâle ou gorge de pigeon, avec une bande noire vers l'extrémité : le bec est d'un rouge foncé ; le front est pâle presque blanc jusqu'un peu au-dessous des yeux ; le menton et le gosier sont d'un gris pâle ; les pattes sont rouges.

Cet oiseau habite l'île de Norfolk, et il est certain que c'est une espèce non décrite.

Casoar de la Nouvelle-Hollande.

Cette espèce, n°. 9, diffère en plusieurs choses de celle déjà connue; elle est plus grosse, plus élevée sur ses pattes, et elle a le col plus long que le Casoar ordinaire; sa longueur totale est de sept pieds deux pouces ; le bec ne diffère pas beaucoup de celui de l'espèce commune. Mais l'appendice ou espèce de casque

du sommet de la tête manque absolument. La tête et le col sont aussi entièrement couverts de plumes, excepté la gorge, et le devant du col a environ un demi-pied où les plumes sont moins semées que sur le reste. Et dans le Casoar connu, la tête et le col sont nuds et caronculés comme dans le coq d'Inde.

Le plumage consiste en un mélange de brun et de gris ; les plumes sont en quelque sorte bouclées et recourbées à leur extrémité, comme dans le Casoar commun, mais elles ont cela de particulier, qu'elles sortent par paire, c'est-à dire, qu'il y en a deux sur un seul tuyeau. On a représenté sur la planche une de ces plumes de grandeur naturelle. Les plumes sont si courtes qu'elles ne peuvent servir pour le vol ; et à la vente il est difficile de les distinguer du reste du plumage, parce qu'elles ne le déborde presque pas. On n'y remarque pas les longues épines que l'on observe sur l'espèce commune ; la queue n'est presque pas visible ; elle ressemble à celle du Casoar casqué ; elle a de plus qu'elle est bariolée dans toute sa longueur, comme le dos.

Cet oiseau n'est pas rare dans la nouvelle Hollande ; on en a remarqué plusieurs dans les environs de Botany-Bay, et dans

d'autres endroits. Celui qui est ici décrit et représenté a été tué à environ deux milles de l'établissement, à *Sydney-Cove*, et le dessein en a été fait sur le lieu par le lieutenant Watts; la peau qui avoit été envoyée en Angleterre dans la liqueur a été bourrée, et elle appartient à M. Joseph Bancks, à qui elle a été donnée par le Lord Sydney. Quoique cet oiseau ne puisse pas voler, il court avec tant de rapidité qu'un levrier peut à peine l'atteindre; le goût de sa chair ressemble, dit-on, à celui du bœuf.

Le Héron à front blanc.

Il est plus petit de moitié que le Héron ordinaire; sa longueur est de vingt-huit pouces; la couleur générale du plumage est d'un bleu cendré tirant vers le plombé; le sommet de la tête est noir, avec une crête de poil; le front, les côtés de la tête, le menton et la gorge sont blancs, ce blanc se termine en pointe vers le milieu du devant du col. Vers le bas du col les plumes sont longues et parsemées d'un rouge pâle; tout le dessous du corps est aussi de cette dernière couleur, mais plus pâle; les plumes et la queue sont d'une couleur de plomb foncée

presque noire. Les plumes du dos sont longues et étroites, et pendent vers la queue; le bec a quatre pouces de long, il est noir; mais la moitié de la base de la mandibule inférieure est noire, les pattes ressemblent à celles des autres Hérons; elles sont d'un brun jaunâtre; les ergots sont noirs.

Cet oiseau a été envoyé du port Jackson dans la Nouvelle-Hollande; aucun auteur n'en a encore parlé, et il peut être regardé comme une espèce nouvelle.

Poule blanche.

Ce bel oiseau ressemble beaucoup à la poule pourpre par sa forme et sa tournure, mais il est beaucoup plus gros, puisqu'il est presque de la grosseur de la poule domestique; sa hauteur, depuis l'extrémité du bec jusqu'aux ergots, est de deux pieds trois pouces; le bec est très-fort, il est rouge, ainsi que le sommet de la tête et l'iris des yeux, les côtés de la tête et le bord des yeux sont rouges aussi et clairement parsemées de plumes blanches, tout le plumage est blanc, les pattes sont de la même couleur que le bec.

Cette espèce est commune à l'île du Lord

Hove ; elle est très-apprivoisée, le mâle a, dit-on, des taches bleues sur les aîles.

Terna caspiène.

Voici comment M. Latham a décrit cet oiseau. Le bec a trois pouces de long, il est fort et d'un jaune pâle, les narines sont perforées, la cîme de la tête est noire, les plumes sont un peu longues, et forment sur la nuque une espèce de crête pendante, le reste de la tête, le col, le dessous du corps sont blancs, le dos et les aîles sont d'un gris cendré, les plumes sont grises, et leur extrémité est brune; leur bord intérieur est blanc depuis le milieu ; la queue est grise et fourchue, les autres plumes sont blanches dans le centre de leur longueur, la premiere dépasse la dernière d'un pouce. Les cuisses sont noires. On suppose que cet oiseau habite en Chine ; on en a trouvé un autre à-peu-près semblable dans l'île des Amis, à Hapae et aux îles Sandwich.

Synop. vol. VI, page 351.

Petrel de l'île de Norfolk.

Sa longueur est de seize pouces, le bec a un pouce et demi de long ; il est noir, et fait en crochet à l'extrémité ; la tête, les yeux, la gorge et le menton sont ondoyés de brun et de noir ; le reste du corps est en-dessus d'un brun fuligineux ; et dessous d'un cendré foncé ; le bord intérieur des plumes, sur-tout vers la base, est pâle, presque blanc, et les aîles, quand elles sont fermées dépassent la queue d'environ un pouce. La queue est arrondie, elle consiste en douze plumes de la même couleur que le dessus du corps ; les pattes sont d'un jaune pâle, l'ergot intérieur est noir dans toute sa longueur. Celui du milieu l'est depuis le centre de sa longueur jusqu'à l'extrémité ; la membrane est absolument de même : le bord extérieur est entièrement noir, excepté à la base, et le bord intérieur l'est depuis le milieu de sa longueur jusqu'à l'extrémité ; les ergots sont noirs ; l'éperon qui sert d'ergot postérieur est noir anssi.

Cet oiseau habite l'île de Norfolk, il

terre dans le sable comme un lièvre, il passe tout le jour dans son trou et ne sort que le soir pour chercher sa nourriture. Il paroît différer fort peu du Petrel gris foncé du voyage de Cook. Vol. 1. p. 258. et il n'est pas improbable que ce soit la même espèce. Il est décrit dans la *Synopsis général of Bird. vol. 6. p.* 399. sous le nom de Petrel gris, ainsi qu'une autre espèce, p. 400, sous le nom de *Petrel à poitrine blanche*, qui ne diffère que par la couleur de la poitrine.

Tels sont tous les oiseaux dont on a envoyé des échantillons ou des dessins du port Jackson ou de l'île de Norfolk. Les canards sauvages, les sarcelles et les cailles, et d'autres espèces communes y sont très-abondantes; et le nombre et la variété des petits oiseaux y sont considérables. On y a souvent observé des oiseaux du genre du Casoar, mais ils sont si craintifs et courent si vîte qu'on n'en a encore pu prendre qu'un; cet oiseau a été tué près du camp, pendant que le gouverneur Philipp s'étoit absenté pour son expédition de Brocken-Bay, et nous en avons donné la description.

On n'a rien communiqué de plus à l'éditeur sur cette matière.

CLASSE III.

AMPHIBIA.

ORDRE I. *Reptiles.*

LACERTA. Lin. Syst. Nat.

Le lézard galonné.

Cette jolie espèce, n°. 10, a environ 40 pouces depuis le nez jusqu'à l'extrémité de la queue ; sa bouche est garnie de quelques petites dents très-aigues, distantes d'un quart de pouce l'une de l'autre ; la queue est longue et fourchue ; il est en général mince ; le fond de la couleur de sa peau sur le dos est d'un noir bleuâtre et brunâtre, singulièrement bigarré de taches d'un jaune doré ; Dans quelques endroits les taches ressemblent à une dentelle, dans d'autres elles sont rayées dans divers sens, particulièrement vers les pattes qui sont rayées de blanc et de noir, le dessous est pareillement jaune traversé d'une

seule barre noire sur le menton et sur la gorge et plus foncée sur le ventre. Il a cinq crochets à chaque patte, ils sont rayés de blanc et de jaune ; chaque patte est munie d'un crochet noir ; la queue est plus longue que tout le reste du corps ; mais plus de la moitié est rayée de noir et de jaune ; chaque bande a trois pouces de large, l'extrémité est excessivement pointue.

Ce beau lézard n'est pas rare au port Jackson, il est regardé comme très innocent. Les individus varient considérablement pour la longueur de leur queue et la couleur de leurs taches : dans quelques uns elles sont d'un blanc cuivreux : dans celui que j'ai décrit elles sont jaunes.

CLASSE IV.

POISSONS.

SQUALUS. REQUIN. Linn. Syst. Nat.

Chien de mer du port Jackson.

LA longueur de l'espèce, nº. 11, sur laquelle le dessin a été pris est de deux pieds ; elle a environ cinq pouces et demi en dessus, dans sa plus grande largeur : et de là se termine en pointe vers la queue ; la peau est rude ; sa couleur en général est brune, plus pâle en dessous. De chaque côté sur les yeux est une proéminence allongée dans sa forme d'environ trois pouces ; les yeux sont placés vers le milieu de cette proéminence ; et les dents doivent être très-nombreuses : il y en a dix ou onze rangées. Les dents de devant sont petites et pointues, celles de derrière sont progressivement plus menues et plus grosses ; quelques rangées

sont entièrement plates et forment une espèce de palais osseux comme celui du loup-marin ; il diffère seulement par la forme, puisqu'il est plus quarré que rond ; la mâchoire inférieure est garnie de la même manière que la supérieure ; les branches sont au nombre de cinq comme dans les autres espèces de ce genre. Sur le dos sont deux nageoires devant chacune desquelles on voit une forte épine comme dans le chien de mer. Il a aussi deux nageoires ventrales et deux pectorales, et une anale placée exactement au milieu de la distance qui existe entre cette dernière et la queue.

On pourroit le prendre au premier coup-d'œil pour le *Squalus-Spinax* L. dont Willugby a donné une très-bonne figure, *Ichtyol*, tab. B. 5, fig. 1. mais il diffère, d'abord par la proéminence des yeux, secondement par la forme des dents, enfin par la nageoire de l'anus dont le *Squalus-Spinax* est privé. Toutes ces circonstances concourent à prouver que c'est une nouvelle espèce.

Il a été pris au port Jackson, mais il est impossible de déterminer la grosseur à laquelle il peut arriver ; peut-être n'est-elle pas considérable, et les dents qui étoient complettes semblent l'indiquer ; on a remar-

qué dans ce port quelques chiens de mer d'une grosseur considérable, mais ils n'ont pu être déterminés.

Chien de mer de Wat.

Cette espèce nous paroît avoir échappé jusqu'ici aux recherches des Ichtyologistes. Sa longueur est de dix-neuf pouces, sa tête est large et anguleuse, le corps est arrondi et d'une dimension presque égale jusqu'à la moitié de sa longueur; là il diminue sensiblement, et continue ainsi jusqu'à l'extrémité de la queue; la couleur de la peau est d'un brun différemment ombré, avec trois raies de larges taches pâles d'une forme irrégulière et quelques-unes très foncées qui y sont sémées : une bande traverse le milieu, les autres sont de chaque côté. Outre cela, il y en a d'autres en-dessus moins remarquables. La bouche est placée plus prés du sommet de la tête que dans la plupart des autres espèces de ce genre, et garnie sur le front de neuf dents crochues, en trois rangées, et d'un grand nombre de petites de chaque côté; les yeux sont extraordinairement avancés, et sont placés sur le sommet de la tête; l'espace qui les sépare est creux, et les par-

ties les plus avancées de la tête sont deux appendices cartilagineux, dentelés à leur extrémité, avec quatre autres presque semblables de chaque côté entre les premières et les branchies. Les nageoires pectorales sont placées au-dessous d'elles, les abdominales vers le milieu du corps, et celles de l'anus à plus de la moitié entre cette dernière et la queue; outre cela le dessous est garni de nageoires depuis cette place jusqu'à l'extrémité ; sur la partie supérieure du corps sont deux nageoires, toutes deux placées, dit-on, d'une manière inusitée. Voyez la gravure, n°. 12.

Ce poisson a été pêché à Sydney-Cove, au port Jackson, par le lieutenant Watts. Il est à supposer qu'il est le plus vorace de tous ceux du même genre ; car après avoir demeuré sur le dos pendant deux heures, il paroissoit tranquille ; comme le chien de M. Watts passa auprès de lui, le chien de mer se jetta sur lui avec une férocité inimaginable, le saisit par la jambe, et le pauvre animal n'auroit pu s'en dégager si on n'étoit accouru à son secours.

BALISTES. —— *Linn. Syst. Nat.*

Baliste à sac.

La grandeur de ce poisson est incertaine ; nous n'en avons eu qu'un dessin, n°. 13, sans description. Il ressemble en beaucoup de choses à d'autres espèces de ce genre, et diffère peu de celle gravée par Willugby, *Ichtyologia*, tab. 1. 22 ; mais il a le corps plus allongé ; la corne élevée en épine est placée plus haut, et un peu derrière les yeux elle est accompagnée de deux autres plus courtes, placées directement derrière elle. La longue épine est droite, crochue à l'extrémité, et avec des dents fortement incisées sur le dos en forme de scie. Une autre singularité que présente cette espèce, est un appendice en forme de poche au-dessus du gosier.

Ce poisson est assez commun sur les côtes de New-South-Wales, et les mariniers l'ont appellé vieille femme, à cause de sa ressemblance avec l'espèce ainsi nommée; quand il est dépouillé, c'est un assez bon manger.

Poisson de New-South-Wales.

Tout ce qu'on peut dire de ce poisson, c'est que sa couleur approche beaucoup de celle du maquereau, et qu'il est marqué de taches rondes, bleues et blanches. Il est représenté fidèlement dans les planches, d'après un dessin envoyé de New South-Wales, par le capitaine Butler. Il y est très-abondant, et il a à-peu-près le goût du Marsouin ; il est difficile de déterminer le genre auquel il appartient, parce qu'il n'a aucun des caractères de ceux déjà connus. Nous laissons le lecteur libre de le placer où il croira devoir le faire.

CHAPITRE XVIII.

Journal du voyage de l'Alexandre et de l'Amitié, tiré des papiers du lieutenant Shortland. (1) — Nouvelles découvertes.

L'*Alexandre*, *l'Amitié*, *le prince de Galles et le Borrowdale* furent prêts, au commence-

(1) Nous joignons ici une courte notice sur le lieutenant Shortland, à cause de son expérience très-grande comme officier, et de la considération que mérite son journal pour ceux qui connoissent sa valeur et son importance.

Le lieutenant Shortland montra dès ses premières années une grande inclination pour la marine. En 1755, à l'âge de 16 ans, il entra au service du roi, sur l'Anson, vaisseau de soixante canons, qui faisoit partie de la flotte commandée par l'amiral Boscawen. Cette flotte prit sur le banc de Terre-Neuve l'Alcide et le Lys, deux vaisseaux François de 74 canons. Au retour de cette expédition, il monta à bord du Culloder, vaisseau de 74 canons, et fut de la flotte commandée à Minorque par le général Byng; peu de temps après il monta le Hampton-

ment de juillet 1788, à faire voile pour l'Angleterre sous les soins et la conduite du lieute-

---

Court, commandé par le capitaine Harvey, et ce fut dans ce vaisseau qu'il fut présent à la prise du Foudroyant et du Arpé. A son arrivée en Angleterre il partit à bord du Vanguard, commandé par le Commodore Swanton, pour l'Amérique, avec la flotte de l'amiral Rodney, et fut présent à la prise de la Martinique, de la Grenade, et des autres îles dont la flotte angloise s'empara alors. En 1763, l'amiral Swanton l'éleva au grade de lieutenant. Depuis cette époque, il a toujours été en activité et a rendu d'importans services pendant la dernière guerre, et quelque temps après il fut presque toujours employé en Amérique, excepté en 1782, qu'il fut destiné à commander les transports du quatre-vingt-dix-septième régiment qu'on envoya au secours de Gibraltar, sous l'escorte des vaisseaux du roi le Cerbere et l'Apollon; les hommes et le convoi arrivèrent sans aucun accident.

Comme, à son retour de cette expédition, il tentoit de repasser le détroit de Gibraltar pendant la nuit, des frégates Espagnoles lui donnèrent la chasse et lui prirent trois bâtimens de transport; mais il fut assez heureux pour échapper, et il arriva en Angleterre sans avoir essuyé aucune autre perte; en 1786 il fut nommé commandant du transport que le gouvernement envoya à New-South-Wales, où il arriva au mois de janvier 1788. Après avoir passé six mois au nouvel établissement du port Jackson, le gouverneur Phillip lui ordonna de retourner en Angleterre par Batavia, et le chargea de lettres officielles pour

nant Shortland. Le gouverneur Phillip prit l'opinion des pilotes, concernant leur route; la saison leur parut trop avancée pour tenter de naviguer vers le sud, par la terre de Van-Diemen ; le passage par le Cap How fut proposé par le gouverneur; on convint unanimement de diriger vers le nord-est, par le détroit Endeavour, autour de la nouvelle Guinée. Malheureusement les vaisseaux étoient mal équipés pour résister aux obstacles qu'ils devoient éprouver dans leur retour. Le nombre des hommes étoit peu considérable, seulement de cinq ou six cents tonneaux, y compris les officiers ; ils n'avoient ni chirurgien, ni aucun de ces articles qui ont été regardés comme essentiels pour la santé dans les longs voyages, tels que le Sour-crout et les autres antiseptiques recommandés par la societé royale. Ainsi on ne peut s'étonner que l'é-

---

le gouvernement. Il arriva en Angleterre le 29 mai 1789.

Cette récapitulation sommaire des services du lieutenant Shortland suffira pour faire connoître son mérite et son habileté comme homme de mer. Sans aucun autre éloge, et si tous ces services n'existoient pas, il n'auroit besoin pour sa gloire que du récit suivant de son passage du port Jackson à Batavia.

quipageait si cruellement souffert du scorbut, pendant le temps nécessaire pour chercher, un passage au travers d'une mer inconnue, semée d'îles, sans le secours d'aucune carte ni des observations d'aucun navigateur; et où l'on ne pouvoit obtenir aucun rafraîchissement salutaire.

Le lieutenant Shortland, à bord de l'Alexandre, quitta le hâvre du port Jackson le lundi 14 juillet 1788, et dirigea sa course vers l'est nord-est, dans l'intention d'aborder à l'île-Lord-Howe, et là de désigner à chaque bâtiment un lieu de rendez-vous, en cas de séparation. Cette disposition importante n'avoit pu avoir lieu antérieurement, à cause de la maniere précipitée dont s'étoient faits les préparatifs; car l'Alexandre ne fut prêt à joindre les autres bâtimens que le soir qui précéda leur départ. Et même alors les chaloupes, les mâts et les ancres de réserve, rangés négligemment entre les ponts, étoient dans un état qui pouvoit faire craindre les plus grands dangers, si le vaisseau, aussi mal en ordre, étoit exposé au gros temps, dont il ne pouvoit guères manquer d'être accueilli le long de la côte. Ainsi au dernier moment tout l'équipage, soldats et officiers, travailloient à l'envi à se prému-

nir contre le danger ; et aussi-tôt que le vent parut assez favorable pour sortir du hâvre, le lieutenant Shortland fit signe aux chefs des autres bâtimens de se mettre en route sans attendre son vaisseau. Quand les bâtimens eurent quitté le hâvre, ils furent obligés de déployer beaucoup de voiles pour s'éloigner de la côte, parce que les vaisseaux étoient très-légers, et les vagues soulevées les poussoient contre le rivage. Le vent souffloit en même-temps avec violence du sud-est, et il dura ainsi pendant deux jours avec les vagues également impétueuses, ce qui rendit l'éloignement des côtes très-difficile aux vaisseaux. A 8 heures du matin, le 16 de juillet, les rochers qui bordent l'entrée du port Stephens parurent au nord-ouest à la distance de trois lieues. Le lieutenant Shortland regrettoit beaucoup que ce lieu n'eût pas encore été décrit ; s'il eût été connu pour être un mouillage sûr, il eût été beaucoup plus prudent d'y aborder, et d'y attendre un vent favorable, que d'entreprendre de tenir la mer, dans un temps aussi orageux, avec des vaisseaux aussi peu en état de parcourir une longue route, battus par le vent de la côte. Ce jour-là, le *prince de Galles* ayant paru à deux ou trois milles sous le

vent, on lui donna le signal de rejoindre la flotte. Le soir à neuf heures, le vent ayant soufflé à l'est-sud-est, le lieutenant Shortland tira le canon, et donna le signal de virer vent arrière, et de faire voile de l'autre bord. Le *prince de Galles* étoit alors à cinq milles environ du côté où *l'Alexandre* recevoit le vent; le *Borrowdale* et l'*Amitié* suivoient de près; mais à minuit on n'appercevoit plus que l'*Amitié*. A deux heures, le vent ayant repassé au sud-sud-est, on donna encore une fois le signal de virer vent arrière, et de changer de bord. Un courant violent nous porta vers la côte.

Le lieutenant Shortland, ayant perdu de vue le prince de Galles et le Borrowdale, avoit resolu de gagner l'île Lord-How, pour les y attendre un jour ou deux, espérant qu'ils y aborderoient dans la même intention. Ainsi, le 19 il dirigea sa course vers cette île avec un vent grand frais au sud-ouest; mais comme ce vent, qui étoit très-favorable au cours du voyage, et qui donnoit sur la côte de l'île Lord Howe où il falloit mouiller, continuoit sans aucune variation, et souffla toujours avec violence jusqu'au 20, il parut plus sage de renoncer au dessein de s'arrêter dans cette île. A deux heures après

midi, Le lieutenant Shortland changea donc encore de direction et fit voile au nord-est-quart-nord. Le prince de Galles et le Borrowdale ne parurent plus pendant tout le voyage, et on a su depuis qu'ils avoient suivi une autre route ; mais l'Amitié fit route de compagnie avec l'Alexandre. Ce jour-là vers midi, les matelots du Beaupré découvrirent un vaste banc de sable, droit sur la ligne du bas-bord ; il étoit situé nord-quart-ouest à l'ouest-quart-sud, et étoit éloigné de deux ou trois lieues. Il s'étendoit au nord-quart-est et sud-quart-ouest, et on jugeoit qu'il pouvoit avoir environ trois lieues et demie de longueur. Quant à sa largeur, on ne sauroit la déterminer positivement ; car pendant que le vaisseau passa le long de ce banc, il s'étendoit aussi loin que la vue pouvoit porter ; il est situé au 29° 20' de latitude sud, et au 158° 48' de longitude est ; le lieutenant Shortland lui donna le nom de *Banc Midleton*.

Le lundi 21 juillet 1788, à six heures du matin, le maître du vaisseau l'Amitié vint à bord de l'Alexandre ; le lieutenant Shortland lui donna pour rendez-vous le hâvre de *Carteret* dans la New-Irlande. Le même jour, à cinq heures et demie du soir, on dé-

couvrit une terre placée du sud-ouest-quart-d'ouest à l'ouest demi-Sud, à la distance d'environ huit lieues. Elle s'étendoit au nord-nord-ouest dans une longueur d'environ six ou sept lieues. Le sol très-élevé a un pic remarquable, qui paroissoit au sud-sud-ouest. On la nomma l'île *Charles Midleton.* Sa latitude est de 28° 10' sud, et sa longitude de 159° 50' est. Le lieutenant Shortland crut avec assez de probabilité que la terre qu'il avoit vue la veille pouvoit tenir à cette île, d'autant plus qu'elles avoient l'une et l'autre la même direction ; dans ce cas elle doit avoir beaucoup d'étendue. Cette île étoit encore en vue le matin du 22.

Le jeudi 24 juillet on put observer exactement le soleil et la lune, et par ce moyen fixer la longitude ; on trouva que l'effet des courans avoit été si considérable, que le vaisseau s'étoit avancé de deux degrés vers l'orient, d'après l'estime. Cette observation peut servir à corriger la longitude de l'île *Charles Midleton*, et à la placer beaucoup au-delà vers l'est ; elle peut servir aussi a fixer sa latitude, puisque la position en a été examinée, le soleil étant au méridien.

Le 27 et le 28 on vit quelques oiseaux de terre. Comme le vaisseau se trouvoit, d'après

le calcul et l'observation, à l'extrémité nord-ouest de la nouvelle Calédonie, le lieutenant Shortland conclut qu'il avoit dû passer très-près de cette terre, quoiqu'il ne s'en fût pas apperçu : il y a grande apparence que cette terre est basse à cette extrémité.

Le jeudi 31, à midi, on découvrit, à la distance de cinq ou six lieues, une terre placée du nord-quart-ouest à l'est-nord-est ; le vaisseau étoit alors 10°. 52' de latitude sud ; le lieutenant Shortland conjectura d'abord que ce pouvoit être l'île Egmont qui avoit été vue par le capitaine Carteret, quoiqu'elle différât beaucoup pour la longitude ; cette différence pouvoit avoir pour cause l'effet des courans qui ont regné pendant quelque temps avec beaucoup de violence. La longitude déterminée par le capitaine Carteret étoit de 164° 49' est ; celle de l'Alexandre, dans ce temps, étoit de 161°.41' ; cette différence est toutefois assez sensible pour prouver que c'étoit une autre terre. Le lieutenant Shortland cingla alors vers le nord-ouest dans la direction de l'île, et ayant rangé la côte dans un espace d'environ six ou sept lieues, il trouva qu'elle avoit deux pointes, l'une au sud-est, qu'il appella *Cap*

Sydney, l'autre au nord ouest, qu'il appella *Cap Phillipp*. Il passa cette pointe et continua de gouverner dans la ligne nord-ouest jusqu'à environ sept heures de l'après-midi. Les gens de l'équipage prenoient des riz à la voile de Perroquet pour passer la nuit, lorsqu'ils apperçurent une terre située dans la route même du vaisseau. Le lieutenant Shortland, en apprenant cette nouvelle, amena aussi-tôt. Il donna le signal au vaisseau l'Amitié d'en faire de même ; l'avant du vaisseau se trouvoit alors à la hauteur de cette terre. On mit en panne toute la nuit, et le lendemain matin on fut surpris par la vue d'une côte montagneuse, eloignée d'environ cinq ou six lieues, et placée du nord-est quart - est à l'ouest-nord-ouest. Ceci prouve assez que la terre vue précédemment ne peut être l'île d'Egmont. Le lieutenant Shortland fut porté à croire que celle-ci en étoit dépendante.

A six heures du matin il gouverna à l'ouest quart-nord et à l'ouest-quart-nord-demi-nord, selon la direction de cette terre, dont il rangea la côte à la distance de cinq ou six lieues. Il nomma Cap *Henslow* la pointe la plus orientale, et la plus occidentale, qui étoit alros en vue, fut nommée Cap *Hunter*. Le

sol, entre ces deux pointes, est singulièrement hérissé de montagnes ; leurs sommets s'élèvent à travers les nuages à une hauteur prodigieuse. On peut reconnoître cette terre à un sommet plus élevé que le reste, qui, dans la première découverte, le 1er d'août, fut appellé *Mont Lammas*, et qui égale en hauteur le pic de Ténérif, s'il ne le surpasse. Ce jour-là on se trouva par l'observation à 9° 58' de latitude sud, et à 160° 20' de longitude est. On continua à voir une plus grande étendue de terre à l'ouest-nord-ouest, ce qui fit tenir le même sillage et à la même distance des côtes, jusqu'à trois heures de l'après midi; alors le temps s'étant coloré tout-à-coup, on amena ; on jetta la sonde, mais on ne trouva point de fond à 120 brasses. A quatre heures on vit au nord-nord-est, à la distance de sept lieues, une partie de terre qui présentoit la forme d'un hâvre ; le reste de cette terre parut toujours couvert de montagnes ; à six heures on la vit du nord-est au nord-ouest quart-ouest. La partie la plus reculée qu'on avoit alors en vue parut être éloignée d'environ treize à quatorze lieues ; elle fut appellée Cap *Marsh*. A six heures et demie on amena et l'on mit en panne pour la nuit ; on

eut de violentes bourasques, du tonnerre, des éclairs et de la pluie.

Le 2 août, à cinq heures du matin, le vaisseau continua de faire voile et s'avança à l'ouest-quart-nord ; mais le temps s'étant couvert de brume, on ne vit plus de terre ; on apperçut quelques poissons volans. A onze heures, le temps devint plus clair, on tâcha de se rapprocher de la terre. A midi, l'observation donna 9°. 40' de latitude sud, et 158°.42' de longitude est. Le lieutenant Shortland continua de gouverner au nord-ouest, pour découvrir s'il avoit atteint la partie la plus reculée de la terre ; à huit heures du soir il hêla le vaisseau l'Amitié, et dit au maître d'amener à neuf. Le dimanche 3 d'août, à trois heures du matin, on apperçut une terre située du nord-nord-est au nord-ouest ; le vaisseau se tint à la hauteur de cette terre, ayant un temps clair mêlé de vent ; à six heures, cette terre parut semblable à plusieurs îles, et l'on essaya de passer à travers, pour s'avancer vers le nord ; mais lorsqu'on en fut assez près, on vit que toutes ces pointes étoient jointes l'une à l'autre par une langue de terre assez basse et couverte d'arbres. Cette terre s'élève en forme de neuf pointes circulaires, que les ma-

rins appellent *Hummoks*; d'où on lui à donné le nom de la baye des neuf *Hummoks*. Le même jour, à midi, le vaisseau étant au sud-ouest à 8° 55' de latitude sud et à 158° 14' de longitude est, les pointes les plus éloignées parurent de l'est-quart-nord à l'ouest; le lieutenant Shortland nomma Cap *Népean* la pointe la plus occidentale, et la plus orientale, Cap *Pitt*. La partie intermédiaire peut, dit-il, être facilement reconnue par ces neuf hummoks et par leur ressemblance à des îles que l'on voit à la distance de cinq ou six lieues. On eut alors un air serein et un temps calme; mais à deux heures de l'après midi, le vent brisa du côté de l'est, et à quatre heures le cap *Népean* parut au nord-ouest-demi-ouest à la distance de cinq ou six lieues. A six heures l'Alexandre raccourcit ses voiles et se tint à la même hauteur, pour passer la nuit, ayant un double riz à sa voile de perroquet. Le lieutenant Shortland crut alors avoir atteint la partie la plus reculée de cette terre. Le lundi 4 d'août, à cinq heures du matin, on fit voile, et à six heures on vit une autre pointe de cette île au nord-nord-ouest, à la distance de cinq ou six lieues; on l'appella la pointe *Plaisante*. A midi on eut à l'observation 8°.

54' de latitude sud, et 154° 44' de longitude est. La pointe Plaisante parut alors à l'est-quart-nord; à quatre heures la pointe la plus occidentale, qu'on avoit d'abord crue la plus reculée de l'île, parut au nord-ouest-quart-nord, à la distance de quatre ou cinq lieues; comme on s'étoit trompé sur sa position, cette erreur lui fit donner le nom de cap *Déception*.

Persuadé qu'il avoit atteint l'extrémité de cette terre, mais desirant en fixer la pointe, le lieutenant Shortland passa la nuit sous ses voiles aisées ; il nomma les *Hammond* plusieurs îlots situés près du cap Déception, et qui se présentent en forme de hâvre. Le 5 d'août, au point du jour, on découvrit encore une terre allant de l'est-nord-est à l'est-quart-nord-demi-nord, et formant une baye très-profonde. Elle paroissoit avoir six pointes circulaires semblables à des îles jointes par des langues de terre. Sans connoître combien cette terre s'étendoit vers le nord-ouest, le lieutenant Shortland s'avança vers le sud. A onze heures on observa la longitude, que l'on trouva de 157° 30' est, et à midi l'observation donna pour latitude 8° 44' sud. Alors on vit le cap *Deception* au nord est distant de quatre ou cinq lieues ; on observa au

nord - ouest - demi - nord, à la distance de dix lieues, deux côteaux remarquables, qui parurent être la partie la plus occidentale de l'île ; ils étoient si ressemblans, quon leur donna le nom de *the Two-Brothers* (les Deux Frères) ; à trois heures de l'après-midi, on continua de faire voile, et l'on vit les *Deux-Frères* au nord - ouest - quart - nord, à la distance de sept lieues. A huit heures on mit en panne pour la nuit.

Le mercredi 6 août, à cinq heures du matin, on continua la route vers le nord-ouest ; à huit on apperçut un rocher qui avoit l'apparence d'un vaisseau sous ses voiles, laissant flotter celle du perroquet. L'équipage de l'Alexandre fut tellement préoccupé de cet objet, que l'on fit un signal dans la supposition que ce pouvoit être ou la Boussole, ou l'Astrolabe, ou les deux vaisseaux de transport que l'on avoit quittés à la côte de New-Sud-Galles. On ne s'apperçut de l'erreur qu'en approchant de ce rocher de trois ou quatre milles. Il parut au sud-sud-ouest des Deux Frères, à la distance de deux lieues.

Entre dix et onze heures, on vit quelques canots conduits par des Indiens qui s'approchèrent du vaisseau sans qu'on apperçût en eux le moindre signe de crainte ; ils avoient des

des cordes filées sur leurs poupes, dont ils se servoient pour se tenir le long du vaisseau. Ils portoient à leurs bras une espèce d'anneau qu'ils échangèrent, ainsi que des grains de chapelets de leur façon, et de petites bagues d'os ou d'arêtes, contre des clous, des grains et d'autres bagatelles, donnant toutefois la préférence à tout ce qui étoit de fer. Ils recevoient avec plaisir des forets, des vrilles ; mais ils n'aimoient pas moins les clous et des pièces de cercles de fer. Ils traitèrent de très-bonne foi, sans faire paroître la moindre envie de voler ou de frauder. Quoiqu'ils se fussent laissé touer derrière le vaisseau, on ne put jamais les engager à se placer à ses côtés, et toutes les fois qu'on essaya de les faire avancer et de les attacher dans cette position, un d'entr'eux détachoit aussi-tôt la corde et en attachoit une autre. On s'apperçut en même-temps qu'ils avoient grande envie que l'équipage allât mouiller sur la côte, et descendît à terre avec eux. Pour y engager en quelque sorte, ils montrèrent une écorce d'orange ou de citron, des plumes de volaille et d'autres choses, faisant entendre qu'on pouvoit se procurer tout cela à terre. Ils présentèrent au lieutenant Shortland un fruit qu'il crut bon à manger ;

il étoit à peu-près de la grosseur d'une petite noix de coco, de couleur brune à l'extérieur, et blanche à l'intérieur. Ce fruit contenoit une substance douce et moëlleuse qui s'attachoit aux dents et qui n'étoit rien moins qu'agréable à manger, à l'exception de trois à quatre amendes assez semblables à la châtaigne, mais très-blanches. Les feuilles de l'arbre qui porte ce fruit servoient à ces Indiens à faire de petites boîtes dans lesquelles chacun renfermoit ses petites bagues et ses grains de chapelets. A midi on vit au nord-nord-est la pointe de cette terre qu'on avoit apperçue des Deux Frères; on la nomma Cap de *Satisfaction*; on vit en même-temps au nord-quart-d'ouest, à la distance de quatre lieues, ce rocher qu'on avoit pris pour un vaisseau; on le nomma *Eddystone*; il étoit à une lieue du cap *Satisfaction*, au sud-sud-ouest. Comme cette terre, depuis le cap *Satisfaction*, commençoit à se diriger vers le nord, le lieutenant Shortland conçut de nouveau l'espérance d'y trouver un passage

Ces Indiens firent entendre qu'ils appelloient *Simboo* l'île d'où ils venoient; car toutes les fois qu'on leur faisoit quelques signes de question, ils montroient la terre

du cap *Satisfaction* en prononçant *Simboo.*
A l'égard de ces insulaires, le lieutenant Shortland observe qu'ils étoient vigoureux et très-bien faits, ce qui lui donna une haute opinion de la bonté et de l'abondance de leurs alimens : ils ont, dit-il, une supériorité très-marquée sur les habitans de la nouvelle Hollande, soit pour la grandeur, soit pour la force. Leurs canots, qui contiennent depuis six jusqu'à quatorze hommes, paroissent très-bien assemblés; la partie antérieure et les éperons en sont hardis; gravés de différentes figures et peints en rouge; en un mot, ils paroissent avoir la même forme et la même construction que ceux d'Otaïti. Les habitans de Simboo ont pour ornemens de larges anneaux d'arêtes ou d'os; chaque homme en porte un et même plusieurs à son poignet; ils attachent sur leur tête une écaille avec une plume. Le lieutenant Shortland étoit fort curieux d'acheter une de leurs lances, mais il ne put en obtenir. A deux heures environ de l'après-midi, ces Indiens trouvant sans doute qu'ils avoient suivi le vaisseau aussi loin qu'ils le devoient pour leur propre sûreté, l'abandonnèrent et firent voile vers la terre. D'après ce qu'on apperçut de leurs possessions, il n'y a pas de doute

que le sol ne produise des noix de coco, des fruits à manger, des bananes, et beaucoup d'autres végétaux qui viennent dans les îles des Amis et de la Société. Ce ne fut pas sans le plus grand regret que le lieutenant Shortland se refusa à l'invitation de ces insulaires, et passa outre, sans prendre des rafraîchissemens qu'il auroit sans doute obtenus en abondance; mais la longueur et l'incertitude de ce passage parut lui interdire le moindre délai. On ne réfléchit pas alors combien l'avantage de trouver une nourriture saine devoit l'emporter sur toute autre considération. La baye d'où ces insulaires étoient venus fut appellée la *baye des Indiens*. A trois heures de l'après-midi, on se trouva, par les observations de la lune, à 156° 55' de longitude est; à six heures on vit la partie la plus reculée de cette terre dans la ligne nord, le cap *Satisfaction* à l'est-quart-sud-demi-est, et le corps de l'île au nord-est, à la distance de cinq ou six lieues. On nomma *cap Midleton* cette partie la plus reculée de l'île.

Après avoir passé la nuit en panne, le 7 d'août le vaisseau fit voile à quatre heures du matin, dirigeant sa route au nord-quart-d'est. A cinq heures on vit la terre que l'on

avoit quittée la nuit précédente, et six petites îles placées du nord-est à l'ouest. Ces îles, qui pouvoient être en plus grand nombre, furent appellées îles de la Trésorerie; elles ont une élévation médiocre, et paroissent très-couvertes d'arbres et d'herbages. A midi on eut à l'observation 7° 24' de latitude sud, et 156°. 30' de longitude est. L'extrémité nord-ouest de la terre, qu'on avoit alors en vue, fut appellée *cap Allen*; elle paroissoit dans la ligne est-quart-sud, à la distance de six lieues; le cap *Midleton* étoit sud-ouest, distant de huit lieues. A la hauteur du *cap Allen*, on vit une petite île que l'on nomma l'île *Wallis*. A six heures de l'après-midi, les extrémités de ces îles parurent du nord-est-quart-est à l'ouest-quart-nord; entr'elles on vit une entrée qui formoit un passage, ou détroit, qui paroissoit dans la ligne nord-quart-est, à la distance de cinq ou six lieues.

L'Alexandre et l'Amitié s'étoient alors avancés du 10°. 44' de latitude sud, et du 161°. 30' de longitude est, au 7°. 10' de latitude sud, et au 156°. 30 de longitude est, et toujours à la vue de la terre. Comme la route à l'ouest, et par conséquent au sud de

la terre qui étoit en vue , eût conduit à la nouvelle Guinée , le lieutenant Shortland se détermina à tenter le passage qui se trouvoit devant lui ; et s'étant assuré pendant le jour de la direction et de la facilité du trajet, il donna ordre de faire voile toute la nuit. A dix heures du soir, l'Alexandre se trouva tout près et vis-à-vis deux pointes qui forment le passage. Les résultats de la sonde étoient très-irréguliers , ils alloient depuis dix jusqu'à trente brasses ; le fond étoit mou et sablonneux ; on eût pu facilement jetter l'ancre en cet endroit , si la chose eût paru nécessaire. A deux heures du matin , le 8 d'août, le clapotage d'un courant impétueux se fit sentir,et vers cinq heures le vaisseau se trouva très-près des gorges. Telle étoit alors sa hauteur par rapport aux objets qui l'entouroient : le cap Alexandre étoit au sud-est; quelques îles et des rochers situés dans la direction de l'île la plus orientale de celles qui formoient les gorges étoient à l'ouest-quart-sud ; et la pointe la plus reculée , alors en vue au nord tirant vers l'ouest, étoit au nord-ouest-quart-nord , à la distance de quatorze ou quinze lieues. Cette pointe est d'une hauteur remarquable, et elle forme le

centre d'une vaste étendue de terre entre la première et dernière pointe des détroits à l'ouest; elles furent appellées, l'une le cap l'*Amitié*, et l'autre le cap *Legras*.

Au jugement du lieutenant Shortland, ces gorges peuvent avoir quatre ou cinq lieues en longueur, et environ sept à huit milles d'épaisseur, dans la ligne nord-ouest. Imaginant qu'il étoit le premier navigateur qui eût fait voile jusques là, il leur donna le nom de détroits de *Shortland*. En comparant la description qu'il en fait à celle de M. de Bougainville, qu'il n'avoit point alors avec lui, on est porté à croire que c'est le même passage que traversa ce navigateur à la fin de juin 1768, et que l'île que l'on suppose être appellée Simboo, est la même qu'il nomma à cette époque l'île *Choiseuil*. Ce qui vient à l'appui de cette idée, c'est que la description que M. de Bougainville a donnée des pirogues et des naturels du pays s'accorde en tout parfaitement avec celle qu'en a faite M. Shortland (1). La principale raison qui

(1) Quelques-unes des pirogues étoient plus grandes,

fait douter de l'identité du passage, est une petite différence dans la longitude. Mais quand même cette identité seroit prouvée, elle n'ôteroit rien au mérite du dernier navigateur, qui n'a eu d'autres guides que ses observations et sa sagacité sur une mer inconnue à lui-même et à ceux qui étoient avec lui, et qui, si quelque voyageur avoit déjà sillonné son sein, n'avoit cependant jamais été examinée et décrite avec autant d'exactitude et de détail.

Le lieutenant Shortland se sut bon gré alors d'avoir découvert cette vaste étendue de terre ; c'est avec raison qu'il la jugea d'une seule masse, dès l'instant qu'il y eut abordé, lorsqu'en s'éloignant à une petite distance de la côte, il fit tous ses efforts pour trouver un passage au nord. Un endroit, appellé par les navigateurs François port *Surville*, en

---

« Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. *Ces pirogues paroissoient bien faites ; elles ont l'avant et l'arrière fort relevés, &c. Les naturels portent des bracelets et des plaques au front et sur le col.* J'ignore de quelle matière, *elle m'a paru être blanche.* Boug. Chap. V. p. 264.

fait probablement partie, aussi bien que la baie *Choiseuil* ; mais les promontoires vus et décrits par ces voyageurs sont en petit nombre ; la connoissance de la forme et de la position du reste de la côte, dont toute l'étendue est d'environ trois degrés de latitude et de cinq de longitude, nous la devons entièrement aux recherches de notre compatriote, comme nous devons la brillante description de toute la côte aux soins et à la plume ingénieuse de son fils, M. Thomas George Shortland. Il y a deux endroits où le lieutenant Shortland soupçonna qu'il pouvoit y avoir un passage qui eût échappé à son observation ; c'est entre le cap Phillip et le cap Henslow, et entre le cap Marsh et le cap Pitt. Il laisse aux autres navigateurs le soin de vérifier ces deux points, et en même-temps il leur recommande de prendre la route qu'il a suivie, comme la plus sûre et la plus directe qu'il connoisse, pour aller du port Jackson à la Chine ; le banc de Midleton, sur la côte de New-Sud-Galles, est le seul passage dangereux qu'il ait découvert jusqu'alors. En vain objecteroit-on qu'en passant un détroit on trouveroit un bras de mer plus spacieux ; le lit de la mer est beaucoup plus

vaste entre l'île d'Egmont et celle de Simboo, et cette route épargne tout le circuit qu'il faut parcourir à l'est de New - Hebrides. Toute la partie de cette terre, formée de deux principales îles de chaque côté du détroit et des îles de la trésorerie qui se trouvent entre, fut appellée par le lieutenant Shortland la *nouvelle Georgie*. A l'est de la terre Staten, il y a une île de la Georgie qui fut ainsi nommée par le capitaine Cook en 1775; mais ces deux îles paroissent suffisamment distinguées entr'elles, en donnant à l'une le nom de Georgie, et à l'autre celui de nouvelle Georgie. La terre située à l'ouest des gorges Shortland est très-élevée dans toute son étendue, et elle se prolonge aussi loin que la vue peut se porter. Ces circonstances, jointes à la direction dans laquelle elle se trouve, ne permirent pas de douter qu'elle ne fît partie de celle que le capitaine Carteret a appellée l'île *Anson*. Les cartes que le lieutenant Shortland a données de ces différentes découverte sont été levées à une trop grande distance pour qu'il puisse en garantir les plus petits points; elles ne peuvent être aussi exactes que s'il eût visité toute la côte scrupuleusement et

en détail. Cependant il assure qu'elles sont suffisamment correctes pour guider les navigateurs qui lui succéderont, parce qu'en passant dans ces parages, il a eu souvent occasion d'observer la lune.

Le samedi 9 août 1788, à six heures d'après-midi, la pointe la plus éloignée du sol élevé à l'ouest du passage se trouvoit au sud-ouest-quart-sud, à la distance de douze ou quatorze lieues; et deux îles que l'équipage avoit découvertes étoient au nord-ouest-quart-nord, éloignées de cinq ou six lieues. Leur latitude paroissoit être de 4°. 50' sud, et leur longitude de 156°. 11' est. Le dimanche 10 août, au point du jour, le lieutenant Shortland déploya toutes ses voiles et gouverna au nord-ouest, afin de voir plus distinctement les îles qui avoient été apperçues la veille. A six heures du matin, quatre étoient en vue; elles étoient situées au sud-ouest, et distantes de six lieues. On crut d'abord qu'elles pouvoient être les neuf îles découvertes par le capitaine Carteret; mais ni le nombre ni la longitude ne se trouvent point conformes à ceux de ces dernieres. Ainsi le lieutenant Shortland conclut qu'elles n'étoient point les mêmes; le temps, qui

étoit variable et orageux, le détermina à ne point entreprendre de suivre la même route que cet officier, à travers le canal St.-George; il préféra faire le tour de la nouvelle Irlande.

CHAPITRE XIX.

Symptômes du scorbut. — Les chaloupes abordent à une des îles Pelew. — Détails sur les habitans de cette île, et conjectures à leur sujet. — Affreuse calamité. — Le vaisseau l'Amitié évacué et coulé à fond. — Déplorable condition de l'Alexandre en abordant à Batavia. — Conclusion.

Jusques-là on n'avoit eu d'autres difficultés à vaincre que celles qui sont inséparables de la recherche de nouveaux parages ; et dans ce cas, on est amplement dédommagé de ses peines par le plaisir d'avoir fait des découvertes : mais tout-à-coup nos navigateurs virent leur tête menacée d'un fléau terrible, dont l'imagination pourroit difficilement se peindre toute la rigueur ; ceux-mêmes qui se sont trouvés en pareilles circonstances ne peuvent s'en former une idée, tant ses rava-

ges surpassèrent la mesure qui leur est ordinaire. Ce fut vers le 10 d'août 1788, que le scorbut commença à laisser appercevoir des symptômes ; faute de remèdes appliqués à propos, il contracta une telle malignité, qu'il devint funeste à une grande partie de l'équipage, força de sacrifier un des bâtimens, et réduisit enfin les hommes des deux bâtimens, réunis sur un seul, à un tel état de foiblesse, que s'ils n'eussent reçu de prompts secours, ils auroient péri même au port, ou se seroient laissés aller au gré des flots, vû l'impuissance totale où ils étoient de prendre les mesures nécessaires pour leur propre conservation. Le 13 d'août, cinq hommes de l'Alexandre étoient déjà sur la liste des malades ; ils se plaignirent de douleurs aux jambes et aux bras ; leurs gencives étoient si gonflées, et leurs dents si amollies, qu'ils avoient bien de la peine à manger de la farine ou du riz. Le temps étoit alors très-variable, souvent étouffant, quelquefois sujet aux rafales, entremêlées de violentes ondées. Les bâtimens n'étoient pas très-éloignés de quelque terre ; car on appercevoit de temps en temps des volées d'oiseaux ; le 16, l'Amitié donna le signal qu'il voyoit une terre ; mais l'Alexandre ne put la découvrir. On prenoit des requins avec des

harpons, et de temps en temps on voyoit flotter du bois et des végétaux. Ce jour-là les deux vaisseaux passèrent l'équateur. Le 24, le lieutenant Shortland observa qu'un courant avoit entraîné le vaisseau à l'ouest-nord-ouest, ou nord-ouest-quart-ouest, dans l'éloignement de onze mille depuis le 13, époque de sa dernière observation lunaire.

Le scorbut faisoit des progrès sur l'Alexandre. En vain on enfumoit le vaisseau en vain on se frottoit de vinaigre, et on distribuoit du vin et de la bierre à l'équipage, toutes ces précautions étoient inutiles. Le 2 septembre, six hommes et un enfant étoient hors d'état de rendre aucun service ; le 5 ils étoient au nombre de huit, et le 8 au nombre de dix. Des progrès aussi sensibles, et qui triomphoient de tous les efforts que l'on faisoit pour arrêter la malignité du mal, étoient un présage trop certain des ravages dont on étoit menacé.

Le 10 de septembre, vers midi, on crut découvrir l'ombre d'une terre ; une heure après elle parut d'une manière distincte ; elle étoit située à l'ouest-nord-ouest, à la distance de six lieues. Comme les bâtimens se trouvoient alors au 6°. 49′ de latitude nord, et au 135°. 25′ de longitude est, il est évident

que ce devoit être une des îles Pelew, n'a-guères tant vantées pour l'accueil favorable qu'elles avoient fait au capitaine Wilson et à son équipage. Comme le journal de ce voyage n'étoit point encore publié alors, et que le lieutenant Shortland n'avoit point sous les yeux des cartes où ces îles fussent tracées, il jugea qu'il étoit vers la partie la plus méridionale des nouvelles Carolines; mais, après un mûr examen, il trouva que la longitude de cette terre étoit plus à l'ouest que la position de ces îles. Il conclut que leur longitude avoit été mal désignée sur la carte. Le 11 septembre, à six heures du matin, une petite île, qu'on n'avoit point encore apperçue auparavant, parut à l'ouest-sud-ouest, à la distance de cinq lieues; et le vent étant passé au sud-sud-ouest, le lieutenant Shortland gouverna au passage entre les deux îles. A neuf heures, étant entré dans ce passage, il jetta la sonde et trouva treize brasses; le fond étoit sablonneux; un courant impétueux traversoit avec rapidité. La côte étoit bordée de cocotiers; cette vue fit naître l'espérance de pouvoir procurer des rafraîchissemens salutaires aux malades : on détacha de chaque vaisseau une chaloupe qui dirigea de ce côté. Elles étoient occupées à sonder, lorsqu'un

qu'un

qu'un grand nombre d'Indiens s'approchèrent dans leurs pirogues, et par des signes engagèrent nos gens à prendre terre, leur donnant à entendre qu'ils pourroient se pourvoir de noix de coco, et de beaucoup d'autres choses ; comme ceux-ci se mettoient en devoir de mouiller à un lieu qui avoit l'apparence d'un morai ou sépulture, les Indiens s'y opposèrent, et insistèrent pour qu'ils débarquassent plus loin ou ailleurs. Cependant un grand nombre d'insulaires des deux sexes vinrent à la nage portant des bambous (1) remplis d'eau, dont ils croyoient que nos vaisseauux avoient besoin. M. Sinclair, le patron de l'Alexandre, qui se trouvoit sur une des chaloupes, a donné sur ce sujet les détails suivans. « Désespérant de pouvoir leur faire comprendre que j'avois besoin de noix de coco et non d'eau, je résolus de prendre terre ; en conséquence j'abordai dans le lieu le plus favorable que je pus trouver, au milieu de trois à quatre mille personnes. Mes yeux se portèrent sur un vieillard Indien que je jugai, à un ornement d'a-

(1) Les bambous sont les seuls vases à contenir l'eau dont on fait usage dans les îles Pelew. *Voy. Wilson. chap. XXV, p. 312.*

rête qu'il portoit au bras, être un des principaux ; je lui fis présent de quelques clous et de grains qu'il parut accepter avec beaucoup de plaisir ; ce qui aussi-tôt me concilia son amitié, et je ne tardai pas à en éprouver d'heureux effets ; car il usa plusieurs fois de son autorité pour réprimer l'insolence des plus mutins de ses gens qui se pressoient, faisoient foule, et tâchoient de dérober tout ce qu'ils pouvoient attraper. Un matelot perdit son coutelas qu'il tenoit trop négligemment, et le voleur avoit si bien pris son temps, qu'il étoit déjà presque hors la portée de la vue, quand on s'apperçut de son larcin. Malgré les offres des naturels sur leurs pirogues, je ne pus me procurer qu'environ trente noix de coco, et des légumes, soit qu'ils n'eussent point compris mes signes, ou qu'ils ne se souciassent pas de pousser plus loin leur trafic. Ces insulaires sont bien proportionnés, leur taille est moyenne, ils portent une longue chevelure, beaucoup d'entr'eux mâchoient du bethel, et ils étoient munis d'un petit bâton, d'ébène en apparence, avec lequel ils battoient une espèce de poudre semblabe à de la chaux (1) ; ils ont pour armes

(1) C'étoit la *chinam* ou corail dont ils se servent avec

une lance et une espèce d'herminette suspendue à leurs épaules ; quelques-uns n'en ont qu'une et d'autres deux. Ces herminettes sont de fer, et évidemment de fabrique européenne. Comme le lieu où nous étions abordés étoit rocailleux, et nullement agréable pour se promener, aussi-tôt que je vis que je ne pourrois obtenir le principal objet pour lequel j'avois été envoyé, je retournai le plus promptement que je pus. En échange de mes présens, le vieux chef des Indiens m'en fit un qui n'étoit pas aussi recevable; c'étoit un mélange de poisson, dignames et de plusieurs autres ingrédiens dont l'odeur, sans doute à cause de leur vétusté, n'étoit rien moins qu'agréable. Si-tôt que nous fûmes débarqués, beaucoup de naturels répétèrent le mot *Anglois*, comme pour s'informer si nous étions de cette nation ; mais quand ils comprirent que nous en étions, ils secouèrent la tête et prononcèrent le mot *Espagnol ;* ainsi c'est peut-être la connoissance de notre nom qui les empêcha d'être aussi courtois et obligeans sur le rivage

---

le bethel. *Wilson* p. 27. L'*Areca* est la noix du bethel ; on ne se sert que des feuilles. Plusieurs plantes en fournissent.

qu'ils l'avoient été dans leurs pirogues.

Quelques circonstances antérieures ne permettent pas de douter que ces insulaires n'eussent eu quelque rapport avec des Européens, et probablement avec les Espagnols ; à l'aversion qu'ils témoignèrent pour *l'Anglois*, on pourroit conjecturer, avec assez de fondement, que cette île étoit peut-être celle d'Artingall, dans laquelle nos compatriotes s'étoient signalés, cinq ans auparavant, en donnant des secours à un état ennemi (1) qui lui faisoit la guerre: mais s'il en est ainsi, la visite des Espagnols doit être postérieure au départ des Anglois, qui passent pour être les premiers Européens qui aient abordé dans cette île. Si les aventures de l'Antelope eussent été alors connues dans le monde, le lieutenant Shortland auroit eu du plaisir à se présenter devant le bienfaisant Abba Thulle, et probablement il eût obtenu une provision de rafraîchissemens et de végétaux, qui eus-

---

(1) Quelques lecteurs pensent peut-être que si la chose eût été ainsi, ils auroient alors cherché à se venger; mais nous trouvons dans les mémoires du capitaine Wilson que toute animosité cessa dès que la paix eut été établie entre les habitans de Pelew.

Voy. cet ouvrage, chap. XVI, p. 192.

sent pu sauver la vie à un grand nombre de ses compagnons de voyage, et préserver les autres de maladie; mais il ne fut pas assez heureux pour savoir qu'un asyle aussi favorable n'étoit qu'à une très-petite distance.

L'équipage étoit condamné à voir ses maux aller en augmentant au lieu de diminuer. Vers la fin de septembre, la fièvre intermittente et avec accès se fit sentir; le nombre de ceux que le scorbut mettoit hors d'état de rendre aucun service étoit considérable; quelques uns en moururent, et le petit nombre d'hommes que la vigueur de leur tempéramment avoit fait triompher de cette maladie, au milieu de leurs travaux pénibles et nécessaires, étoient sujets à des gonflemens de jambes, et étoient tourmentés par des douleurs aigues aux bras. Jusqu'ici l'Amitié avoit été plus heureuse. Le 23 de septembre, le scorbut s'y déclara; un seul homme alors en fut attaqué, mais cet avantage ne fut pas de longue durée; et si la maladie y fut plus lente à paroître, ses progrès n'en furent que plus rapides.

Le 27 septembre, vers midi, l'Alexandre apperçut la terre de Mindanao. Elle étoit située de l'ouest-quart-nord au nord-ouest-quart-

ouest, à la distance de quatorze lieues. Une partie de cette terre se faisoit remarquer par sa hauteur, et à cet éloignement elle sembloit former une île séparée; mais en approchant plus près, on trouva qu'elle y étoit inhérente. Le 30, vers quatre heures d'après-midi, les îles Hummock parurent à l'ouest-quart-sud-demi-sud, à la distance de six ou sept lieues. Dans toute l'étendue de ces parages, un courant violent ne cessa de pousser le vaisseau au sud de son estimation. Le 3 oct. le vent tomba tout-à-coup, et l'Alexandre se trouvant en danger de dériver avec le courant, et de donner contre les bords de Karkalang ou de l'île Sanguir, il fut obligé de jetter l'ancre, qui l'arrêta heureusement à quarante brasses d'eau. Le soir du 17, l'Amitié alla échouer sur la côte de Borneo; l'Alexandre jetta l'ancre aussi-tôt, et envoya une chaloupe à son secours; mais le lendemain matin, au retour du jour, on reconnut qu'il étoit tellement embarrassé entre des rochers et des bancs de sable, qu'il étoit difficile de concevoir comment il avoit pu s'avancer jusques-là, et comment il falloit s'y prendre pour le dégager. Cependant ce vaisseau fut assez heureux pour se tirer de cette fâcheuse position sans essuyer aucun dommage considérable;

et le dix-neuf au matin, on trouva un canal étroit, au travers duquel l'Alexandre l'entraîna, non sans beaucoup de peine, et le mit hors de danger. Le jour précédent on avoit essayé de lever l'ancre ; mais comme le vent ne souffloit pas, la violence des courans s'opposa à ce dessein. Les vaisseaux n'étoient alors qu'à huit lieues de la côte de Borneo.

Le scorbut avoit réduit alors les deux équipages à la situation la plus déplorable. L'Alexandre avoit perdu huit hommes de son complet ; il n'y avoit plus que deux hommes de quart, quatre matelots seulement et deux mousses en état de travailler ; et malgré toute la bonne volonté qu'ils avoient, malgré qu'ils fussent encouragés par la promesse d'une double paye à leur arrivée à Batavia, tous leurs efforts et leur ardeur ne pouvoient suffire aux besoins du vaisseau, qu'ils étoient à peine en état de mettre en mouvement ; ils ne pouvoient même soulever une petite ancre, si les courans les obligeoient d'y avoir recours. L'Amitié n'avoit que cinq hommes qui ne fussent point hors de service ; et il n'étoit rien moins que bien pourvu de provisions. Dans ces déplorables circonstances, aux approches des vents réglés de l'ouest, il étoit indispensablement nécessaire de sacri-

fier un des vaisseaux pour conserver l'autre. On prit l'avis des patrons, et après quelques discussions ce parti fut adopté. Le vaisseau l'Amitié étoit plus petit, et il étoit plus facile à évacuer que l'Alexandre, puisque ses agrès étoient moins considérables; M. Walton, qui en étoit le maître, consentit à ce qu'il fût évacué et coulé à fond, à condition qu'il partageroit la moitié du fret. En quatre jours l'équipage et les bagages de l'Amitié furent transportés sur l'Alexandre, après quoi il fut percé et abandonné aux flots. Cette réunion des deux vaisseaux de la compagnie ne suffit pas pour completter la moitié de l'équipage de l'Alexandre; et vu les ravages ultérieurs de la maladie, elle fut absolument dans l'impuissance de conduire le vaisseau à Batavia.

Le nombre des malades, sur l'Alexandre, montoit à quatre, celui des non-malades à neuf; et sur l'Amitié, celui des malades étoit de neuf, et celui des hommes bien portans, de huit.

Le 29 octobre, à cinq heures du matin, un vent de terre s'éleva de la côte de Bornéo; l'Alexandre étoit à l'ancre à six milles de cette île, il se remit en route, et à dix heures il se trouva vis-à-vis la pointe qui forme l'en-

trée du havre de Pamanookan. A cinq heures d'après-midi, Pulo-Laoot restoit du sud-sud-ouest au sud-ouest-quart-sud, à la distance de douze ou quatorze lieues, mais comme le vent se trouvoit au sud, et que les courans entraînoient avec force le vaisseau, ce ne fut que le 5 novembre qu'on doubla cette île.

On distribuoit sans cesse du vin et aux malades et à ceux qui étoient sains et saufs; mais ni ce moyen ni tous les autres remèdes que l'on essayoit n'adoucissoient l'état cruel de l'équipage. Ce fléau étendoit ses ravages au point qu'au commencement de novembre, à l'exception des officiers, un seul homme étoit en état de monter sur le tillac. Un moment d'alarme vint encore augmenter la rigueur de leur sort : le premier de ce mois, quatre grandes chaloupes, dont trois à dix-huit rames, et la quatrième à douze ou quatorze, dirigèrent vers le vaisseau ; elles paroissoient avoir des intentions hostiles. A la distance d'un mille environ, elles s'arrêtèrent, comme pour se consulter entr'elles, après quoi elles continuèrent de ramer et de s'avancer vers l'Alexandre. Le lieutenant Shortland arbora le pavillon anglois ; une des chaloupes répondit en déployant les cou-

leurs hollandoises, et une autre, celles du Portugal. Elles continuèrent à donner la chasse jusqu'à cinq heures d'après-midi, et on imaginoit que leur dessein étoit d'attaquer le vaisseau pendant la nuit et de s'en rendre maître. Tant que dura cette poursuite, le peu de force que l'on put déployer fut mis en activité; tous étoient postés à leurs quartiers; on disposa les canons. Lorsque tous les préparatifs furent faits, le lieutenant Shortland se détermina à montrer de la résolution et à éprouver celle des assaillans, en faisant feu sur eux. La chose fut ainsi exécutée, et répondit pleinement à ce qu'on en attendoit; car aussi-tôt ils se désistèrent de leur poursuite, et se hâtèrent de gagner la côte.

Si l'Alexandre eût été alors éloigné de quelques journées de plus de Batavia, il étoit perdu sans ressource; non qu'il fût contrarié par le gros temps, ou par le danger de la côte ou des bancs de sable, mais parce que tout l'équipage étoit dans un tel état d'affoiblissement et d'exténuation, qu'il lui étoit absolument impossible de gagner le port. Le 17 novembre, il n'y avoit, sans compter les officiers, qu'un seul homme qui fût en état de travailler: le plus petit retard

auroit réduit le vaisseau à errer çà et là ; jouet des vents et des flots, sans qu'il fût possible de fixer ou de diriger sa course. A six heures du soir, le vent se trouvant trop foible pour le porter dans la rade de Batavia, tous ceux indistinctement qui étoient en état d'agir réunirent leurs efforts et jettèrent l'ancre entre les îles de Seyden et d'Alkmara ; bientôt après on tira un coup de canon, et on donna le signal pour demander du secours. Le 18 à deux heures d'après-midi, comme il n'arrivoit point de secours, on fit les plus grands efforts pour essayer de lever, et on n'y parvint qu'avec la plus grande difficulté ; mais le temps qui brisoit au large obligea, à cinq heures, de remettre à l'ancre ; le fond avoit alors neuf brasses. Alors on détacha la chaloupe pour aller demander du secours au commodore Hollandois, en lui peignant la position affreuse de l'équipage, qui étoit réduit à un tel degré de foiblesse, qu'il ne pouvoit pas même ferler ses propres voiles. Les secours ne tardèrent point à arriver, et six matelots Hollandois restèrent à bord toute la nuit, de peur qu'il ne s'élevât quelque gros temps. Jamais, peut-être, vaisseau n'arriva au port dans un état si pitoyable, causé, non par les secousses

de la tempête, mais par les simples ravages d'un poison fatal et terrible.

Le 19, à cinq heures du matin, on fut témoin de l'arrivée consolante d'une chaloupe que le commodore Hollandois avoit l'humanité d'envoyer chargée de rafraîchissemens. Elle amenoit aussi un maître d'équipage et douze hommes de mer, pour aider à radouber le vaisseau. Le 20 les malades furent transportés à l'hôpital, quelques-uns y moururent, parce que leurs maux étoient trop invétérés pour être susceptibles d'adoucissement ou de guérison. Par le secours du *Bridge-Water* et du *Contractor*, vaisseaux de la compagnie des Indes orientales, qui étoient à la rade quand l'Alexandre arriva, du *Raymond*, de l'*Asia* et du *duc de Montrose* qui arrivèrent peu de jours après, et par le surcroît de quelques hommes accordés par le commodore Hollandois, l'équipage se trouva enfin fraîchement renouvellé. Des anciens matelots, il n'en restoit que quatre; les autres ou étoient morts ou n'étoient pas assez rétablis pour partir avec l'Alexandre, qui remit à la voile le 7 décembre.

Le reste du voyage ne renferme que quelques circonstances peu intéressantes, et rela-

tives à des passages assez connus de tous les navigateurs pour que nous soyons dispensés d'en donner les détails. Ils rencontrèrent au cap le capitaine Hunter, sur le *Sirius*, qui, lorsque l'Alexandre arriva, le 18 février 1789, avoit passé six semaines à Table-Bay. Le capitaine Shortland apprit de lui que le Borrowdale et le prince de Galles, qui l'avoient quitté à la côte de New-Sud-Galles, étoient retournés par le sud. A Table-Bay, l'Alexandre resta à l'ancre jusqu'au 16 de mars qu'il remit à la voile, et arriva de l'île de Wight le 28 de mai.

Ainsi finit un voyage dont la première partie fut agréable et intéressante par les découvertes qui en furent le fruit, et dont la seconde fut troublée par l'influence maligne d'un fléau destructeur, et par les coups multipliés de la mort. La navigation a été pénible; les voyageurs ont eu beaucoup à souffrir; mais après tout, nous sommes fondés à conclure que les voyages de nos compatriotes dans le nouveau continent du sud peuvent être d'une haute importance pour les progrès de la navigation et pour le progrès des connoissances géographiques; il ne faut pas que les malheurs de l'Alexandre et de l'Amitié donnent lieu à des craintes mal

fondées. Il n'est pas encore arrivé que des vaisseaux quittassent le port Jackson aussi mal pourvus de préservatifs contre le scorbut ; et quand même la chose arriveroit, il n'est nullement certain que leur navigation fût aussi malheureuse.

CHAPITRE XX.

Le Scarborough quitte le port Jackson : — Aborde à l'île Lord-Howe : — Rejoint la Charlotte : — Rencontre un large banc de sable : — Découvre plusieurs îles : — Quelques détails sur leurs habitans. — Description de leurs pirogues. De leurs ornemens. — Découverte de l'île de Mulgrave. — Arrivée du Scarborough à Tinian. — Malades envoyés à terre. — Départ de Tinian. — Arrivée dans la rade de Macao.

Le Scarboroug, commandé par le capitaine Marshall, quitta le port Jackson le 6 de mai 1788, et fit route vers la Chine, étant chargé de prendre une cargaison de thé à Canton pour la compagnie des Indes orientales. Durant quelques jours, on eut un temps très-variable et mêlé de fréquentes bourasques et

de fortes ondées. Le 16, l'après-midi, on apperçut l'île Howe dans la ligne de l'est-quart-sud, à sept lieues de distance ; le lendemain, à midi, ils trouvèrent le *Supply*, la Lady-Penrhyn et la Charlotte à la hauteur et sous la ligne de l'île. A deux heures le Scarborough touchoit à la terre ; mais le temps ne permettant pas de débarquer, on employa la nuit à se tenir à la hauteur. Le lendemain, au point du jour, le capitaine Marshall envoya le premier mate et six hommes sur le rivage de l'île Howe pour y chercher quelques tortues, qui, suivant le lieutenant Ball, commandant du Supply, s'y trouvoient en grande quantité dans le mois de février : cependant, malgré l'activité de leurs recherches, ils ne purent s'en procurer une seule ; mais cette excursion ne fut pas entièrement infructueuse : car ils rapportèrent un grand nombre d'oiseaux qui suffirent pour nourrir tout l'équipage pendant trois jours ; la plupart tenoient un peu de la poule d'Afrique, et faisoient un excellent manger. Après s'être procuré dans l'île ces rafraîchissemens, on partit à quatre heures, et on fit voile de compagnie avec la Charlotte ; on gouverna à l'est, avec une petite brise au sud-ouest. Le 22, à huit heures du matin, on apperçut l'île Norfolk, dans

la

la ligne de l'est-quart-sud, à douze lieues de distance. A deux heures, on étoit à un mille de la terre, et la sonde donna seize brasses; le fond étoit dur et raboteux. Comme la Charlotte étoit à une grande distance derrière, le capitaine Marshall mit en panne, et quand elle eut joint le Scarborough, on se tint sous une voile aisée à la distance de six lieues, à l'ouest de l'île; la sonde donna depuis seize jusqu'à vingt-cinq brasses; le fond étoit varié, mou en quelques endroits, dans d'autres couvert de coraux, et quelquefois hérissé de monceaux de sable blanc, mêlé de débris de coquillages.

Après avoir quitté l'île Norfolk, on fit force de voiles au nord et à l'est; le 26, à une heure, on découvrit une petite île sur la ligne nord-est, à la distance de huit ou neuf lieues; parvenus à-peu-près à quatre milles de l'île, ils jettèrent cinquante lignes de brasses, mais ils ne trouvèrent point de fond. Vers le soir, le capitaine Marshall se trouva près de l'île, et étant curieux de la connoître, il fit force de rames toute la nuit. Le lendemain matin, au point du jour, il toucha à la terre, et elle n'offrit aux regards qu'un rocher stérile, qui n'avoit pas plus d'un demi-mille dans sa plus grande largeur; il est très-élevé

et entièrement couvert d'oiseaux de différentes espèces ; mais il ne fut pas possible de débarquer à cause du ressac effrayant dont il est environné. Le capitaine Gilber, commandant de la Charlotte, l'avoit apperçu le premier dans la matinée du 26, et l'avoit nommé l'île *Mathieu ;* elle est située au 22° 22' de latitude sud, et au 170° 41' de longitude, à l'est de Greenwich.

Le 30, au 17° 13' de latitude sud, et au 172° 43' de longitude est, on vit plusieurs grands arbres et un grand nombre de cocotiers flottans sur l'eau, mais on n'apperçut point de terre. Il ne s'offrit rien de remarquable jusqu'au quatre de juin, que l'eau parut colorée ; à quinze brasses on trouva le fond quoiqu'il ne parût point de terre ; alors on fit monter au mât de beaupré un homme qui découvrit distinctement un banc de sable qui s'étendoit à l'ouest ; alors le capitaine Marshall changea sa course et gouverna à l'est ; la sonde donnoit depuis quinze jusqu'à trente brasses ; le fond étoit rocailleux, et en quelques endroits on appercevoit distinctement la terre. A huit milles de-là, en tirant vers l'est, on lâcha soixante-dix lignes de brasses, sans trouver de fond, ce qui détermina le capitaine à virer vent devant, et à diriger au

sud. Un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, qui voloient à l'ouest du banc de sable, firent soupçonner qu'une île n'étoit pas éloignée. La partie orientale de ce banc de sable est au 173° 12' de longitude est, et la partie méridionale au 15° 50' de latitude sud ; quant à son extension à l'ouest et au nord, elle n'est pas bien connue ; cependant on ne peut douter qu'elle ne soit considérable ; car du haut du mât de beaupré, l'eau paroît blanche à une aussi grande distance que la vue peut porter. Quand on n'eut plus rien à craindre du banc de sable, on fit route vers le nord, avec une légère brise à l'est et un temps assez calme. Le 9, au 7° 59', de latitude sud, le vent passa à l'ouest, et continua ainsi jusqu'au 13, qu'il changea encore et souffla de l'est.

Le 18, à six heures du matin, on apperçut en avant du vaisseau une petite île située au nord-demi-ouest, à la distance de huit à neuf lieues ; à six milles de la terre, on jetta la sonde, mais à soixantes brasses de ligne il ne se trouva point de fond ; dans ce moment le capitaine Marshall apperçut plusieurs pirogues à voiles déployées, et deux ou trois hommes sur chacune, qui s'avançoient vers le vaisseau ; mais tout-à-coup ils tirèrent en

arrière, et gagnèrent le rivage. Cette île est très-basse, sa surface est unie; elle s'étend au nord-est et au sud-ouest, elle se termine à chaque extrémité par une pointe basse et applanie, avec une espèce de baye profonde au milieu. Le capitaine lui donna le nom d'île *Hopper ;* elle est située au 00° 03' de latitude sud, et au 173° 43' de longitude est, par rapport à Greenwich.

A sept heures on vit une autre île plus petite que la dernière, à la distance d'environ six milles, au sud-ouest de l'île Hopper, et qui en paroissoit très-près; elle fut nommée l'île *Henderville*. Vers midi, parut une autre île que le capitaine Marshall appella l'île *Woodle*, située à trois milles au nord-ouest de l'île Henderville. Cinq grands canots partis de l'île Woodle s'avançoient vers le vaisseau, voiles déployées; mais arrivés à la distance de quatre milles, ils virèrent de bord, et regagnèrent le rivage. Le vent qui souffloit de la côte ne permit pas de descendre à terre; ainsi on ne peut donner une description particulière de ces îles; elles paroissoient couvertes d'un grand nombre de cocotiers et d'une foule d'autres arbres de toute espèce. A trois heures d'après-midi, le Scarborough se trouvoit à la dis-

tance de trois milles de l'île Henderville, on lâcha soixante brasses de ligne, mais on ne trouva point le fond. Plusieurs grands feux étoient allumés sur le rivage, et les naturels assemblés en grand nombre sur le bord regardoient le vaisseau avec des yeux de surprise et d'étonnement ; bientôt après, dix-neuf canots, contenant chacun cinq ou six hommes se détachèrent du rivage et gouvernèrent au vaisseau ; alors le capitaine Marshall mit en panne, dans l'espérance qu'ils s'approcheroient de lui ; plusieurs d'entr'eux s'avancèrent jusqu'à un quart de mille du vaisseau. Les canots baissèrent leurs voiles, et s'arrêtèrent à considérer le bâtiment ; mais rien ne put les déterminer à venir bord à bord ; cependant, comme des canots s'avançoient de l'île, le capitaine Marshall se résolut à mettre en panne, jusqu'à ce qu'ils fussent tous retournés à terre, espérant qu'il pourroit obtenir d'eux quelques rafraîchissemens : deux des derniers canots dirigèrent vers le vaisseau, sans la moindre hésitation ; alors le capitaine fit signe de la vue à ses gens de ne point intimider ces insulaires. Quand les canots furent près du vaisseau, les Indiens commencèrent

à s'aboucher, et firent signe aux gens de l'équipage d'avancer plus près de l'île.

Après s'être entretenu quelque temps avec les insulaires, le capitaine leur offrit quelques petits clous, une petite bouteille et un miroir, objets qu'ils paroissoient desirer beaucoup ; cependant, on ne put jamais obtenir qu'ils amenassent leurs canots bord à bord ; il y en eut trois qui se jettèrent à la mer, et vinrent à la nage jusqu'au vaisseau ; on leur jetta une corde pour les soulever, mais ils ne voulurent jamais venir à bord. Ils témoignèrent la plus grande satisfaction des petits présens qu'on leur offroit, et en échange ils donnèrent au capitaine quelques grains de collier, et des dents de bêtes ou d'animaux, qu'ils portoient à leur col comme ornement. Cette action sert à faire voir qu'ils ont quelqu'idée de l'échange.

Ils firent signe une seconde fois d'approcher le vaisseau plus près de l'île ; ensuite ils rejoignirent le reste des canots, qui aussi-tôt retournèrent vers le rivage ; le capitaine Marshall mit à la voile et gouverna au nord.

On a déjà marqué la position de ces îles. Elles sont très-près de la ligne nord-ouest et sud-ouest ; l'île Hopper paroît avoir environ

dix lieues de longueur, Henderville six lieues, et l'île Woodle, le même nombre.

Il est à regretter que le capitaine Marshall n'ait point eu la facilité de connoître ces îles plus en détail ; il n'y a pas de doute qu'il n'y eût trouvé des rafraîchissemens de toute espèce ; car, quoiqu'on n'eût rien apperçu sur les canots, cependant les naturels étoient gras et bien portans, et paroissoient vivre à leur aise : de plus l'île Hopper sembloit offrir un excellent havre.

Ces insulaires paroissent être une belle race d'hommes. Ils sont de couleur de cuivre, vigoureux et bien faits ; leurs cheveux sont longs et noirs, ainsi que leurs yeux et leurs sourcils, et ils ont de très-belles dents. La seule parure qu'on leur ait remarquée étoit un collier fait de grains mêlés de dents ; mais beaucoup d'entr'eux avoient la figure peinte en blanc.

Si on juge de ces peuples par la construction de leurs canots, ils ont certainement de l'esprit et de l'invention ; la plupart de ces canots sont assez grands pour contenir seize ou vingt personnes ; ils sont étroits, et bâtis de maniere qu'ils voguent avec beaucoup de légèreté. Cependant il n'y a pas le moindre danger qu'ils chavirent, parce qu'ils sont

tenus en équilibre par un boute-hors fait en forme d'échelle, et en saillie du côté du vent. A un des bouts de cette échelle est attachée une pièce de bois dont les deux extrémités se terminent en pointes, et qui présente la figure d'un bateau ; elle sert non-seulement à tenir le canot droit, mais encore à le soutenir contre le vent. A l'autre bout du bout-hors est attaché une corde bien tendue qui répond au mât de beaupré, et lui sert comme de hauban ; et lorsqu'il fait un vent frais, deux ou trois hommes, selon la grandeur des canots, descendent sur l'échelle, pour le tenir droit.

Ces canots voguent toujours du même côté ; cependant ils sont disposés de maniere qu'ils suivent aussi bien telle direction que telle autre, et les Indiens les manient avec une telle dextérité, qu'ils sillonnent beaucoup plus rapidement que nos bateaux. Chaque canot a une voile, qui en général est très-large ; elles paroissent être de soie crue, elles sont cousues avec propreté, et taillées dans le genre de nos voiles aurigues, avec une vergue à l'avant-bord, et une autre au fond ; de sorte que lorsqu'ils ont besoin de revirer, ils n'ont qu'à changer leur lof, et le tourner vers le vent du mât ; en un mot,

le peu que le capitaine Marshall a remarqué de ces insulaires suffit pour convaincre qu'ils ont de la vivacité, de l'esprit et de l'expérience.

Après avoir quitté ces îles nouvellement découvertes, le capitaine Marshall gouverna au nord, accompagné d'une légère brise à l'est-nord-est; et le 20, à cinq heures du matin, on apperçut une île dans la ligne d'est-nord-est, à huit lieues d'éloignement ; elle paroissoit très-basse, et presque de niveau avec les eaux de la mer, tellement qu'à quatre milles on n'appercevoit que des arbres. Lorque le capitaine Marshall fut tout près de la terre, il trouva qu'elle formoit une chaîne d'îles qui s'étendoit du sud-est au nord-ouest, à la distance de plus de trente lieues. Comme la brise étoit favorable, ils rangèrent les îles à trois milles du bord, et plusieurs canots, voiles déployées, suivoient le vaisseau ; neuf d'entr'eux s'en approchèrent assez près. Un grand nombre d'insulaires, attirés par la curiosité, s'étoient rassemblés sur le rivage pour voir passer le vaisseau. Cette raison engagea le capitaine Marshall à mettre en panne, dans l'attente que les naturels s'avanceroient bord à bord ; mais aucun d'eux ne se hazarda à venir élon-

ger le vaisseau : alors il lui prit envie d'envoyer une chaloupe à terre, afin de se procurer des rafraîchissemens dont il avoit besoin pour quelques-uns de ses gens qui étoient attaqués du scorbut ; cependant il renonça à cette résolution, et il agit en cela avec prudence ; il n'eût point été sage d'envoyer quelques hommes au milieu d'une multitude ignorante, dont on ne connoissoit point le caractère et les dispositions.

Le centre de ces îles est à 1° 50' de latitude nord, et à 172° 00' de longitude est. Elles sont très-basses, et cependant une chose digne de remarque, c'est qu'en sondant à un mille seulement de la terre, on ne trouva point de fond en jettant quatre-vingt brasses de ligne. Ces îles paroissoient offrir d'excellens havres, et probablement elles auroient fourni beaucoup de rafraîchissemens. Les naturels sembloient tirer sur le noir, et leurs pirogues approchoient beaucoup pour la forme de celles déjà décrites.

Le capitaine Marshall désespérant d'obtenir de ces insulaires aucuns rafraîchissemens, remit à la voile, et le 22, à neuf heures, il apperçut une terre dans la direction du nord-quart-d'est, à la distance de huit milles; elle paroissoit très-basse, unie et couverte

d'arbres. A quatre heures, ils touchoient à la partie méridionale ; la côte étoit bordée d'un grand nombre de canots ; quelques-uns gouvernèrent au vaisseau ; deux même s'en approchèrent tout près, mais rien ne put les engager à venir bord à bord. Ces insulaires ressembloient beaucoup à ceux de l'île Henderville, et la construction de leurs canots étoit la même ; un d'eux avoit une espèce de girouette au mât de beaupré, qui paroissoit être de même matière que les voiles. En rangeant la côte, on trouva qu'elle étoit formée de six îles différentes, qui s'étendoient du nord-quart-est' au sud-quart-ouest, dans la longueur de quatorze ou quinze lieues; leur centre est au 2° 58' de latitude nord, et au 173° 00' de longitude est. L'île la plus méridionale, le capitaine Marshall la nomma l'île *Allen ;* la seconde, l'île *Gillespy ;* la troisième, l'île *Touching ;* la quatrième, l'île *Clarke;* la cinquième, l'île *Smith* ; la plus septentrionale, l'île *Scarborough.* Ils rangèrent ces îles à la distance d'environ trois milles, et ils tinrent continuellement le plomb dans l'eau, mais sans trouver le fond, ce qui parut d'autant plus extraordinaire que le sol des îles est très-bas. Elles paroissent offrir un mouillage

sûr ; la mer y est calme, et elles semblent fertiles en cocotiers et en arbres choux. Ils se trouvoient alors par le travers de l'île Scarborough ; il commençoit à faire si sombre qu'on ne pouvoit appercevoir la terre ; heureusement les Indiens allumèrent deux grands feux qui jettèrent de la clarté sur toutes les îles, et mirent à même de les examiner.

Le 23 juin, à six heures d'après-midi, une plus grande masse de terre fut apperçue ; elle étoit située au nord-nord-ouest, à quatre lieues de distance ; mais comme les ténèbres de la nuit commençoient à couvrir l'horizon, ils virèrent vent devant, et firent le sud.

Le lendemain à deux heures, ils étoient à deux milles de la terre ; c'étoit une chaîne d'îles qui s'étendoient de l'est à l'ouest à une distance de plus de vingt-cinq lieues ; et ils apperçurent la pointe de la partie la plus orientale de cette terre, qui s'avançoit au moins à trois lieues dans la mer. Le rivage de ces îles, du côté du nord-ouest, est roide et escarpé ; le Scarboroug rangea la côte à un mille de la terre, et on jetta à plusieurs reprises jusqu'à cent brasses de ligne, mais sans trouver de fond ; les flots alloient se briser avec force contre le rivage, sur lequel étoient rassemblés un grand nombre d'insu-

laires. Vers trois heures, un petit canot chargé de deux hommes se détacha du bord ; le capitaine Marshall s'arrêta pour leur donner le temps de s'approcher du vaisseau ; mais lorsqu'ils en furent à-peu-près à cent vergues, ils virèrent vent arrière et s'éloignèrent avec rapidité, saisis, en apparence, de la plus grande frayeur : ces hommes avoient des peaux attachés autour de leur ceinture, et leurs cheveux étoient ornés de coquillages et de grains de chapelet. Quand ils se furent éloignés du vaisseau, le capitaine Marshall fit voile vers la partie occidentale de ces îles, qu'il desiroit reconnoître, s'il étoit possible, avant que la nuit n'arrivât ; le souffle du vent devenu léger et presqu'insensible mit obstacle à ses desirs. Plusieurs grands canots, chargés de huit ou dix hommes chacun, quittèrent la côte. Il a déjà été observé que le vaisseau la Charlotte, commandé par le capitaine Gilbert, naviguoit de compagnie avec le Scarborough ; il en étoit alors à quelque distance en arrière ; les canots s'approchèrent de lui bord à bord ; quelques-uns des insulaires montèrent dessus la Charlotte, et allèrent de long en long, volant tout ce qu'ils rencontroient sur leur passage : un, entr'autres, se saisit d'une brimbale de pompe,

et se disposoit à sauter hors de bord avec elle, mais il fut arrêté par un des gens du vaisseau. Ils paroissoient très-civilisés et tous avoient un voile autour de la ceinture ; leur parure consistoit en colliers faits de grains de chapelet, d'où pendoit une croix dans le genre de celles que portent les Espagnols.

Le capitaine Marshall donna à ces îles le nom d'îles Mulgrave, en l'honneur de lord Mulgrave ; la plus méridionale est située au 5° 58' de latitude nord, et au 172° 3' de longitude est, et la plus septentrionale, au 6° 29' de latitude nord, et au 171° 10' de longitude est. Le 25, à midi, ils firent le tour de l'île la plus occidentale, et se crurent absolument quittes de toutes, parce qu'au milieu d'un jour clair et serein, ils n'appercevoient point de terre du haut du mât de beaupré. Dans ce moment les houles de la mer étoient violentes, ce qui détermina le capitaine Marshall à mettre en panne sous une voile aisée durant la nuit; mais le lendemain, à la pointe du jour, il fut bien surpris de voir une masse de terre et une île vaste et spacieuse entre lesquelles ils devoient avoir passé pendant la nuit, et certainement très-près d'elles sous leur vent, quoiqu'ils eussent sondé

toutes les demi-heures, mais sans avoir jamais trouvé la terre. Les îles Mulgrave produisent des cocotiers en abondance, et on apperçut des restes d'oranges et de divers autres fruits; cependant les insulaires n'en apportèrent aucun pour échanger. Ils ne portent aucune arme défensive, et c'est une preuve qu'il règne une grande union parmi eux. On gouverna au nord, avec une légère brise à l'est; et le 27 à midi, au 7° 25' de latitude nord, et au 171° 10' de longitude est, on apperçut une terre qui s'étendoit du nord-quart-est au nord-nord-ouest. La brise étoit fraîche alors; le capitaine Marshall s'avança vers la terre, et il y trouva qu'elle étoit un amas de petites îles situées à l'est et à l'ouest, l'une par rapport à l'autre, mais on ne découvrit aucunes traces qui marquassent qu'elles fussent habitées.

Le 28, à midi, on apperçut encore des îles situées du nord au nord-ouest-quart-ouest, à trois ou quatre lieues de distance; leur latitude étoit alors au 8° 02' nord, et leur longitude au 170° 57' est. Comme il faisoit un temps de brume et une pluie continuelle, on vira vent arrière, et on s'éloigna de la terre; cependant le ciel s'étant un peu éclairci dans l'après-midi, ils gouvernèrent

une seconde fois du côté de la terre ; et à quatre heures ils se trouvèrent près de l'île la plus occidentale ; deux grands canots étoient retirés sur le sable du rivage, mais ils parurent vuides et abandonnés. A cinq heures on apperçut plusieurs îles dans la ligne nord-nord-est, à la distance de cinq ou six lieues. Pendant la nuit, le capitaine Marshall resta en panne sous une voile aisée, et le lendemain, au point du jour, parut en avant une terre éloignée de six lieues, et située au nord-quart-est, et quelques terres à l'est, éloignées de dix-sept lieues. Ces îles, comme toutes celles qu'on avoit découvertes jusqu'alors dans ces parages, étoient très-basses et entièrement couvertes d'arbres très-élevés ; en sondant, on ne trouva point de fond à cent brasses. A midi, elles étoient au 8° 59' de latitude nord, et au 170° 24' de longitude est.

A cinq heures d'après-midi, on apperçut encore des îles au nord, à cinq lieues d'éloignement; mais la nuit qui arrivoit força de virer vent arrière et de gouverner au sud. Dans la matinée du trente, ils filèrent entre deux îles éloignées d'environ cinq lieues l'une de l'autre, et environnées de brisans : à onze heures on fut quitte entièment de toutes les îles. A midi l'observation donna

donna 9°. 34' de latitude nord, et 169°. 22' de longitude est. Ces dernières îles étoient, au jugement du capitaine Marshall, les mêmes que lord Anson découvrit et appella îles *Barbadoes*.

La mer se trouvant alors dégagée de tout obstacle, ils poursuivirent leur route sans rencontrer rien de remarquable jusqu'au 31 juillet, qu'ils virent, à six heures du matin, la terre de Saypan, située à l'ouest-quart-sud, à la distance de six lieues. Comme le vent étoit léger et variable, ils n'approchèrent de la terre que vers le soir; ainsi toute la nuit ils restèrent en panne. Le lendemain au point du jour, le capitaine Marshall envoya sa chaloupe à terre, avec le mate en chef et quatre hommes, pour se procurer quelques rafraîchissemens, et chercher un endroit propre à mettre à l'ancre. A deux heures d'après-midi, la chaloupe revint chargée de noix de cocotier et de choux palmistes, deux fruits différens qui, au rapport du mate, avoient été cueillis sur le même arbre; mais ils ne purent trouver de mouillage, parce que la mer étoit très-profonde près du bord, que le fond étoit hérissé de rochers, et que le ressac étoit si violent, que le bateau n'avoit pu aborder qu'avec

beaucoup de peine. L'impossibilité de trouver de havre à Saypan détermina le capitaine à poursuivre son chemin jusqu'à Tinian, pour y mouiller et déposer sur le rivage ses malades, dont le nombre montoit à quinze hommes attaqués du scorbut; le reste de l'équipage étoit si affoibli, qu'ils pouvoient à peine manœuvrer : le vent cependant fut si variable, qu'ils ne purent toucher à la partie de l'île dirigée au sud-ouest que le 4 dans l'après-midi; là ils mirent à l'ancre, ayant vingt-cinq brasses d'eau, et bientôt après la Charlotte vint mouiller à une petite distance du Scarborough.

Le lendemain de grand matin, le capitaine Marshall envoya ses malades à terre avec une tente, et une quantité de provisions suffisante pour cinq jours. Quand les malades furent déposés et leur tente dressée, l'équipage de la chaloupe alla se promener dans l'île; ils apperçurent un grand nombre de bestiaux, des cochons et de la volaille; ils se contentèrent d'emporter un veau, un cochon et une volaille ou deux, et chargèrent le bateau de noix de coco, d'oranges et de limons. Le 6, le principal mate fut envoyé à terre pour faire

de l'eau fraîche; il ne tarda pas à trouver la source dont il est mention dans le voyage du lord Anson; mais elle étoit entièrement tarie; et pour trouver de l'eau fraîche, il eût fallu aller à deux milles de la descente. Le bateau revint à midi, chargé de fruits de différentes espèces. Vers le soir le vent passa au sud-sud-ouest; son souffle violent et impétueux gonfloit les vagues, et leurs masses roulantes, en venant se briser dans la baye, agitoient avec force le Scarborough dont on fut obligé de brayer les jointures. Comme la fureur du vent ne s'appaisoit pas, le capitaine Marshall envoya le 7 sa chaloupe à terre, pour ramener les malades; ce qui ne put s'exécuter qu'avec beaucoup de peine et de danger. Cependant tout étoit prêt pour le départ; le capitaine étoit résolu de profiter du moment où le vent tourneroit au sud ou au sud quart-est, pour évacuer la partie occidentale de l'île. Pendant la nuit, ils essuyèrent une brise si violente au sud-ouest, qu'ils s'attendoient à chaque instant à aller se briser contre le rivage; heureusement à l'aube du jour le vent passa au sud-sud-est, et à l'instant on coupa le cable, et on s'éloigna de l'île. Le capitaine Gil-

bert coupa ses deux cables et suivit le Scarbourough (1). A peine avoient-ils quitté la terre, que le vent repassa au sud-sud-ouest, et l'ouragan devint si terrible, que si les vaisseaux eussent été encore à l'ancre, ils se seroient inévitablement brisés contre le rivage. Quoique les gens du capitaine Marshall n'eussent été que fort peu de temps à terre, ils en éprouvèrent un bien-aise surprenant; la force leur revint par degrés, et bientôt après ils furent parfaitement rétablis.

Il n'arriva aucune particularité durant leur passage de Tinian à la Chine; dans l'après-midi du 7 septembre ils apperçurent les îles Lema, et l'après-midi suivant ils mouillèrent dans la rade de Macao.

---

(1) Une des ancres de la Charlotte fut trouvée le 25 septembre par le capitaine Sever, montant le vaisseau Lady-Penrhyn.

CHAPITRE XXI.

Récit du retour du lieutenant Walts (1) sur le vaisseau Lady-Penrhyn : Détails sur la mort d'Omaï, et autres particularités intéressantes arrivées à Otahiti.

LA Lady-Penrhyn, vaisseau commandé par le capitaine Sever, quitta le port Jackson

(1) Le lieutenant Watts, outre son mérite personnel, comme citoyen et comme homme de mer, a eu le bonheur d'être de la dernière expédition du capitaine Cook, dans laquelle sa gloire reçut un nouveau lustre, quoique ce grand navigateur y ait malheureusement péri; et on lui doit, à tous égards, de donner quelques particularités de sa vie.

M. Watts, né à Londres le 24 juin 1755, fut élevé dans l'université de Bracken à Greenwich; il s'embarqua pour la première fois en 1770; en 1775 il monta sur la flotte royale, à bord du Barfleur, vaisseau dont l'amiral actuel, M. Peter-Parker, étoit alors capitaine. En mars 1776, il passa sur le vaisseau la Résolution, et

le 5 mai 1788. Dans la soirée du 7 on s'imagina voir un feu sur le rivage ; on jetta la sonde, mais on ne trouva point de fond à 90 brasses. Suivant les observations du 9 à midi, ils se trouvèrent portés par un courant à 80 milles vers le sud, depuis leur départ. Le scorbut commença dans ce temps à se mettre parmi eux ; un de leurs gens devint incapable de faire aucun service, et plusieurs autres se plaignoient beaucoup de douleurs. Le temps le plus général étoit un temps accompagné de grains, et mêlé de tonnerre, d'éclairs et de pluie. Le 14 au matin, on apperçut une île située au nord-est-demi-nord, à 18 ou 20 lieues de distance, et qui paroissoit séparée en deux pointes circu-

---

voyagea sous les capitaines Cook, Clerk et Gore. En 1781, il fut fait lieutenant du Dromadaire ; et en 1782, du Blenheim, dont Adam-Duncan étoit capitaine. Après la guerre, il servit sur le Gange, sous les capitaines Jacques Luttrel et Roger Curtis, successivement ; quand le voyage au New-Sud-Galles eut été déterminé, il obtint un congé des commissaires de l'amirauté, et la permission de partager cette expédition sur le vaisseau Lady-Penrhyn. Le récit suivant est exactement tiré de son journal, et en grande partie dans ses propres termes.

laires, ou Hummock. A sept heures d'après-midi, l'île qu'on avoit vue le matin étoit alors à environ neuf lieues de distance. En cet endroit on passa la nuit en panne, et le matin suivant on remit à la voile et on gouverna à cette île. A midi ils s'abouchèrent avec le Supply, commandé par le lieutenant Ball qui leur apprit que cette île avoit été appellée l'île Howe. L'après-midi et la nuit se passèrent à la côtoyer bord à terre, bord au large; et le lendemain à neuf heures du matin on mit la chaloupe en mer, avec quelques hommes et le lieutenant Watts, pour aller à terre chercher des tortues; mais n'en ayant pu trouver dans les différentes bayes qu'ils visitèrent avec soin, vers midi ils retournèrent à bord; ce contre-temps ne les empêcha point de faire une autre tentative, car quelques tortues leur auroient été d'un grand secours; en conséquence, M. Anstis, accompagné de quelques hommes, tenta la fortune et partit pendant la nuit. Le lendemain, vers midi, il revint sans avoir vu une seule tortue; mais en dédommagement il avoit eu un grand succès dans la pêche; les poissons qu'il rapporta, suffirent pour nourrir le vaisseau pendant trois ou quatre jours.

L'île Howe fut découverte par le lieutenant Ball, en allant à l'île Norfolk, au mois de février 1788. A son retour il s'y arrêta et la parcourut. Il y prit alors beaucoup de belles tortues vertes, qui s'y trouvoient en grande quantité ; ce qui engagea le gouverneur Phillip à envoyer une seconde fois le Supply dans cette île. Mais le succès ne répondit pas à son attente. Sans doute la rigueur du froid avoit forcé les tortues de quitter le nord.

L'île a environ deux lieues d'étendue. Elle est dans la direction du nord 30° ouest et du sud 30° est. Au sud-est, elle se termine par deux montagnes très-hautes, qui peuvent se voir de plus de vingt lieues, et paroissent au premier abord comme deux îles détachées. A trois lieues de ces deux montagnes, en approchant dans la direction du sud-est, est un rocher élevé et se terminant en pointe (1), qu'on apperçoit de plus de 12 lieues. Depuis ce rocher, il règne une étendue de rochers très-dangereux, l'espace de trois ou quatre milles, formant une ligne sud-est et sud-ouest. Ceux qui sont au sud-ouest sont ca-

---

(1) La pyramide de Ball.

chés sous l'eau. Aux extrémités nord-ouest et nord-est de l'île, qui est d'une médiocre hauteur, se trouvent aussi plusieurs rochers qui s'étendent à quatre ou cinq milles au-delà; ces deux pointes sont très-escarpées, et il paroît à l'entour un fond très-sale ; à la pointe nord-ouest est un roc environné de onze brasses d'eau ; entre ce roc et l'île est un passage. Le récif, du côté du couchant, s'étend vers les deux extrémités, et est coupé de quelques vuides ; les bateaux peuvent passer au travers sans le moindre danger ; mais au-delà du récif il y a en général beaucoup de bas-fonds. L'île est assez large à chaque bout, mais fort étroite, et le sol est très-bas au centre, ce qui forme deux baies qui mettroient les vaisseaux à l'abri sous le vent de l'île, si le vent étoit du sud-est au nord-est, ou du sud-ouest au nord-ouest. Les sondes sont régulières du côté du couchant, mais la mer n'y est pas tenable, parce que le fond est hérissé de rochers de corail ; le côté du levant ne fut pas examiné : il faut croire que la partie basse et étroite de cette île a été submergée et séparée du reste ; car en la traversant au centre, on y vit de larges lits de corail et des coquilles en grande abondance ; du côté de l'est, qui semble être

le côté du vent, la mer a formé un banc de sable de 25 à 30 pieds de haut, qui sert comme de barrière pour empêcher les inondations à venir. L'île paroît aussi avoir éprouvé une révolution volcanique ; car on y trouva une grande quantité de pierres calcinées et de pierres ponces. M. Anstis, qui débarqua sur le récif dont est protégée la baie occidentale dans un moment où l'eau étoit basse, trouva que ce n'étoit qu'une masse entièrement brûlée et calcinée.

Cette île n'est habitée que par la race des oiseaux ; le plus commun est le Goeland : leur nombre y est prodigieux. Il paroîtroit que c'étoit alors le temps de leurs couvées, car les femelles étoient toutes sur leurs nids, qui sont simplement creusés dans le sable, parce qu'aucun quadrupède ne vient les troubler. Les gens du détachement apportèrent plusieurs de leurs œufs à bord. On y voyoit une grande quantité de gros pigeons, des perroquets d'un beau plumage, une nouvelle espèce de poules d'eau, ainsi que des râles et des pies, et un petit oiseau d'une beauté parfaite, dont le gosier et les aîles étoient jaunes. on remarquoit aussi un oiseau noir qui, avec son bec crochu, creusoit la terre, comme

les lapins pour faire un terrier. Les fourmis y étoient en grand nombre, elles paroissoient les seuls insectes de cet endroit, excepté les vers de terre ordinaires : le sol y est sablonneux, et l'eau fraîche extrêmement rare dans les lieux qu'on a eu occasion d'examiner.

Cette île est assez couverte de bois ; on y voit le mangrove, arbre gros et court, le bambou et le chou - palmiste. Les différens végétaux qu'on y trouve sont le cochlearia, le céleri sauvage, l'épinard, la chicorée et la crête marine.

D'après leurs observations, cette île est située au 31°30'49" de latitude méridionale; et en comparant leurs observations lunaires avec celles du lieutenant Ball, sa longitude est de 159° 10' 08" est de Greenwich. Le moyen état du thermomètre, pendant leur court séjour, fut de 66°, et la variation du compas, de 10°, d'après plusieurs observations. L'après-midi on rentra la pinasse et on fit voile vers l'est, avec une brise fraîche au sud-ouest. Il ne se présenta aucun objet digne de remarque jusqu'au 31. Ce jour-là, vers trois heures d'après-midi, on apperçut deux îles, l'une située au nord-est demi-est, à sept

lieues ; l'autre à l'est-quart-sud, à six lieues environ de distance. Il étoit impossible d'y aborder avant la nuit ; ainsi on tint le vent sous une voile aisée ; le lendemain de grand matin on déploya les voiles et on porta sur l'île. En s'approchant de la partie méridionale, on trouva qu'elle formoit deux îles désertes, séparées par un canal d'environ un quart de mille, et, selon les apparences, nullement dangereux. L'île du nord est dans la direction de nord-demi-est, et environ à cinq lieues de ces deux îles désertes. A midi le corps de l'île nord portoit nord-est-quart-nord. A trois milles de distance leur latitude se trouvoit de 30° 11' sud, et leur longitude, d'après les observations lunaires, de 180°, 58', 37" est; à une heure, ils portèrent autour de l'extrémité occidentale de l'île et s'approchèrent du centre à un mille environ de la terre. A une certaine distance de cette île, ils espéroient y trouver quelques productions utiles aux gens du vaisseau, (le scorbut faisoit des progrès tous les jours), mais ils furent bien trompés. Les côtés du nord et du midi sont environnés de rochers sur lesquels l'eau coule, et qui ne laissent pas l'entrée d'un bateau. Cependant le capitaine Sever fit mettre en mer le petit bateau, et

fut sur la côte, accompagné de M. Anstis; ils eurent beaucoup de peine à prendre terre, et lorsqu'ils furent sur les rochers, il leur fallut gravir un précipice très-dangereux, avant de pouvoir gagner le niveau de l'île. Cette île est très-haute à l'extrémité occidentale et s'abaisse graduellement jusqu'à l'autre extrémité, où elle se termine en une montagne d'une moyenne hauteur. Dans toute sa largeur elle est bordée de montagnes principalement composées de sable blanc. Toute l'île paroît être la production d'un volcan, et elle en porte les marques les plus caractérisées, étant couverte de pierres ponces et de rocs entièrement brûlés. Le haut du pays est couvert d'une espèce de terre grossière qui produit une grande abondance de mangroves sauvages. L'île peut avoir deux milles et demi d'étendue dans la direction est-sud-est et ouest-nord-ouest. Le sol est mêlé de sable et de terreau. De même que l'île Howe, elle n'est habitée que par des oiseaux de même espèce. A peine pouvoit-on y faire un pas sans enfoncer dans des creux jusqu'aux genoux; il y avoit beaucoup de rats et de souris, et on trouva plusieurs oiseaux morts à l'entrée de leurs terriers. Il ne parut pas y avoir d'eau fraîche, quoiqu'il

y eut des rigoles formées en divers endroits, qui marquoient assez certainement que l'île étoit sujette à de grandes pluies. Elle fut appellée l'île de *Macaulay*, du nom de M. G. M. Macaulay ; et les deux îles au midi, les îles de *Curtis*, du nom de Timoth. et Guill. Curtis. A cinq heures du soir, le capitaine étant de retour à son bord, on rentra le bateau, et on fit voile vers l'est avec un vent de brise modéré de sud-ouest. L'île de Macaulay est située au 30° 9' de latitude sud, et au 180° 58', 37" de longitude est.

Le scorbut commençoit alors à gagner l'équipage, et le 6 il y eut neuf hommes incapables de sortir de leur hamac, sans ceux qui en souffroient beaucoup ; les gencives enflées, la chaire excessivement noire et dure, une contraction de nerfs et une foiblesse totale en étoient les simptômes ordinaires. On leur donnoit du vin tous les jours; il y avoit aussi de la soucroûte, mais l'équipage refusoit d'en manger. Depuis ce moment jusqu'au 17 il y eut peu de changement; mais l'équipage fut dans un état déplorable. De tous ceux qui étoient à bord, compris le capitaine, à peine y avoit-il dix hommes capables de faire le service; encore de ces dix, plusieurs étoient-ils très-foibles. La sou-

croûte, qu'on avoit refusée auparavant, commença alors à être recherchée. On leur donna la portion fraîche du capitaine, qui se contenta, lui et ses officiers, de provisions salées. Ajoutez à leur triste situation, que le vent, constamment à l'est du bord, les empêchoit d'avancer, et que pendant plusieurs jours ils eurent un mauvais temps, accompagné d'une pluie continuelle et de fréquens orages, mêlés de tonnerre et d'éclairs. Le 24, comme ils étoient au 32° 12' de latitude, et au 28° de longitude, le vent changea, mais le temps continua toujours à être gros et agité. Le 7 juillet, au 21° 57' de latitude, il s'éleva un vent alizé de sud; et comme les gens de l'équipage étoient très-affoiblis, il fut décidé de faire route à Otahiti aussi-tôt qu'on le pourroit. Le 9, à 6 heures du matin, on découvrit l'île d'Osnaburgh, située au nord-quart-est-demi-est, à quatre ou cinq lieues de distance. A sept heures ils portèrent sur Otahiti, et à dix on commença à la voir dans la direction d'ouest-quart-nord; à cinq heures du soir, ils étoient par le travers de la baie d'*Oaitepeha*. Dix canots arrivèrent aussi-tôt bord à bord avec des fruits de *l'arbre à pain*, des *noix* de coco, etc. Les Indiens les pressèrent beaucoup de venir mouiller dans leur île. Mais comme l'équipage n'au-

roit pu lever l'ancre une fois jetté, M. Watts conseilla au capitaine de porter sur la baie de *Matavai* ; on porta de ce côté pendant la nuit, et le 10, au point du jour, on toucha à la terre ; à midi, la pointe de Venus se trouvoit au sud-ouest-quart-sud, à environ trois milles de distance. En relâchant dans la baie de Matavai, le vaisseau serra trop le banc *Dauphin ;* à plusieurs jets il n'y eut que deux brasses et demi de profondeur, sur un fond dur et raboteux ; mais bientôt ils en trouvèrent dix-sept et portèrent au midi de la baie, à dessein d'y aborder et de prendre le mouillage du vaisseau la *Résolution*, qui étoit venu dans ce parage : ce qui eût été favorable pour faire de l'eau ; mais n'ayant pu trouver l'endroit, ils furent obligés de jetter l'ancre et de se contenter de leur position ; ils ancrèrent à neuf heures, ayant huit brasses d'eau et un fond doux, la pointe de Venus portant nord-nord-est, dans l'éloignement d'un demi-mille de la terre. En approchant de la baie on apperçut une multitude prodigieuse de naturels sur la pointe de Venus et à l'entour, plusieurs canots quittoient le rivage. Les Indiens faisoient flotter des pièces d'étoffe blanche, et leur faisoient signe de venir dans la baie. Lorsqu'ils furent ancrés,
il

il n'y avoit que deux hommes dans un quart et trois dans l'autre, outre les officiers subalternes, dont deux étoient malades ; le reste de l'équipage se trouvoit dans un état déplorable.

Leur premier soin fut donc de leur procurer des rafraîchissemens, et ce fut pour eux une circonstance bien agréable de voir ces naturels autour du vaisseau, et qui crioient : « *tayo*, *tayo* », c'est-à-dire, *amis*, *amis* ; et «*pahi no Tutti* », *vaisseau de Cook* ; apportant une grande quantité de noix de coco, de fruits de l'arbre à pain, de bananes, et un fruit, entr'autres, connu sous le nom de pomme d'Otahiti. Ils avoient aussi apporté quelques volailles et quelques cochons. Tous les Indiens parurent charmés de les voir. Ils vendirent ce qu'ils avoient apporté à un prix modéré. Enfin toute leur conduite marquoit les intentions les plus amicales. Dans la soirée, le chef de Matavai vint à bord, et le lieutenant Watts le reconnut pour un de ses anciens amis. Ce chef fut très-content de voir M. Watts, car c'étoit la seule personne qui fût déjà venue à Otahiti, excepté le commissaire des vivres, qui avoit été pilote sur la Résolution ; ainsi, lorsque Mona (c'est le nom du chef) vit son ancien

ami, il expliqua à ses compagnons qui il étoit, et ce qu'il avoit été avec le capitaine Cook ; ils parurent fort aises de voir un de leurs anciens hôtes. M. Watts apprit de Mona qu'Otoo vivoit encore, qu'on l'appelloit toujours *Earee Tutti;* qu'il étoit allé visiter la partie orientale de l'île, mais qu'il seroit de retour dans quatre ou cinq jours. Il dit en même-temps qu'il avoit envoyé des messagers pour lui faire part de l'arrivée du vaisseau. Il apprit encore à M. Watts que Maheine, chef d'Eimeo, pour se venger du mal que lui avoit fait le capitaine Cook, après le départ de la Résolution et la découverte des îles, étoit venu à Oparee, avoit détruit tous les animaux et tous les volatiles qu'il avoit pu trouver, et obligé Otoo de s'enfuir dans les montagnes. Il lui donna à entendre que les Attahooroo s'étoient joints à Maheine dans cette affaire. M. Watts se rappella que pendant le séjour de la Résolution dans cette île, Taha, chef de ce district, dans une querelle avec Otoo, le menaça de quelque chose de cette nature, et qu'il étouffa probablement son ressentiment pour un temps, de crainte que le capitaine Cook ne s'en vengeât, s'il venoit à en avoir connoissance. Le jour suivant, Oedidee vint à bord, et

les surprit agréablement. Il parut comblé de joie en les voyant, et demanda des nouvelles de tous ses amis, d'une manière affectueuse. Il prit un grand plaisir à raconter la route qu'il avoit faite sur la Résolution ; sa mémoire lui fournissoit les noms de plusieurs lieux où il avoit été sur ce vaisseau, tout lui étoit présent. Il leur dit qu'aucun bâtiment n'étoit venu aux îles depuis le capitaine Cook ; c'est pourquoi on leur cacha sa mort, et le capitaine Sever fit même un présent à Oediddee, comme de la part du capitaine Cook. Oediddee confirma ce qu'avoit dit Mona au sujet de Maheine, et il ajouta qu'Omaï et les deux jeunes Zélandois étoient morts après une longue maladie, qu'un cheval seul vivoit encore à Huaheine, mais qu'il ne pouvoit leur rien apprendre de plus.

Dans la soirée du 13, un messager fut reçu à bord ; il fit présent d'un cochon, d'un chien et d'un morceau d'étoffe blanche, de la part d'Otoo. Ce messager donna à entendre qu'il seroit à Matavai le jour suivant d'assez bonne heure. Le lendemain matin, quelques canots, mais en petit nombre, s'approchèrent du vaisseau, et l'on vit sur le rivage s'assembler un nombre prodigieux de natu-

rels ; bientôt après un canot vint informer l'équipage qu'Otoo étoit arrivé ; à cette nouvelle, le capitaine Sever et M. Watts se rendirent sur le rivage où il étoit, environné d'un concours de peuple prodigieux, parmi lequel on voyoit plusieurs femmes qui se piquoient le front avec des dents de requin ; mais ce qui les surprit le plus et agréablement, ce fut de voir un homme portant le portrait du capitaine Cook, peint par Webber en 1777. Malgré le laps du temps qui s'étoit écoulé depuis qu'il étoit fait, il n'avoit reçu aucune atteinte, et ils surent qu'Otoo l'avoit l'avoit toujours avec lui, en quelqu'endroit qu'il fût.

Le lecteur doit lire avec plaisir cette preuve admirable de la tendre et inviolable amitié d'Otoo pour le capitaine Cook ; et comme tout ce qui a rapport à un homme aussi justement admiré ne sauroit être que très-intéressant, on me saura gré, sans doute, de placer ici une anecdote qui m'a été communiquée par M. Webber, concernant la manière dont ce portrait fut obtenu. Cela montre sous un point de vue agréable la liaison qui subsistoit entre le capitaine Cook et le chef Otoo, circonstance qui fait honneur à tous les deux, puisqu'elle fait voir

dans ces deux hommes le talent de discerner le mérite réel, quoiqu'obscurci par la diversité des mœurs, et un mérite personnel capable d'inspirer un attachement solide et durable là où on ne s'attendoit à rien plus qu'à un regard passager. Malgré les circonstances les plus diamétralement opposées, malgré l'impossibilité apparente d'aucune espèce de rapport, la bonté du cœur est un charme puissant qui nous attire, et qui nous enchaîne d'un lien indissoluble.

Otoo, cédant au desir et aux sollicitations du capitaine, s'assit devant M. Webber, afin de laisser prendre une esquisse de ses traits qui pût servir de modèle pour exécuter un portrait en grand, au retour du vaisseau en Angleterre. Quand le portrait fut fini, et qu'Otoo sut qu'il n'avoit plus de séances à donner, il s'informa avec inquiétude aux capitaines Cook et Clerck quel étoit le but et le motif particulier de cette peinture. Il apprit que le capitaine devoit l'emporter, pour avoir sans cesse sous les yeux un objet qui lui rappellât ses traits, son amitié, et toutes les faveurs qu'il en avoit reçues. Cette idée parut lui faire grand plaisir, et il répliqua aussi-tôt que, pour les mêmes raisons, un portrait du capitaine Cook seroit

pour lui un présent infiniment agréable. Cette réponse si inattendue, et rendue avec l'expression du sentiment, et avec toute la vivacité d'un attachement réel, rendit le capitaine Clerke et M. Webber ses avocats auprès du capitaine Cook, qui, charmé de la sincérité naturelle de son caractère, condescendit à sa demande avec beaucoup plus de facilité qu'il ne l'auroit fait en toute autre circonstance.

Quand le portrait fut achevé, on l'encadra, on le déposa dans une boëte fermée à clef, et le tout fut remis à Otoo, qui le reçut avec une satisfaction inexprimable. Il promit de bon cœur, et sa promesse ne fut pas vaine, comme l'a prouvé l'événement, qu'il le conserveroit toujours avec le plus grand soin, et qu'il le montreroit à tous les commandans des vaisseaux qui aborderoient dans l'île de la Société. Peut-on se défendre d'aimer un caractère comme celui d'Otoo, dont la constance inaltérable est aussi digne d'admiration que son attachement honnête et naturel ? Qu'il jouisse long-temps de sa puissance et de la santé ; qu'il conserve l'honorable monument dépositaire des traits de son ami, sans que son ame soit attristée par

la connoissance de la catastrophe affreuse qui a terminé la carrière de sa gloire !

Mais reprenons le fil de notre récit. Après les premières salutations, M. Watts pria Otoo de l'accompagner jusqu'au vaisseau ; il y consentit sans peine, mais avant d'entrer dans la chaloupe, il fit enfermer le portrait, et quand il fut près du vaisseau, il observa la même cérémonie. Arrivé à bord, il laissa paroître la plus grande joie, il demanda des nouvelles de ses anciens amis, il s'informa sur-tout avec empressement du capitaine Cook. Il parcourut le vaisseau entre les ponts, fut étonné de voir si peu de monde à bord, et la plupart d'entr'eux réduits à un grand état de foiblesse ; et il demanda si on avoit perdu quelques hommes sur mer. Il leur apprit aussi la vengeance qu'avoit tirée le peuple d'Eimeo, et il demanda pourquoi ils n'avoient point emporté de terre quelques bestiaux, etc. Il leur fit part de la mort d'Omaï et des jeunes Zélandois, et il ajouta qu'il y avoit eu une escarmouche entre les Ulieteens et ceux d'Huaheine ; que les premiers avoient été vainqueurs, et qu'une grande partie des propriétés d'Omaï avoient été emportées à Ulietea. Otoo étoit très-bien fait de sa personne, c'étoit le mieux

constitué de tous les habitans de l'île. Il n'étoit point encore défiguré par les atteintes mortelles de la vieillesse. Il conserva son caractère original en fournissant généreusement au vaisseau des provisions de toute espèce, et lorsque quelques-uns des Indiens qui étoient venus de très-loin le prioient d'engager les gens qui étoient à bord de prendre leurs cochons, etc. (ce qu'ils furent souvent obligés de refuser, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, vu le peu de monde qu'ils étoient), il le faisoit avec beaucoup de modération et de réserve; il leur laissa en général leurs marchandises; mais quand il lui arriva de disposer de choses qui n'étoient point à lui, il fut toujours bien dédommagé de sa peine. Durant leur séjour à Otahiti, il leur rendit visite tous les jours, et il pressa vivement le capitaine de faire avancer le vaisseau jusqu'au lieu où avoit mouillé la Résolution; ce vaisseau, à son premier ancrage, étoit en panne dans un endroit non éloigné du Dauphin; le capitaine se trouvoit à quelque distance d'une source d'eau fraîche; cependant, considérant le peu de monde qu'il avoit à bord, et leur état d'affoiblissement, il jugea plus prudent de rester où il étoit, étant plus à

portée, en cas de nécessité, de mettre en mer sur le champ.

Otoo étoit toujours accompagné d'une femme dont il prenoit conseil en toute occasion ; elle n'étoit nullement jolie, elle n'avoit point non plus cette délicatesse, ces manières engageantes qui distinguent en général les femmes de cette île ; elle étoit de la classe des Earree, et paroissoit avoir une grande autorité ; mais ils ne purent savoir si elle étoit sa femme ou non ; M. Watts étoit porté à croire qu'ils étoient mariés, et Otoo paroissoit lui être beaucoup attaché. Le roi et tous les chefs pressoient le capitaine Sever d'aller à Eimeo, et de venger leur querelle ; plusieurs d'entr'eux s'offroient de lui fournir des provisions et de l'accompagner ; mais il s'y refusa positivement. Trois jours avant leur départ de Matavay-Bay, Otoo apporta à bord l'anneau d'une ancre, observant qu'on pouvoit en faire de petites haches ; M. Watts, en l'examinant, se rappella qu'il appartenoit à une ancre que le capitaine Cook avoit achetée d'Opooni, à Bola Bola en 1777; comme il n'y avoit point de forge à bord de Lady-Penrhyn, le capitaine offrit à Otoo trois haches en échange, qu'il accepta sans peine. Lorsque le capitaine Cook ache-

ta l'ancre dont nous parlons, il y manquoit l'anneau et un des bras, et on sut dans le temps qu'il avoit été apporté d'Otahiti, et qu'il appartenoit à M. Bougainville ; comment cet anneau étoit-il tombé dans les mains d'Otoo, c'est ce que M. Watts ne put savoir; mais s'il le possédoit lorsque la Résolution mouilloit dans l'île, il est raisonnable de supposer qu'il l'avoit apporté au capitaine Cook, et cela d'autant plus qu'alors les naturels avoient habitude d'apporter plusieurs grands morceaux de fer (qu'ils avoient obtenus des Espagnols) pour être travaillés, ou pour les échanger contre des colifichets. La saison déjà avancée ne permettoit pas d'espérer une grande provision de végétaux; cependant ils furent agréablement surpris d'en trouver une quantité prodigieuse. Les cochons y étoient multipliés à l'infini ; et d'après les procédés des naturels, M. Watts étoit porté à croire qu'ils cherchoient à en diminuer le nombre, parce qu'ils n'apportoient a échanger que des truies dont la plupart étoient pleines : les volailles y étoient assez abondantes, mais celles qu'on obtenoit étoient vieilles et des mâles ; les insulaires apportoient aussi des chèvres pour vendre ; d'autres, des chats qu'ils offroient à échan-

ger. Le capitaine Sever acheta un beau bouc, et une chèvre à lait, avec deux chevreaux.

Les noix de coco sont une denrée dont ce lieu ne manque jamais; et les fruits de l'arbre à pain, qui étoient si rares lorsque l'*Endeavour* y aborda dans la même saison de l'année, y étoient alors en très-grande abondance, et d'un goût exquis, ainsi que la pomme d'Otahiti ; la banane verte et mûre : les naturels en apportoient une grande quantité ; mais les ignames et les patates douces étoient très-rares. On acheta sept ou huit douzaines de citrouilles, et une provision de chilipods qui étoient quelques-unes des productions du jardin de la Résolution ; un Indien apporta quelques fruits de l'arbre-chou qu'il laissa à bord; mais ces derniers fruits, aussi bien que mille autres végétaux, se gâtèrent, faute de soins et d'attention. On ne put jamais déterminer les naturels à goûter des citrouilles; et les chilipods étoient, selon eux, un poison.

On a déja remarqué qu'aucun vaisseau, qu'aucun peuple n'avoit abordé dans cette île, depuis le départ du capitaine Cook ; et selon les apparences, le fer que les insulaires

possédoient alors étoit en très-petite quantité ; car le seul qu'on leur remarqua étoit des lames de couteau; ils n'apportèrent à bord aucun instrument à éguiser, ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire s'ils en eussent possédé quelques-uns ; et ils étoient si jaloux d'obtenir des haches, des couteaux et autres choses semblables, que toutes les productions de l'île qu'ils apportoient étoient achetées à un prix très-modique. Quand les premières offres n'avoient point été acceptées, ils revenoient plusieurs fois à la charge. Les haches, les couteaux et les clous n'étoient pas les seuls objets de la cupidité des naturels ; ils recherchoient avec avidité les vrilles, les limes et les scies ; ils demandoient des miroirs, des grains de chapelet blancs et transparens, mais on n'avoit à bord aucun de ces derniers articles ; les plumes rouges, dont ils faisoient grand cas autrefois, n'étoient plus alors d'aucun prix à leurs yeux ; ils les acceptoient comme présens, mais ils ne vouloient rien donner en échange.

Comme l'équipage n'étoit pas nombreux, et qu'il se trouvoit affoibli par les maladies, M. Watts crut qu'il n'étoit pas prudent de s'éloigner trop du vaisseau, ou même de rester beaucoup à terre ; ce qui l'empêcha

de prendre de grandes informations et de chercher des preuves qui pussent le mettre en état de juger si tout ce qu'on avoit rapporté concernant Omaï et la perte de ses propriétés, etc. étoit vrai ou faux ; cependant il fut porté à croire que le bétail et tous les animaux avoient été tués, excepté les chèvres, puisqu'Oediddee, en confirmant la nouvelle de la vengeance du peuple Eimeo, n'avoit pas fait mention qu'aucun animal eût été sauvé : les chèvres furent laissées dans les derniers voyages, et leur nombre s'étant multiplié, elles devinrent la propriété de beaucoup d'Indiens; mais il paroît que le ressentiment de Maheine ne se porta que sur Otoo.

Un grand nombre des naturels avoient été emportés par la maladie vénérienne, fruit de leur commerce avec les équipages de la Résolution et de la Découverte ; les femmes, sur-tout celles de la dernière classe, n'étoient pas encore pleinement guéries ; leur sang n'étoit pas aussi pur qu'autrefois ; et celles du premier rang ne paroissoient pas disposées à courir les risques de gagner un fléau aussi terrible. Cependant l'équipage étoit soulagé de ses maux ; la terre leur avoit fait un bien étonnant ; le capitaine Sever

voyant tous ses gens en état de faire le service sur le vaisseau, jugea qu'il étoit à propos d'abandonner les îles de la Société, d'autant plus qu'il avoit à bord des provisions en grande abondance. En conséquence, le 23 de grand matin, ils mirent à la voile. Les naturels prirent bientôt l'alarme, et comme la brise étoit rallentie, leur vaisseau fut bientôt environné d'une foule de leurs hôtes, dont aucun n'étoit venu sur le rivage les mains vuides. Ils eurent beaucoup de peine à quitter leurs amis, et la promptitude de leur départ parut les surprendre beaucoup; les Anglois n'auroient pas levé l'ancre si brusquement, s'ils n'eussent craint que les Indiens, venant à connoître leur intention, ne se rendissent à bord par pelotons nombreux, et ne devinssent fâcheux et incommodes. Ils eurent la satisfaction de quitter l'île dans une amitié parfaite avec ses habitans, et on doit à ceux-ci la justice de dire que, pendant le séjour de la Lady-Penrhyn, ils ne donnèrent pas une seule fois sujet de tirer un coup de mousquet. Leur départ causa à Oediddee les regrets les plus cuisans; il pressa beaucoup le capitaine de le transporter jusqu'à Ulietea; mais Otoo, pour des motifs que l'on ne connut pas, pria qu'il ne fût point emmené

d'Otahiti;le capitaine le promit,et ayant pris congé d'Oedidee, il le mit dans son canot, où il versa un torrent de larmes, s'écriant qu'il étoit bien malheureux; et quand il eut quitté le vaisseau, il ne tourna plus une seule fois ses regards vers lui; il étoit dans un état vraiment digne de pitié, et il méritoit bien toute l'amitié qu'il avoit inspirée; pendant tout leur séjour, il n'avoit cessé de leur rendre visite, et tous les jours il apportoit à bord des provisions fraîches. Otoo fut un des premiers arrivé sur le vaisseau, et il ne le quitta que lorsqu'il fut éloigné du récif; au moment de la séparation, il donna des marques de la plus vive douleur, il rappella le temps qui s'étoit écoulé depuis que les bâtimens la Résolution et la Découverte avoient paru à Otahiti, les conjura de ne pas être plus long-temps sans revenir, et témoigna le desir qu'ils lui amenassent quelques chevaux préférablement à tous autres animaux : un instant avant de quitter le vaisseau, il pria le capitaine de lui permettre de tirer une arme à feu, ce que celui-ci lui accorda sans peine. Une brise s'étant alors élevée, les amis se firent les derniers adieux; on dirigea au nord-ouest du côté d'Huaheine; à midi, la

pointe de Vénus se trouva éloignée d'environ cinq lieues.

Il est à regretter que le lieutenant Watts, que ses rapports avec les chefs, et sa connoissance de leur idiôme, rendoient très-propre à faire des recherches, n'ait point été à même de donner de plus longs détails sur une île si propre à intéresser la curiosité du public; mais quand on se représente le séjour de peu de durée qu'ils y ont fait, et la situation où ils se trouvoient en y abordant, il est naturel de croire que les officiers eurent tous leurs momens bien employés; cependant toutes les particularités rapportées ci-dessus sont appuyées sur des faits.

Le 25 à midi, on apperçut l'île Huaheine, portant ouest-trois-quarts-nord, à quatorze lieues de distance; dès ce moment, ils eurent des vents légers, soufflant de l'ouest, qui les empêchèrent d'atteindre l'île avant le 26 à midi; dans ce moment, ses extrémités s'étendoient de l'ouest demi-nord, au sud-quart-ouest-demi-ouest, et ils étoient à trois milles du rivage. Ils restèrent à la hauteur de l'île, du côté de l'est, ayant toujours le vent à l'ouest jusqu'au 29; durant cet intervalle, les naturels apportèrent beaucoup de rafraîchissemens; mais il s'en falloit beaucoup

beaucoup qu'ils fussent aussi modérés dans leurs demandes que leurs voisins.

Dans la matinée du 29, le vent ayant passé au sud-sud-est, ils firent le tour de l'extrémité septentrionale de l'île, et s'avancèrent à la hauteur du havre Owarrhee ; les naturels parurent très-obligeans, ils ne cessèrent de leur apporter des provisions de toute espèce, excepté des fruits de l'arbre à pain, qu'ils dirent avoir manqué cette année : ils pressèrent vivement l'équipage d'entrer dans le havre, mais comme le capitaine Sever n'avoit pas dessein de séjourner en cet endroit plus d'un jour ou deux, il ne crut pas devoir prendre cette peine.

Le soir, un chef déjà avancé en âge, nommé *Tutti*, et que M. Watts se rappella avoir vu souvent avec le capitaine Cook, vint à bord ; il confirma les détails qu'on leur avoit donnés sur Otahiti, et il leur apprit qu'Omaï, après avoir été bien établi, s'étoit vu obligé d'acheter une grande quantité de toiles et d'autres meubles nécessaires pour lui-même et pour sa famille ; que ses voisins en avoient abusé, qu'ils lui avoient fait payer un prix exorbitant tout ce qu'il avoit acheté ; qu'il venoit souvent à Ulietea, et jamais les mains vuides, ce qui avoit épuisé une

grande partie de ses trésors ; qu'enfin il étoit mort dans sa cabane , ainsi que les jeunes Zélandois. Mais comment leur mort étoit-elle arrivée, c'est ce que Tutti ne put apprendre. Après le décès d'Omaï , ceux d'Ulietea vinrent les attaquer , pour avoir ses propriétés, sous prétexte que, comme il étoit originaire de leur île, ils avoient un droit incontestable sur elles. Tutti dit qu'ils avoient emporté une portion considérable du butin qui restoit , et particulièrement ses mousquets , dont ils brisèrent les batteries ; qu'ils prirent la poudre et y mirent le feu sur le rivage : il ajouta que le choc avoit été très-meurtrier , qu'un grand nombre avoient été tués de part et d'autre , et qu'ils n'étoient pas même encore amis. Trois des naturels qui vinrent à bord avoient l'os du front brisé et fracturé d'une étrange manière , mais ils étoient alors très-bien remis de leurs blessures. La cabane que le capitaine Cook avoit bâtie à Omaï subsistoit encore , et elle étoit couverte par un très-vaste bâtiment à la manière du pays ; elle étoit occupée par le chef de l'île. A l'égard des chevaux , la jument étoit devenue pleine , mais elle étoit morte bientôt après , ainsi que le poulain ; le mâle vivoit encore , mais il ne rendoit

aucun service ; ainsi devinrent inutiles les intentions bienfaisantes du roi d'Angleterre, et toutes les peines et les soins que le capitaine Cook avoit pris pour conserver le bétail, durant les ennuis et les longueurs d'un trajet pénible.

Quand ils eurent augmenté leurs provisions, et qu'ils se furent pourvus d'une grande quantité d'ignames et de cannes de sucre, le vent ayant tourné à l'est, direction qu'il n'avoit pas gardée plus de quatre à cinq jours depuis le premier moment qu'ils mouillèrent à Matavai-Bay, ils prirent congé de leurs amis le 2 d'août, et gouvernèrent au nord jusqu'à midi, qu'ils suivirent la route nord-ouest. Ils emportèrent de ces îles hospitalières soixante cochons, pesant depuis soixante-dix jusqu'à deux cent vingt livres chacun, de plus près de cinquante cochons de lait, dix douzaines de volailles et une quantité prodigieuse de noix de coco, de bananes de cannes de sucre, d'ignamess, et environ huit douzaines de citrouilles; tout l'équipage étoit pleinement rétabli de ses maladies, et vû les provisions abondantes qui se trouvoient à bord, il y avoit tout lieu d'espérer qu'ils n'auroient plus à craindre pour leurs jours. Le 8 du grand matin, on decouvrit une île

extrêmement basse, qui s'étendoit de l'est au nord-est, dans l'éloignement de sept ou huit milles ; elle paroissoit toute couverte de bois ; mais le temps, qui se trouvoit alors très-sombre et très-obscur, ne permit pas de la voir d'une manière bien distincte. Le capitaine Sever la nomma l'île Penrhyn. Elle est située au 9° 10' de latitude sud, et au 202° 15' de longitude est. Le 20 dans l'après-midi, le capitaine et quelques autres personnes de l'équipage crurent appercevoir une terre ; le soleil, enveloppé d'un nuage épais, ne permettoit pas de s'assurer de la réalité ; ils raccourcirent les voiles et mirent en panne pendant la nuit ; mais à cinq heures le lendemain matin, aucun objet ne se présenta à la vue ; on mit à la voile et on gouverna au nord-ouest-quart-ouest, avec une brise au nord-est. Dans la soirée du 23, ils se trouvèrent près d'une île et d'un récif, comme le portoit la carte de lord Anson, et ils amenèrent pour la nuit. Le lendemain on apperçut des volées de Goelans et d'autres oiseaux ; mais aucune terre ne s'offrit à la vue. A midi, ils se trouvoient au 9° 30' de latitude nord, et au 179°. 18' de longitude est.

Il ne se présenta rien qui fût digne de remarque jusqu'au 15 de septembre, qu'on apperçut, vers midi, l'île de Saypan, portant ouest-demi-nord, à douze lieues de distance. Le lendemain à midi, l'extrémité méridionale de Tinian étoit éloignée d'environ quatre lieues. Dans l'après midi, on fit servir la petite chaloupe, et M. Anstis entra dedans pour aller sonder une petite baie dans les environs de la pointe méridionale de Saypan; à sept heures, il revint à bord, ayant trouvé depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau, à un mille environ du rivage, mais sur un fond raboteux. Le lendemain matin, M. Anstis se rendit à terre dans la petite chaloupe, pour tâcher de se procurer de jeunes bœufs, qu'on voyoit paître en grand nombre dans l'île de Tinian. A six heures d'après midi, ils firent le tour de la pointe méridionale de Tinian, mais trouvant qu'ils ne pouvoient entrer dans la rade, ils amenèrent pour la nuit; le soir, M. Anstis revint chargé d'un grand nombre de jeunes bœufs. Le lendemain de grand matin, ils firent voile et relâchèrent dans la rade, et à neuf heures ils se disposèrent à mettre à l'ancre, ayant dix-huit brasses d'eau, sur un fond de corail, à la distance d'un mille et demi du ri-

vage. Bientôt après ils ancrèrent, et une partie de l'équipage alla à bord pour chasser.

Depuis ce jour jusqu'au 25, ils eurent des vents legers et variables, qui passoient du sud à l'est, avec de fréquentes ondées sur terre; et les mouches y étoient extrêmement incommodes, et justifioient pleinement ce qu'en avoit dit le capitaine Biron. En s'approchant du mouillage, ils remarquèrent une bouée un peu au sud, et une cale de bouée y jointe; ils draguèrent l'ancre, la soulevèrent, et virent qu'elle appartenoit à la Charlotte, commandé par Gilbert, un des bâtimens partis du port Jackson, et chargé pour la Chine. A cette ancre étoient attachés deux tiers de cable. Ceux de l'équipage qui étoient allés à terre trouvèrent aussi des pièces de bois dressées apparemment pour une tente, et trois tonneaux, dont un rempli d'eau: on conjectura que la Charlotte avoit été emportée par une bourasque hors de la rade, et qu'elle n'avoit pu regagner son poste; ils s'apperçurent le 25 que leur ancre étoit embarrassée; ils la dégagèrent et la jettèrent une seconde fois; voyant ensuite que le vaisseau étoit entraîné par le courant, ils sondèrent et comptèrent vingt-cinq brasses; mais comme il se trouvoit à la pointe du ri-

vage, ils levèrent l'ancre et firent force de voiles vers le sud, mais ils n'entrèrent dans la baie que le 26 au soir. Les deux jours suivans, ils eurent un temps lourd et sombre avec de grandes bourasques, et une pluie presque continuelle, le vent souflant du nord est-au-sud-est. Le 29 au point du jour, le vent tourna au sud-sud-ouest, et bientôt après une violente bourasque, accompagnée d'une forte pluie, poussa le vaisseau en dérive ; le montant de la marée poussant avec violence vers le nord-ouest, entr'ouvroit des abymes immenses ; ils furent forcés de filer en grande hâte loin du récif ; cependant la tempête commença à s'appaiser, et par bonheur le vent ayant passé au sud-sud-est, ils levèrent l'ancre, ce qu'autrement ils n'auroient jamais pu faire, et gouvernèrent au nord-nord-ouest. A midi le corps de Tinian portoit est-demi-sud, à quatre lieues environ de distance.

Durant leur séjour à Tinian, ils employèrent tout leur temps à faire de l'eau ; la source étoit si peu considérable, qu'elle ne fournissoit pas plus de trois tonneaux en un jour, et quelquefois deux seulement : l'eau en étoit un peu saumâtre, mais du reste elle n'avoit pas mauvais goût. Ils trouvèrent

peu de cochons et de volailles, et le chat avoit presqu'entièrement abandonné la partie méridionale de l'île ; ce qu'ils attribuèrent à l'effroi que l'équipage de la Charlotte avoit jetté parmi eux.

Ils se procurèrent deux taureaux, huit cochons, et environ une douzaine de volailles. Ils emportèrent aussi des fruits de l'arbre à pain ; mais ils étoient un peu trop enfoncés dans les terres, et en général ils n'étoient pas mûrs ; les ignames y étoient en abondance, mais la saison n'étoit pas encore assez avancée ; les limons et les oranges étoient aussi en grande quantité. Les cocotiers étoient par bouquets nombreux, mais ceux qui se trouvoient à une petite distance du rivage étoient coupés entièrement ; et l'espace qu'il falloit parcourir pour en trouver causoit des peines et des fatigues qui ne pouvoient être compensées par les avantages qu'on pouvoit en retirer : c'est ce qu'ils éprouvèrent à deux tentatives qu'ils firent de cette espèce ; la saison en général paroissoit être très-arriérée. Outre les animaux répandus communément dans cette île, ils trouvèrent le chat sauvage. Le pays se trouvoit absolument sous le même point de vue que lorsque les capitaines Biron et

Wallis y abordèrent; mais la plupart des pillers piramidaux dont ils ont parlé étoient renversés, et tous tomboient en décadence. Le moyen état du thermomêtre, durant leur séjour dans cette île, fut de 87°. Depuis cet endroit jusqu'à la Chine, il ne s'offrit aucune circonstance très-remarquable, et le 19 octobre ils jettèrent l'ancre dans la rade de Macao.

Remarques diverses.

IL est question, à la page 60, d'une gomme jaune, ou poix-résine ; nous tenons de M. Blanc, médecin de l'hôpital saint Thomas, qu'il a découvert qu'elle étoit un spécifique excellent pour guérir les dyssenteries invétérées ; et cette remarque est appuyée, non sur quelques exemples, mais sur la guérison de maux opiniâtres et désespérés. On n'a point donné une notice des plantes en général qui ont été apportées de Botany-Bay et des lieux circonvoisins, parce qu'elle eût entraîné dans des détails qui auroient trop étendu les bornes de cet ouvrage. La plupart de ces plantes, cultivées avec soin et conduites à leur point de perfection, se voient dans le précieux jardin du savant et fameux botaniste M. Lee, d'Hammersmith, qui conserve encore tant de zèle pour sa science favorite, qu'il regrette que la découverte de ces contrées n'ait pas été faite à un période de sa vie où il auroit été lui-même cueillir la moisson glorieuse qu'elles présentent.

Les détails suivans sur la température de Botany-Bay et du port Jakson, qui nous ont été communiqués par le lieutenant Watts, paroîtront peut-être importans.

Durant les sept jours que nous fûmes à Botany-Bay, le temps en général fut beau et très-chaud. Le moyen état du thermomêtre fut de 78°; jamais il n'excéda 80° ; et un jour que le temps étoit sombre et pluvieux, et que le vent souffloit avec force du sud, il baissa jusqu'au 63° dans le Port Jakson; l'air fut d'abord régulièrement tempéré, mais ensuite la chaleur devint excessive, et les nuits amenèrent constamment un tonnerre épouvantable, des éclairs et de la pluie. Le thermomêtre, à onze heures du matin, étoit en général vers 80°, mais quand les brises venoient donner contre, il baissoit d'ordinaire de deux ou trois dégrés. Peu de temps après l'arrivée de la flotte, il y eut, pendant un jour, une chaleur trés-étouffante. Le thermomêtre à bord marquoit 88°, et à terre, quoiqu'à l'ombre, 92°. Le 15 de mars, il fit une bourasque terrible, accompagnée de tonnerre, d'éclairs et de pluie. Le thermomêtre tomba alors du 80° au 50°; et dans d'autres bourasques, il tomba plusieurs fois jusqu'au 15 ou 20°.

Telles sont les particularités les plus remarquables reçues jusqu'ici du nouveau voyage au continent méridional, et des vaisseaux employés dans cette expédition : on a donné, dans cette édition, beaucoup de soins à l'arrangement des matières ; s'il s'y rencontre des négligences et des défauts inséparables d'une première publication, ils peuvent être contrebalancés par la nouveauté des faits, par leur importance et leur authenticité.

Fin du voyage du gouverneur Phillip.

EXTRAIT

Du journal du vaisseau le Gardien, *commandé par le capitaine Riou, et chargé pour Botany-Bay, depuis le 22 décembre 1789 jusqu'au 15 janvier 1790.*

24 Décembre 1789.

CE jour-là il y eut de légères brises, et le temps fut très-nébuleux ; vers quatre heures après-midi, le vent augmenta, et les nuages commencèrent à s'éclaircir un peu ; à cinq, on apperçut une île de glace, à trois milles environ vers le sud et l'ouest, et on dirigea de ce côté ; depuis midi jusqu'à cette cette heure, le vaisseau fit le sud-est, jusqu'à six milles par heures ; à six il amena à un quart de mille du côté du vent de l'île ; on disposa la chaloupe et de petites barques, et on les détacha avec un officier et quelques gens dans chacune, pour ramasser des mor-

ceaux de glace détachés qui flottoient à quelque distance de la masse.

Cette montagne paroissoit presqu'aussi haute que le grand perroquet d'avant ; ses contours étoient immenses, et il paroissoit très-dangereux d'en approcher, à cause des cavités énormes formées par le choc des flots qui venoient se briser contre le pied du roc; du côté du vent elle formoit une espèce de baie, avec une vaste colonne presqu'aussi haute que le grand mât, et soutenue sur une masse de glace cachée sous l'eau ; peu de temps après que nous eûmes amené, un vaste morceau de glace se détacha de la cîme élevée de la colonne, et tomba avec fracas dans la mer : sa chûte communiqua aux flots une commotion extraordinaire, et à l'entour s'éleva une fumée épaisse ; les officiers qui se trouvoient sur les chaloupes avoient reçu ordre de se tenir à une certaine distance de la glace ; durant leur absence le vaisseau vira du côté du vent, et alors on mit en panne.

A sept heures, les chaloupes revinrent bord à bord, chargées de glaçons ; alors on mit à la voile, et on gouverna vers le nord. De cette montagne de glace se détachoit un brouillard épais qui couvroit l'hémisphère

sous le vent de la même montagne, et s'étendoit par degrés du côté du vent sur la surface de l'eau. L'horison se couvrit au loin de nuages, et en moins d'un quart-d'heure nous fûmes enveloppés dans un affreux brouillard, et à peine pouvions-nous voir le vaisseau dans toute sa longueur. Dès ce moment on craignit de rencontrer encore plusieurs de ces îles de glace dans ces parages, qui paroissoient très-dangereux ; mais comme on avoit pris toutes les précautions nécessaires, et qu'on avoit placé des hommes expérimentés au gaillard d'arrière, au passe-avant et au château de proue, pour veiller et avertir du danger, il étoit à espérer que nos craintes se trouveroient imaginaires.

A huit heures moins un quart, on vira vers le sud ; M. Clément confia le quart au maître mate, M. Harvey, qui avoit été chargé de la seconde vedette, depuis que le vaisseau étoit en mer. La vue des glaçons flottans sur l'Océan, à une si grande distance de toute terre connue, étoit un phénomène qui excitoit naturellement notre surprise et notre attention. M. Clément laissa le capitaine dans la cabane l'espace de deux minutes et se rendit sur le pont.

Nous continuions à nous entretenir de

l'objet qui frappoit nos regards, et il n'y avoit qu'un moment que nons remarquions combien il seroit plus dangereux de faire naufrage devant une île de glace que parmi des rochers, lorsqu'un fracas épouvantable retentit jusques dans la cabane, et donna le signal du danger. Le lieutenant Riou courut sur le pont, où tout offroit une scène d'horreur et le spectacle du danger le plus certain.

La première partie du vaisseau paroissoit déjà enfoncée sous la montagne de glace, et elle dominoit le mât d'avant, presqu'à la hauteur de notre grand mât de perroquet. Dans cette affreuse situation, il ne nous restoit plus aucun espoir; nous ne songions qu'au salut de notre ame, tourmentés par l'idée affreuse de n'avoir aucune occasion d'apprendre à nos amis notre malheureuse destinée. Tout présentoit aux regards une scène effayante; pour en peindre toute l'horreur, les expressions sont trop foibles. Heureusement le lieutenant Riou, au milieu du danger le plus imminent, déploya beaucoup d'énergie et une grande présence d'esprit, qu'il conserva jusqu'au dernier moment. Quand il arriva sur le pont, le vaisseau commençoit à culer, dans la proportion d'environ

ron six nœuds en une heure ; il fait aussi-tôt enlever le gouvernail, et par ce moyen il nous préserva du danger inévitable de voir le vaisseau se briser ; mais nous ne touchions pas encore à la fin de nos malheurs, et le vaisseau n'étoit pas encore sauvé du naufrage ; il étoit sur le point de prendre vent, lorsqu'il alla donner contre une masse de glace, qu'il détacha du roc et fit enfoncer dans l'eau ; la violence de la secousse qu'il reçut le jetta sur le talon de la quille ; nos voiles d'avant se trouvoient en arrière ; mais avant que les vergues pussent être pliées de manière à servir à l'autre bord, le vaisseau alloit tout en culée, dans la direction du rocher de glace, sur lequel il fut porté par le flux de la mer ; les eaux, en se retirant, le firent heurter avec violence contre une masse de glace qui étoit cachée ; la force du choc emporta le gouvernail, brisa la barre en deux morceaux, rompit par le milieu l'arrière-baux du premier pont, et souleva trois planches, environ un pied au-dessus du pont ; le vaisseau, depuis l'éperon jusqu'à la poupe, reçut une si terrible secousse, que nous crûmes qu'il alloit se briser, ou que les montagnes de glace ébranlées alloient

tomber sur nos têtes, et nous ensevelir sous leurs ruines.

Le vaisseau resta pendant quelque temps suspendu sur le roc de glace qui offroit une profonde et affreuse concavité; il s'élevoit à une plus grande hauteur au-dessus de l'eau, et paroissoit plus isolé que la première île. Le sommet de l'île étoit à une élévation assez prodigieuse pour nous faire trembler à une certaine distance, et les secousses violentes du vaisseau, qui battoit contre elle, augmentoient encore notre terreur. Heureusement cependant le capitaine et tous les officiers conservèrent une grande présence d'esprit et beaucoup d'énergie, durant tout le temps de nos infortunes et des épreuves terribles que nous eûmes à essuyer. L'exemple de leur activité et de leur courage n'eut pas moins d'influence que l'autorité et le commandement sur l'esprit de tout l'équipage pour l'engager à faire son devoir, et à ne pas désespérer de se sauver eux-mêmes et de sauver le vaisseau. Mais ce ne fut pas sans la plus grande peine qu'ils revinrent de leur première frayeur, et qu'ils prêtèrent le secours de leurs bras pour tendre et orienter les voiles. Cette manœuvre une fois faite, on

plaça entre le grand mât et le mât de mizaine le petit perroquet et les voiles d'étai; alors le vaisseau commença à forcer, et dans le même instant il reçut un troisième choc plus violent, s'il est possible, qu'auparavant, par le travers des principales chaînes de haubans, et glissa en craquant sur la glace, enfin il parvint à se dégager entièrement. Alors le capitaine se chargea du gouvernement des voiles, jusqu'à une grande distance du rocher; et ensuite il les disposa de manière à faciliter le sillage du vaisseau; cette manière consistoit à les lâcher ou à les retirer d'un ou de deux points. Le temps continuoit à être nébuleux, et comme le vent souffloit avec force, nous eûmes bientôt perdu de vue la montagne de glace; nos esprits reprirent alors une nouvelle vigueur, nous recouvrâmes un nouveau degré de force capable de nous faire soutenir nos malheurs, qui ne faisoient cependant que commencer.

Depuis le commencement de ces malheurs jusqu'au moment trop court qui nous ramena une meilleure espérance, il s'écoula une heure et demie, et l'image plus riante qui venoit s'offrir à nos regards se dissipa avec la rapidité de l'éclair.

Vers huit heures et un quart passées, le

charpentier monta, il venoit de sonder l'archipompe; il apprit qu'il y avoit deux pieds d'eau dans le fond de cale, et qu'elle grossissoit sensiblement. A l'instant on ordonne de disposer les pompes et de les faire jouer. Officiers, soldats, tout l'équipage se piquent d'émulation, et réunissent leurs efforts, pleins d'espoir que la bonté de la providence, qui jusqu'ici nous avoit sauvés du plus imminent danger, nous donneroit désormais les forces nécessaires pour triompher de toutes les adversités que nous aurions à essuyer. On disposa les doubles pompes, mais on eut d'abord beaucoup de peine à les mettre en jeu; cependant les pompes déjà employées ne suffisoient pas, et l'eau gagnoit de plus en plus. Tous les hommes dont on put se passer, on les envoya travailler à débarrasser le pont des bestiaux, des mâts, du fourage, des affûts de canon, des anneaux d'ancres de réserve, et entre les ponts de la poupe, des provisions et de tous les objets de nature à être enlevés, qu'ils jettèrent à la mer pour se donner la facilité de faire agir les pompes, aussi-tôt qu'elles seroient réparées et mises en état.

Vers neuf heures, les pompes furent toutes mises en œuvre; on laissa trois ou quatre

hommes entre les ponts, pour enlever et jetter à la mer tout ce qu'ils pourroient remuer. L'eau étoit alors à trois pieds et demie, et elle alloit toujours en gagnant sur les pompes. Cependant nous conservions toujours bon courage ; autour des pompes, dans le fond de cale, enfin par tout le vaisseau on se livroit à l'ouvrage avec la plus grande activité ; le petit nombre de bras laissés entre les ponts firent beaucoup plus de besogne qu'on ne devoit en attendre de leurs forces : dans l'espace d'une heure et demie ils enlevèrent et jettèrent à la mer la plus grande partie des sacs de farine, de pois, de bled, d'orge, etc. dpnt on avoit fait provision au cap de Bonne-Espérance, outre plusieurs petites caisses pour la colonie, et deux barriques de tabac; on les mit en pièces, on chargea le tabac sur des claies que l'on transporta sur le pont, d'où il fut jetté à la mer. Vers neuf heures et demie passées, une des doubles pompes s'étant brisée, M. Sommerville, canonnier, et quelques hommes descendirent entre les ponts et prêtèrent main-forte ; ceux qui étoient dans le fond de cale montèrent un grand nombre de tonneaux remplis de diverses provisions, une grande quantité de

pains, de caisses, de ballots, déposés dans la Sainte-Barbe, qui furent tous jettés dans la mer. Vers dix heures, nous fûmes obligés de discontinuer d'évacuer la partie inférieure du vaisseau, pour fermer et couvrir les écoutilles de tentes goudronnées, pour garantir de l'eau qui tomboit entre les ponts. Pendant ce temps, l'eau crut d'environ cinq pieds, parce que les seules pompes du bas-bord étoient mises en jeu. Les charpentiers étoient toujours occupés à réparer les chaînes du tribord, et quelques hommes étoient employés autour d'une pièce de canon, vis-à-vis le grand mât du même côté. On fit monter des hommes du fond de cale, pour les aider à le jetter dans la mer. Et pendant cette manœuvre, les pompes furent réparées, et en état d'être employées.

Depuis le commencement de nos malheurs, il n'y avoit pas un officier, pas un seul homme de tout l'équipage qui n'eût été péniblement occupé, soit dans un poste, soit dans un autre ; et il restoit encore de la besogne pour occuper trois fois plus de bras ; cependant il étoit impossible que nous pussions résister plus long-temps à la fatigue, si, en aussi petit nombre que nous étions, nous continuions à être employés tous à la fois.

En conséquence on établit une espèce de corps de réserve. Les officiers, les hommes de mer, etc. furent partagés en deux quarts, pour qu'on pût se relever alternativement toutes les demi-heures, et vers dix heures et demie, la première division fut appellée au travail des pompes. Dans ce moment le capitaine fit donner des rafraîchissemens à chaque homme, avec l'attention particulière que la quantité n'en fût pas trop considérable. On en donna à chacun d'eux un petit verre, avec du biscuit et du fromage; ce léger rafraîchissement leur donna une nouvelle force pour retourner à leurs pénibles travaux. L'eau-de-vie, qui se trouvoit montée, fut bientôt bue presqu'en entier. Mais le capitaine, craignant que l'excès ne les plongeât dans une ivresse dangereuse, leur fit donner de l'eau et du vin au lieu d'eau-de-vie, quand ils eurent enlevé quelques tonneaux qui obstruoient la Sainte-Barbe et l'entre-d'eux des ponts.

A minuit l'eau étoit à la hauteur de six pieds. Le vent soufloit avec force, et la mer étoit très-agitée. Le vaisseau gouverna alors du nord-nord-ouest, au nord-ouest-quart-ouest; le vent étoit du nord-est au nord-nord-est. Au point du jour, on garnit d'é-

toupe les bonnettes basses : on donna ordre de les coudre. A cinq heures du matin, l'eau étoit à cinq pieds et demie ; on descendit les voiles dans la carène. Cependant la voie d'eau gagna encore un pied sur nous. A force de faire aller les pompes, on parvint à en réduire la masse, et elle alla toujours en diminuant jusqu'aux environs de sept heures, qu'elle se trouva n'avoir plus que dix neuf pouces.

A sept heures et demie passées, nous nous apperçûmes que la voie d'eau avoit encore gagné quelques pouces sur nous, et elle continua à croître ou à décroître pendant quelque temps. On disposa encore une autre voile pour essayer une seconde fois d'aveugler la voie d'eau. Nos espérances commencèrent à renaître un peu. A midi, l'eau étoit à 27 pouces; le vaisseau faisoit l'ouest, et le vent souffloit avec violence.

Le 25 décembre, le vent continua à être impétuenx, le ciel étoit sombre et nébuleux, avec des fréquentes ondées de pluie et de grêle; la mer étoit grosse, et souvent ses flots soulevés venoient se briser avec impétuosité sur le vaisseau. Entre une et trois heures après-midi, on travailla une seconde fois, sous la quille du vaisseau, à aveugler la

voie d'eau. L'équipage se trouvoit alors presqu'entièrement hors d'état de faire aucun service ; un travail long, pénible, et presque non interrompu, avoit épuisé leurs forces; la sueur attachée à leurs vêtemens et refroidie sur leurs membres contribuoit encore à en augmenter la foiblesse ; le froid étoit très-piquant. A quatre heures après-midi l'eau gagna encore sur nous; alors M. Clément descendit par le moyen du gouvernail dans la Sainte-Barbe, et de-là dans le magasin du pain et des liqueurs, pour tâcher de découvrir la voie d'eau : mais ce fut inutilement. Alors on jugea à propos de travailler à ouvrir un grand sabord près de la poupe ; placé au-dessus de la hauteur de l'eau, il nous mettroit en état d'enlever et de jetter à la mer une partie de la cargaison.

En conséquence le capitaine, le chapelain, le commis des vivres et deux hommes furent chargés de cette besogne; mais malheureusement un tonneau, qu'ils s'efforçoient de soulever, retomba sur le capitaine, et le blessa si rudement à la main qu'il fut absolument hors d'état de faire aucun service. Alors on renonça à cette entreprise, et tous les bras furent encore employés aux pompes, où la présence des officiers étoit

indispensable, pour encourager les travailleurs et soutenir leur activité.

A cinq heures, l'eau s'éleva à la hauteur de quatre pieds, et à minuit à quatre pieds et demie. Dans ce moment la pompe du tribord se dérangea et devint absolument inutile. Depuis cet instant, la voie d'eau gagna beaucoup sur nous.

Cependant les gens de l'équipage continuoient à déployer les mêmes efforts autour des pompes, et témoignoient beaucoup d'égards et la plus grande confiance dans leurs officiers, qui de leur côté leur donnoient toutes sortes d'encouragemens et de secours. A 4 heures du matin, l'eau avoit six pieds, et à 6 heures elle en avoit sept. Les gens de l'équipage commencèrent alors à quitter de temps en temps les pompes, et à s'éloigner de leurs officiers, qui eurent beaucoup de peine à les trouver, et qui ne purent les ramener à l'ouvrage qu'en les menaçant, s'ils refusoient de prêter leur secours, de les faire saisir par le reste de l'équipage et de les jetter à la mer. durant la nuit, la misaine et le grand hunier furent mis en pièces par la violence du vent, et le vaisseau fut entièrement abandonné à la merci d'une mer agitée et furieuse. L'horreur de notre position étoit encore augmen-

tée par l'épaisseur de nuages noirs et avant-coureurs de l'orage, qui sembloient s'être rassemblés pour dérober nos malheurs aux regards compatissans de l'être suprême.

Les matelots et les soldats n'avoient pas encore connu le véritable état du vaisseau, que l'on avoit jusques-là annoncé le plus favorable qu'il étoit possible, lorsque, un peu après six heures, un des charpentiers chargé de sonder la hauteur de l'eau, monta, et rapporta qu'elle s'élevoit jusqu'au tillac, et qu'elle grossissoit d'environ un pied par demi-heure. Les officiers ne purent étouffer la vérité de ce rapport; plusieurs hommes qui étoient réellement hors d'état de soutenir plus long-temps l'excessive fatigue de travailler et de faire le guet perdirent à l'instant courage, et se décidèrent à périr avec le vaisseau; quelques-uns, plus débauchés que les autres, échappèrent à la vigilance de leur surveillance et allèrent se cacher dans le fond de cale, où ils s'enivrèrent, et devinrent insensibles au danger qui les menaçoit. Une partie de ceux à qui il restoit encore un peu de force, voyant que leurs efforts inouis pour sauver le vaisseau étoient vains, demandèrent aux officiers qu'ils leur permissent de se retirer sur les chaloupes,

dont on leur avoit promis l'usage ; en conséquence, le maître d'équipage eut ordre d'adapter à chacune des mâts, des voiles et une boussole. Le tonnelier fut chargé de remplir d'eau de petits tonneaux, de prendre des provisions et autres choses nécessaires, et de les apporter de la Sainte-Barbe. Pendant tous ces préparatifs, on rassembla encore une fois tout l'équipage pour empêcher, s'il étoit possible, le vaisseau de couler à fond.

M. Clément et un quart travaillèrent, en conséquence, à enlever et à jetter à la mer tout ce qu'ils purent remuer, et le reste de l'équipage fit aller les pompes; M. Riou alloit par-tout, encourageant et animant, autant qu'il étoit en lui, tous ses gens, pour le salut desquels il montra un intérêt qui lui fait le plus grand honneur. Quelques heures auparavant, il avoit déclaré en particulier à ses officiers qu'il voyoit la perte du vaisseau inévitable, et qu'il ne pouvoit s'empêcher de regretter tous ses braves camarades : « quant à moi, je suis résolu à ne point » quitter le vaisseau, et je ferai tout ce qui » dépendra de moi pour rendre ma pré- » sence utile aussi long-temps qu'on en aura » besoin ».

On le pressa, on le conjura même de renoncer à cette fatale résolution ; on lui donna à entendre qu'un tel projet étoit criminel ; tout fut inutile ; il demeura inébranlable : « Si j'échappois au péril, et que quelques-» uns de mes gens y succombassent, dit-il, je » ne m'en consolerois jamais. En qualité de » commandant, mon premier devoir est de » songer au salut de mes compagnons, et » après, vient l'intérêt de ma propre conser-» vation ; je n'épargnerai rien pour les sau-» ver eux et moi, quoique la chose me pa-» roisse impossible. Ma résolution en est » prise, et j'espère que mes amis voudront » bien la respecter ».

Le capitaine continua toujours jusqu'à la fin à donner des ordres qui furent presque toujours suivis. Il veilloit avec activité à la conservation des chaloupes, comme s'il eût eu dessein de s'en servir pour sa propre sûreté. Il montroit par-tout un calme inaltérable et une aussi grande sérénité que dans les momens plus heureux de sa vie, et il paroissoit tout-à-fait résigné à son sort. Durant tout le temps de son commandement, il se montra actif, vigilant et plein de régularité ; et le soin qu'il prit des jeunes gens placés sous lui est une preuve de son zèle pour le

service de sa majesté. Dans la discipline qu'il établit sur le vaisseau, on doit remarquer que, pour empêcher les criminels de soupçonner le mauvais état où ils se trouvoient, et de demander à la providence ce que les loix leur avoient refusé, la mort, il ordonna au chapelain de continuer à réciter la partie de la prière publique qui a lieu sur les vaisseaux, et qui demandoit le retour heureux du vaisseau dans leur patrie.

Mais revenons au triste dénouement de notre récit. A sept heures le vaisseau s'affaissa considérablement vers la poupe, et l'eau alloit gagnant avec rapidité jusqu'à la case du gouvernail. A sept heures et demie, la quantité déjà répandue dans le fond de cale obligea les gens de le quitter et de remonter sur le tillac; bientôt on s'apperçut que le vaisseau commençoit à couler bas, et qu'il n'y avoit plus aucune ressource. L'eau à bord étoit presqu'à la hauteur du premier pont, et le corps du vaisseau s'abîmoit insensiblement. A l'instant on délibéra sur le parti de se réfugier dans les chaloupes; pendant cette triste conférence, M. Riou prit une feuille de papier, et écrivit à l'Amirauté, sur le service de sa majesté, une lettre qu'il re-

mit à M. Clément. En voici une copie authentique.

A bord du Gardien, le 25 décembre 1789.

« Si quelques-uns des officiers ou des
» hommes de l'équipage du Gardien vien-
» nent à échapper au naufrage, je ne puis
» que dire que leur conduite, après l'évé-
» nement fatal qui nous fit échouer sur une
» île de glace, a été admirable et éton-
» nante pour tout ce qui étoit de leur de-
» voir, et comme simples particuliers, et
» comme attachés au service de sa majesté.

» N'ayant plus que quelques heures à
» rester dans ce monde, je prends la liber-
» té de recommander à l'amirauté ma sœur
» qui, si ma conduite et mes services lui pa-
» roissent avoir mérité quelque souvenir, a
» des titres à ses soins et à sa protection,
» ainsi que ma malheureuse mère (1) ».

Je suis avec beaucoup de respect, etc.

E. RIOU ».

---

(1) Cette lettre fut apportée en Europe par M. Clément, patron du vaisseau le Gardien, qui se sauva sur une des chaloupes.

Il ordonna alors de préparer les barques et de les pourvoir de toues tles choses capables d'assurer, autant qu'il étoit possible, la vie de ceux qui s'y retireroient. Tous ceux qui étoient en état de prêter du secours se rassemblèrent non-seulement sans tumulte, mais dans le plus grand ordre. Nous nous mîmes à l'ouvrage, et nous dressâmes les voiles du cutter qui étoit sur le bas-bord et du côté exposé au vent, et ensuite celles des autres barques qui étoient du côté des mâts. Heureusement l'eau qui étoit entrée dedans ne leur avoit causé que peu de dommage; mais la mer devint agitée, et on eut beaucoup de peine à empêcher qu'elles ne se brisassent contre le vaisseau. Le grand canot, forcé de se ranger contre la hanche du bâtiment, pour faire place aux deux autres bateaux, faillit couler dessous et s'abîmer; à la fin il fut obligé de s'éloigner du vaisseau, n'ayant que sept à huit hommes à bord et sans eau, ni aucunes provisions. On tira de la quatrième galerie un rouleau de corde que M. Sommerville, canonnier, qui se trouvoit sur le petit canot, attacha à la poupe. Aussi-tôt que le grand canot se fut avancé un peu plus près du vaisseau, un des hommes de l'équipage se glissa le long de la corde à laquelle il étoit attaché,

attaché, pour recueillir des provisions. On descendit une petite quantité de biscuits et un tonneau rempli d'eau contenant trente-six pintes, entre le grand mât et les chaînes d'artimon dans les petits bateaux, qui étoient obligés d'être sans cesse en garde contre les houles de la mer. Quand il eut sa provision d'eau, il reçut ordre de se retirer aussi-tôt. Le commis des vivres se glissa le long des chaînes de haubans et se jetta dans le bateau; il fut suivi de MM. Wadman et Tremlett; ce ne fut pas sans peine qu'on vint à bout de s'éloigner du vaisseau, et de rejoindre le grand canot.

Dans cette affreuse position, les sentimens tumultueux qui agitoient notre esprit se peignent beaucoup mieux qu'ils ne s'expriment. Cependant M. Riou alloit se promenant sur le quatrième pont, et paroissoit jouir en voyant le bateau s'éloigner sain et sauf. Le vaisseau erroit au gré des vagues et s'enfonçoit insensiblement dans les flots. M. Clément commença à craindre qu'il n'entraînât le grand canot, avant que nous eussions le temps d'arriver sur son bord; en conséquence il cria à l'équipage de couper la haussière à touer, pour quitter le sillage du vaisseau.

M. Sommerville, canonnier, qui se trouvoit à la poupe, ayant entendu cet ordre, le pria d'attendre un moment, qu'il alloit se jetter à la mer et arriver à la nage : et aussi-tôt il s'élança dans les flots et fut suivi par un matelot, appellé Jean Spearman; ils abordèrent sains et saufs sur le bateau, dont on coupa aussi-tôt les cables qui le tenoient attaché au vaisseau. Vers huit heures trois quarts, ils se trouvèrent bord à bord avec nous; MM. Clément, Wadman, Tremlett, et le commis des vivres, avec un ou deux hommes, vinrent nous demander deux sacs de biscuit et un tonneau plein d'eau ; l'équipage retourna vers le vaisseau, pour prendre à bord du bateau autant de monde qu'il étoit possible de le faire sans danger. Ils s'en approchèrent à la distance de deux fois la longueur du bateau, et suspendirent le mouvement des rames, comme s'ils eussent craint d'en approcher ; il n'y avoit qu'un moment que le grand cutter avoit quitté le vaisseau, et il avoit été bientôt suivi par le petit canot. Le premier nous apprit qu'il avoit été obligé de s'éloigner du vaisseau pour éviter d'être mis en pièces et de couler bas ; la confusion qui régnoit sur le vaisseau les avoit empêchés de se munir d'eau fraîche. Ils n'avoient pu

se procurer qu'une très-petite provision des autres choses nécessaires à la vie. Nous leur donnâmes un quart de cercle, et nous reçûmes un fromage en échange. M. Clément les engagea à faire en sorte de se procurer de l'eau fraîche, et les pria de prendre, s'il étoit possible, M. Harvey sur leur bord; ils ne purent se résoudre à retourner au vaisseau; ils s'éloignèrent à une certaine distance, puis s'arrêtèrent pour examiner nos mouvemens. Le respectable M. Crowter profita du moment favorable où nous faisions nos échanges, pour passer sur le grand canot avec nous. A bord du cutter étoient MM. Brady, volontaire, M. Fletcher, le capitaine Clerk et cinq matelots. M. Crowter augmenta nos regrets et notre douleur, en nous assurant qu'il regarderoit comme un événement miraculeux qu'ils pussent échapper au naufrage; leur bateau avoit été deux fois poussé sous le vaisseau; deux fois il s'étoit rempli d'eau; et dans cette crise affreuse, il avoit, dit-il, été partagé entre la double crainte de voir le bateau se briser et d'être anéanti, ou de s'abîmer dans les flots. Il nous rapporta que M. Riou l'avoit pressé de quitter le vaisseau, et de se joindre

à nous, s'il étoit possible, sur le grand canot.

Bientôt après, le petit canot s'étant approché, nous nous informâmes de sa situation ; il n'avoit pu emporter aucunes provisions ; il n'avoit ni eau, ni compas, ni quart de cercle ; ils étoient au nombre de cinq, trois matelots et deux convaincus ; ils confirmèrent les nouvelles affligeantes que l'on avoit du vaisseau, et firent perdre l'espoir de pouvoir en tirer quelque secours. Alors nous nous voyons réduits à la dure nécessité de ne songer qu'à notre propre conservation, et jamais homme peut-être ne se trouva dans une position aussi cruelle que la nôtre, étant obligés de laisser tant de gens périr derrière nous, sans pouvoir leur porter secours. Il étoit impossible de recevoir, sans danger, plus de monde à bord du grand canot. Nos provisions d'eau et de nourriture se réduisoient à ce qui suit : deux sacs de biscuit d'environ cent livres chaque, deux jarrets de mouton de cinq livres pesant, une oie, deux volailles, douze livres de beurre, un fromage, une petite caque d'eau-de-vie d'environ trente deux - pintes, et un petit tonneau à eau-de-vie plein d'eau, contenant

quatre-vingt pintes ; c'étoit là de bien foibles provisions pour quinze hommes qui avoient à parcourir l'intervalle immense de 411 lieues, sur une mer orageuse, sans aucune ressource.

Nous avions un compas et un cadran de réserve ; M. Clément les donna au petit canot; dans ce moment un des convaincus voulut se jetter à notre bord, mais il fut repoussé généralement, et tomba dans la mer ; pendant ce débat, un de ses camarades saisit M. Clément qui n'évita qu'avec beaucoup de peine d'être précipité hors du bateau. Les gens du petit canot tirèrent de l'eau leur camarade, firent aller leurs rames, et s'approchèrent tout près de notre hanche, dans le dessein apparent de s'accrocher à notre bâtiment et d'y entrer malgré nous. Pour éviter tout débat, qui ne pouvoit manquer d'entraîner la ruine des deux chaloupes, nous dressâmes tout-à-coup le mât de misaine, et fîmes voile ; il étoit neuf heures quand nous les quittâmes, pour nous arracher à cette scène d'horreur et de désolation. Le vaisseau paroissoit alors enfoncé dans la mer jusqu'au pont le plus élevé. Le grand cutter, qui épioit nos mouvemens, fit tout-à-coup voile sur nous ; mais bientôt après il

tourna du côté du vent. M. Clément fut d'avis de diriger vers les îles du prince Edouard, de Marien, ou de Crozet. Le petit cutter resta arrêté à une certaine distance du vaisseau ; le petit canot fit aussi voile vers nous ; mais ayant disparu presque dans le même moment, nous jugeâmes qu'il étoit coulé à fond.

Nous nous occupâmes alors de la distribution de nos foibles provisions de tabac, d'eau, de vivres, eu égard à notre nombre, et à la route que nous avions à parcourir. Nos portions étoient loin de suffire à nos besoins; nous avions sur-tout beaucoup à souffrir de la soif. Mais la nécessité nous força de devenir philosophes et de nous soumettre à la rigueur des circonstances. Nous trouvâmes dans ces parages une grande quantité de poules d'eau ; si nous eussions été assez heureux pour avoir seulement un fusil, il nous eût été d'une grande ressource, et nous n'eussions point eu à redouter le manque total de nourriture ; nous avions de la poudre et des balles, mais elles nous étoient inutiles, n'ayant que deux paires de pistolets. Cependant la disette d'eau fraîche nous força d'avoir recours à celle de la mer. Le 31 décembre, le ciel s'étant couvert

de nuages, sembloit nous promettre de la pluie, et déjà nous nous disposions à bien profiter de cette dernière ressource ; mais nous eûmes la douleur de voir des torrens de pluie tomber à une petite distance de nous. Plusieurs hommes de l'équipage se décidèrent à boire leur urine, les autres se désaltérèrent avec l'eau de la mer.

Le premier janvier, en nous amenant une nouvelle année, fit naître dans nos cœurs le sentiment de l'espérance. A midi nous nous trouvions dans la latitude de 33°. 39' sud, et dans la longitude de 35°. 45' est par rapport à l'île de Greenwick.

Le 4 janvier, le temps devint gros, la mer orageuse ; nous courions le plus grand danger ; dans cette crise affreuse, nous ne dûmes notre salut qu'à l'activité et à l'intelligence de notre patron et de M. de Sommerville, qui, pendant la nuit, se chargèrent du maniement du bateau. Dans l'état d'épuisement où nous nous trouvions, un jour de misère de plus eût infailliblement terminé le cours de notre vie et de nos malheurs ; nous périssions ; au point du jour, le canonnier, qui étoit alors près du gouvernail, apperçut un vaisseau, à une petite distance de nous. Quels transports furent les nôtres ! nous fai-

sons force de voiles ; la rapidité de notre course est encore trop lente au gré de nos desirs. Entre cinq et six heures , nous les instruisons de notre état de détresse. Ils volent à notre secours. Quelques-uns d'eux se jettent à la nage, et empêchent notre bateau de se briser contre leur bâtiment. Il s'appelloit la Vicomtesse de Bantannie , vaisseau marchand françois , commandé par M. Martin Doru ; dessus se trouvoit une partie du 95e régiment ; il venoit de l'île de France , et faisoit route vers le cap de Bonne-Espérance , pour y prendre des rafraîchissemens , et de-là passer en Europe. Tous les officiers nous firent le plus favorable accueil, nous fournirent en abondance tout ce dont nous avions besoin , et allèrent même jusqu'à nous prêter leurs lits.

Enfin, le 18 janvier à midi, nous abordâmes avec eux à la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

La lettre suivante de M. Riou fut apportée en Europe par un paquebot hollandois.

De Table-Bay, 22 février 1790.

« MONSIEUR,

J'ESPÈRE que cette lettre vous parviendra avant qu'on ait reçu aucun détail sur la perte du vaisseau de sa majesté, le Gardien. S'il en est ainsi, je vous prie de faire connoître aux lords, que le 23 décembre le vaisseau alla heurter contre une île de glace, et que le 25, n'ayant plus d'espoir de le sauver, je consentis à ce que plusieurs des officiers et des hommes de l'équipage se réfugiassent sur les bateaux. Mais par un effet de la toute-puissance et de la bonté du maître de la nature, mes efforts n'ont point été vains ; moi et le reste de l'équipage sommes abordés hier à Table-Bay. Dans le moment où je vous écris, un paquebot Hollandois met à la voile pour l'Europe. Je n'ai pas le

temps de vous donner de plus longs détails ; le vaisseau est en danger de s'abîmer à l'ancre ; mes soins lui sont plus nécessaires que jamais ; je me hâte de retourner à son secours.

Signé, E. RIOU ».

Cette lettre fut reçue à l'amirauté le 28 avril 1790.

EXTRAIT

De la copie authentique du journal adressé à Guillaume Grenville, secrétaire d'état, par le lieutenant Jean Mears, employé dans la marine royale ; daté du 30 avril 1790, et présenté à la chambre des communes, le 31 mai 1790 ;

Copie d'une lettre de M. Mears au capitaine Colnett, datée du 17 avril 1789.

De Macoo.

MONSIEUR,

Dès que l'Argonaute sera prêt à mettre en mer, vous disposerez votre voyage,

et exécuterez les divers plans que nous avons tracés, & que vous connoissez à fond ; vous n'ignorez pas non plus les bases sur lesquelles ils sont appuyés ; ainsi il est inutile de vous les rappeller ici. Nous avons la confiance la plus entière dans la fermeté, dans la constance de votre caractère et dans votre prudence ; et c'est sur le développement de ces qualités que nous fondons le succès de nos espérances. Nous vous recommandons fortement de faire un usage modéré du pouvoir dont vous êtes revêtu, non-seulement dans nos rapports de commerce avec les vaisseaux des nations étrangères qui doivent être traités avec cette bonne foi et cette générosité qui caractérisent la nation angloise, et qui finiront par tourner à l'honneur et au crédit de nos employés, mais encore à l'égard de tous les vaisseaux de notre pays, auxquels nous desirons que vous portiez tous les ſecours nécessaires, quand ils ſe trouvent dans la détresse, ou dans quelque situation périlleuse ; nous insistons sur ce point auprès de vous, non-seulement à cause de l'honneur et du crédit que ne peut manquer de nous procurer une conduite généreuse,

mais parce qu'il est d'une haute importance d'éviter tout sujet de dispute avec les puissances étrangères. Nous espérons qu'aucun motif quelconque ne pourra vous porter à vous écarter de ce point ; et nous vous assurons qu'un commerce qui n'est point fondé sur l'honneur et sur la déférence réciproque, ainsi que sur l'humanité, répugne absolument à nos sentimens comme hommes et en qualité de commerçans Anglois, dont le caractère est à nos yeux si respectable, qu'aucun avantage, aucun motif d'intérêt ne pourroit nous engager à souffrir qu'aucun de nos employés y dérogeât tant soit peu.

Le bruit s'est répandu que de grands actes de cruauté et d'inhumanité étoient commis par les équipages de divers vaisseaux sur la côte de l'Amérique, en commerçant avec les naturels ; nous saisissons cette occasion d'exprimer toute l'horreur que nous inspirent de pareils actes d'hostilité. Nous espérons bien sincérement qu'aucun de nos employés ne se mettra dans le cas d'avoir à se reprocher des actions de cette nature, que jamais d'ailleurs nous ne voudrions autoriser ni souffrir ; au contraire, nous mettrons en

usage tous les moyens qui sont en notre pouvoir pour faire punir les coupables ; nous ordonnons donc très-expressément que, pendant le cours de notre commandement, ceux de nos employés, quels qu'ils soient, qui auront commis quelques meurtres sur les naturels d'Amérique, ou sur d'autres, soient saisis par vos ordres, jettés dans les fers, et envoyés aux agens dans la Chine, pour subir le châtiment qu'ils auront mérité. Nous sommes forcés de nous appesantir sur ce sujet, vû les rapports affreux qui nous ont été faits des atrocités commises sur la côte d'Amérique, atrocités qui sont la destruction non-seulement du commerce, mais de tout sentiment d'humanité. Nous vous recommandons d'employer avec persévérance les voies de douceur ; c'est le seul moyen de cultiver la bonne volonté des naturels, et de les engager dans les liens de la vie civile.

Nous vous recommandons de faire, s'il est possible, un traité avec les différens chefs, sur-tout ceux des environs de Nootka. Si vous êtes assez heureux pour le conclure, vous jouirez des fourrures d'un

grand district, avec honneur et crédit, et sans craindre aucune marque de flétrissure ; et s'il y a possibilité de l'emporter ſur nos rivaux, nous vous prions d'employer des moyens qui nous fassent honneur à nous-mêmes ; usez d'humanité et de générosité, sans perdre de vue nos propres intérêts.

Nous fondons de grandes espérances sur la force d'un traité ; car quoique dans ce moment il ne puisse produire de grands avantages, cependant avec le temps il nous fournira les moyens d'atteindre le but de nos desirs, et de gagner la confiance des chefs qui sont commis pour ménager avec soin le commerce de leurs sujets : pour cet effet, nous vous avons fourni avec abondance tous les objets dont on sait qu'ils font plus de cas ; et nous sommes si jaloux d'obtenir une bonne intelligence et de voir le traité se conclure, que nous vous autorisons à prendre sous votre protection tous nos alliés, et à les défendre de toute insulte. Tels sont nos sentimens sur ce point ; faites-les connoître à toutes les personnes qui y ont intérêt, afin qu'elles s'y conforment.

Vous tiendrez un journal de vos opérations, dans lequel vous n'oublierez pas la plus petite circonstance ; et de temps en temps vous profiterez des occasions les plus favorables de nous faire passer le détail de vos opérations.

En plaçant un comptoir sur la côte d'Amérique, nous avons en vue de faire un établissement solide, et non un établissement que l'on abandonne à plaisir. Nous vous autorisons à le fixer dans l'endroit le plus convenable, seulement pour mettre votre colonie dans un lieu sûr et tranquille, et à l'abri de tout danger et du plus petit accident sinistre. Le but de ce port est d'y attirer les Indiens, de donner un asyle aux petits vaisseaux dans la saison de l'hiver, d'y élever des bâtimens, et autres objets de commerce. Ce but une fois rempli, différens dépôts seront établis dans les postes que votre connoissance de la côte et leur commerce désigneront pour être les plus avantageux.

Dans le cours de l'été, nous vous recommandons d'accorder à quelques personnes la permission de résider avec quelques-uns de leurs amis, les chefs de l'île

Charlotte,

Charlotte, afin qu'ils puissent faire une provision de fourrures ; les naturels, persuadés que vous aurez encore recours à eux pour ces achats, tourneront le dos à nos rivaux ; et alors vous vous appercevrez des avantages qui résulteront de vous être concilié leur confiance et leur bonne volonté. Tous ceux qui témoignent du zèle pour le service de leurs employés, doivent recevoir des récompenses qui honorent leurs succès.

Vous êtes si familier avec le commerce d'Amérique, qu'il n'est pas besoin de s'appesantir sur la nécessité de ménager vos articles de commerce, d'être en garde contre la fraude des marchands du pays, et de leur faire naître l'idée que votre marchandise est supérieure aux autres, etc, etc. Le goût, la fantaisie de ces peuples peut changer ; l'inconstance et la légèreté de leur caractère vous sont connues, comme nous connoissons votre habileté à combattre ces difficultés. Vers la fin de l'année nous desirons que toutes les petites barques soient rassemblées dans le comptoir, auquel vous donnerez le nom de fort Pitt.

Vous donnerez à M. R. Duffin la surintendance de ce poste, et vous lui recommanderez avec soin d'y mettre le bon ordre et l'harmonie ; d'y bâtir des magasins pour les cordages et toutes les fournitures des vaisseaux que vous y ferez transporter ; et, sur-tout, recommandez-lui d'employer toutes sortes de précautions contre le scorbut, comme un exercice soutenu, et l'usage continuel de la décoction de pommes ou tiges de pin.

Dans la saison de l'hiver, vous enverrez les vaisseaux que vous jugerez à propos aux îles Sandwich, pour chercher des provisions. A leur retour, nous imaginons que quelques-uns des naturels de ces îles, hommes et femmes, seront embarqués et transplantés en Amérique, et pourront nous être utiles ; mais il ne faut les amener que de leur propre consentement, et avec toutes les précautions nécessaires à leur santé et à leur bonheur.

Nous desirons que l'Argonaute retourne à la Chine avec des fourrures, vers la fin de la saison. Vous le confierez au capitaine William Douglas, et vous recevrez de lui l'Iphigénie et l'Amérique, et leurs équi-

pages et échanges. Vous recevrez aussi ce qu'il aura de marchandises de surplus, et toutes les autres munitions de cette nature ; et en revanche fournissez-lui les rafraîchissemens dont il aura besoin jusqu'aux îles où il pourra se procurer les choses dont il aura besoin.

Les peaux que vous enverrez à la Chine, nous desirons qu'elles soient bien nettoyées, et de plus classées et enfermées dans des caisses ; l'élite de chaque qualité doit être mise dans des boîtes séparées ; vous tiendrez un registre du tout, et vous nous le ferez passer, avec vos autres dépêches, par le capitaine Douglas ; et vous n'oublierez pas de nous donner le détail de tous les articles nécessaires pour l'année 1790.

Nous recommandons à votre attention l'état des marchés dans la Chine ; la différence entre les bonnes et les mauvaises peaux doit vous servir de guide dans vos achats sur la côte. Cent bonnes peaux en valent bien assurément cinq cens mauvaises, qui d'ailleurs jettent de la défaveur sur les autres articles de commerce. Toutes les collections de fourrures faites

en dernier lieu, vous les enverrez ici sur l'Argonaute.

Les queues de loutre de mer, et les peaux de veaux marins sont devenus un objet assez important ; il feroit très-inutile de vous donner des confeils pour l'achat des fourrures auxquelles vous vous connoissez bien ; nous nous en remettons entièrement à votre prudence ; mais nous ne pouvons nous empêcher de vous témoigner combien nous desirons que vous veilliez avec soin, à ce qu'aucun de nos employés ne fe permette point un commerce illicite ; pour tous les délits de cette espèce, les coupables seront responsables, à notre profit, des dommages qu'ils auront pu causer. La paye des officiers est extrêmement avantageuse ; ainsi nous croyons qu'il est du devoir de chacun d'eux en particulier d'instruire des commerces illicites qui peuvent venir à leur connoissance ; et ce seroit à nos yeux une chofe non moins criminelle, et qui dénoteroit une grande infouciance pour les intérêts de leurs employés, de garder le silence en pareille occasion ; et sur ce point vous avez nos ordres les plus positifs de renvoyer fur le champ de

votre service ceux qui seront pris en contravention, ainsi que leurs adhérens ; et nous ne vous permettons pas d'y rien changer, à moins que vous n'ayez des raisons très-fortes pour en agir autrement.

Nous vous autorisons aussi à renvoyer de votre service toutes les personnes qui refuseroient d'obéir à vos ordres, quand ils ont pour but l'avantage de la compagnie ; et, à cette occasion, nous vous prévenons que la Princesse Royale, l'Amérique, et autres petites barques sont pour être employés toujours sur la côte d'Amérique ; les officiers et tout l'équipage de ces bâtimens, quand le temps de leur service sera expiré, doivent être embarqués sur le vaisseau qui retournera à la Chine ; et pour aucunes raisons quelconques, ces ordres ne doivent manquer d'être mis à exécution.

Si vous rencontrez sur la côte aucun des bâtimens de MM. Etches et Comp., vous vous hâterez de lui porter tous les secours qui seront en votre pouvoir ; mais comme nous n'avons aucun intérêt sur ces vaisseaux, si vous pouvez engager les commandans à trafiquer aux conditions sui-

vantes, la chose nous fera beaucoup de plaisir; mais aucun traité de commerce quelconque ne doit avoir lieu, si ce n'est au compte de la compagnie. Vous ferez connoître aux commandans de ces vaisseaux la nature de nos rapports avec M. Etches; en conséquence vous leur demanderez le surplus de leurs provisions, ou de quelques articles de commerce, etc. dont ils pourront disposer, pour les mettre en dépôt dans le magasin; et il faut prendre une note exacte de tout ce qui aura été délivré, afin que la compagnie puisse en tenir compte à M. Etches. Nous ne doutons point qu'ils n'adhèrent à votre demande, puisqu'elle aura pour but l'avantage de leurs employés.

Nous craignons que le nombre des compétiteurs que vous rencontrerez sur la côte ne diminue un peu de vos provisions de fourrures, et qu'il n'en hausse le prix; nous ne doutons point de votre activité et de votre patience, ainsi que de votre adresse dans vos négociations. Nous mettons la plus grande confiance dans votre prudence et dans vos soins; et comme nous vous avons conféré un ample pouvoir, en revanche nous

sommes en droit d'attendre beaucoup de vous, et de compter sur l'heureux succès de nos plans. Pleins de ces espérances, nous prenons congé de vous, en vous recommandant fortement de maintenir l'union parmi vos officiers, et la plus exacte discipline parmi vos gens ; nous vous souhaitons une parfaite santé et un heureux voyage.

J. MEARS,

pour MM. ETCHES, COX et CO.

RÉVOLTE

Arrivée à bord du Bounty, la Bonté vaisseau anglois, commandé par le lieutenant Bligh;

Et récit des dangers que courut la partie fidèle de l'équipage, dans la chaloupe du vaisseau, depuis Tofoa, une des îles des Amis, jusqu'à Timor, établissement Hollandois, dans les Indes Orientales.

LE Bounty partit d'Angleterre, dans l'automne de 1787, et fit voile pour les îles de la Société. L'objet de ce voyage étoit de prendre des arbres à pain pour les porter dans les établissemens des Indes occidentales, où sir Joseph Banks pensoit qu'ils pouvoient être cultivés avec succès, et devenir une ressource capable de suppléer aux autres provisions dans les temps de disette. Après

une heureuse traversée, le navire arriva à sa destination, et employa cinq mois et environ trois semaines à ramasser 1815 plants d'arbres à fruits très-beaux, et beaucoup d'autres productions naturelles du pays en très-bon état. Avec ce précieux dépôt ils partirent d'Otaïti le 4 avril 1789.

Noms des pirates.

Fletcher Christian, *contre-maître.*
Peter Haywood, *bas-officiers.*
Edward Young, *idem.*
GeorgStewart, *idem.*
Charles Churchill, *armurier.*
John Mills, *aide-canonnier.*
James Morrison, *aide-bosseman.*
Thomas Burkitt, *bon matelot.*
Matthew Quintal.
John Sumner.
John Milleward.
William M'Koy.
Henry Hillebrant.
Michael Byrne.
William Musprat.
Alexander Smith.
John Williams.
Thomas Ellison.
Isaac Martin.
Richard Skinner.
Matthew Thompson.
William Brown.
Joseph Coleman.
Charles Norman.
Thomas Mc Intosh.

En tout vingt-cinq, les plus habiles de l'équipage.

Noms de ceux qui restèrent avec M. Bligh.

John Fryer,	*patron.*
Thomas Ledward,	*chirurgien.*
David Nelson,	*botaniste.*
William Peckover,	*canonnier.*
William Cole,	*bosseman.*
William Purcell,	*charpentier.*
William Elphinston,	*contre-maître.*
Thomas Hayward,	*bas-officier.*
John Hallet,	*idem.*
John Norton,	*quartier-maître.*
Peter Linkletter,	*idem.*
Lawrence Lebogne,	*faiseur de voiles.*
John Smith,	*cuisinier.*
Thomas Hall,	*idem.*
George Simpson,	*aide-quartier-maître.*
Robert Tinkler,	*mousse.*
Robert Lamb,	*boucher.*
M. Samuel,	*écrivain du vaisseau.*

Le Bounty jetta l'ancre devant une des îles des Amis, (Annamooka) le 24 du même mois, et mit à la voile le 27, après avoir fait sa provision d'eau et de bois. Mais l'inconstance des vents ne lui permit pas de perdre la vue des îles jusqu'au 28. La nuit, le capitaine se porta sur Tofoa. Le matin du jour suivant, avant le lever du soleil, le lieutenant Bligh, qui dormoit dans la chambre, fut réveillé en sursaut par l'entrée soudaine de Christian le contre-maître, de Churchill l'armurier, de Mills l'aide-canonnier, et Burket, simple matelot. Ces quatre scélérats le saisirent ; et, en lui faisant les plus horribles menaces de le tuer à l'instant, s'il jettoit un seul cri ou faisoit la moindre résistance, ils lui lièrent les mains derrière le dos avec une corde. Mais ces menaces et le danger de sa situation n'eurent aucune influence sur le courage naturel de M. Bligh ; il appella du secours assez haut pour alarmer tous ceux qui étoient à bord. Ses efforts furent infructueux ; le complot étoit trop bien médité pour être déconcerté par une résistance ordinaire ; outre les quatre désespérés qui environnoient le capitaine, trois autres étoient en sentinelle à la porte ; et tous les officiers qui n'étoient

pas dans le secret et qui ne se trouvoient pas de quart, furent saisis de la même manière. Christian, chef des révoltés, tenoit un coutelas à la main; les autres étoient armés de fusils et de bayonnettes.

Sans donner à M. Bligh le temps de la réflexion, on l'arracha de son lit et on le traîna sur le pont, sans autre habit que sa chemise, les mains liées douloureusement avec des cordes dont ces mutins avoient eu la précaution de se munir, pour lui ôter toute possibilité de faire la résistance dont ils le connoissoient capable. Si les paroles en effet eussent suffi pour les ramener à l'obéissance, le capitaine étoit bien en état d'employer cette ressource; mais on ne répondit à ses questions et à ses menaces que par de nouvelles assurances d'une prompte mort, s'il ne gardoit le silence.

M. Samuel, l'écrivain du vaisseau, obtint d'eux, on ne sait comment, d'aller sur le pont, ainsi que le bosseman; là le premier objet qui frappa leurs regards fut leur commandant debout auprès du mât de misène, les mains encore liées derrière le dos, et sous une forte garde de mutins... Les autres officiers et particuliers, toujours gardés,

avoient été obligés de rester dans leurs chambres.

Dans cet état de choses, les pirates ordonnèrent au bosseman, sous peine de mort en cas de refus, de mettre en mer la chaloupe ; et celui-ci, ne voyant pas d'apparence de changement dans sa situation, obéit malgré lui : M. Hayward, M. Samuel et M. Hallet reçurent ordre de l'occuper. Cette démarche fit éclater encore le ressentiment du lieutenant Bligh ; il en menaça quelques-uns, et s'efforça d'en convaincre d'autres ; mais cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse. « Taisez-vous, » ou vous êtes mort », fut toute la réponse qui fut faite à ses menaces et à ses sollicitations. Enfin, trouvant qu'il n'étoit pas aisé de faire taire le capitaine, Christian saisit une bayonnette au lieu du coutelas qu'il avoit tenu jusques-là, et tirant les cordes qui tenoient ses mains attachées pour les serrer plus cruellement encore, il se mit en devoir de faire usage de cette arme, pendant que les scélérats qui l'environnoient se tenoient prêts à seconder leur indigne chef, et la bayonnette au bout du fusil couchoient en joue le capitaine. Leur commandant éton-

né, ils saisirent ce moment pour faire passer quelques personnes de plus dans la chaloupe ; jugeant bien que ces infortunés étoient les compagnons de sa triste destinée, M. Bligh eut le courage de faire encore entendre sa voix, et de chercher à les gagner ; mais on ne lui répondit que par les plus impudentes menaces contre la vie d'un homme auquel la plupart d'entr'eux avoient les plus grandes obligations.

Les officiers qui jusques-là avoient été tenus prisonniers furent amenés de leurs chambres et forcés d'entrer précipitamment dans la chaloupe, et pendant tout ce temps, le capitaine étoit tenu auprès du mât de misène, gardé à vue par Christian, la bayonnette prête, dans le cas de la moindre résistance. Alors les pirates, par ordre de leur chef, reçurent chacun un verre de rum, pour les encourager sans doute au moment de leur séparation d'avec leurs compagnons de voyage. Cependant Isaac Martin, un de ceux qui étoient chargés de garder le capitaine Bligh, vint à bout de lui dire à l'oreille qu'il desiroit contribuer à sa délivrance, probablement touché de l'intrépidité avec laquelle il s'étoit conduit,

quoique sans défense ; souvent reprochant aux bandits qui l'entouroient leur noire perfidie, et les défiant de faire feu sur lui. Le repentir de cet homme fut bientôt découvert ; et quand il vit que ses efforts particuliers ne pouvoient produire aucun effet, il se retira dans la chaloupe ; mais il fut bientôt forcé de revenir et de reprendre son poste.

Christian, après avoir un peu hésité, se détermina à faire passer le charpentier dans la chaloupe, et à retenir les compagnons pour lui. Il ne restoit plus à bord que les mutins et le capitaine Bligh, auquel Christian adressa ces paroles. — « Allons, Monsieur, vos officiers et vos hommes sont » déjà dans la chaloupe, il faut les suivre; » si vous résistez, vous êtes mort ». Ensuite il le prit par les cordes qui tenoient ses mains attachées ; et pendant que quelques-uns aidoient à le pousser dans la chaloupe, d'autres qui étoient armés se penchoient pour suspendre leurs armes sur sa tête, comme s'ils eussent craint que le plus léger accident eût suffi à sa supériorité accoutumée pour déconcerter leur détestable dessein.

La corde avec laquelle on s'étoit assuré des mains du capitaine Bligh fut relâchée peu de temps après qu'il eut quitté le vaisseau. Perdant toute espérance de regagner le Bounty, il demanda qu'on leur jettât quelques armes. Mais sa requête fut tournée en ridicule. — « Vous savez où vous allez, » lui répondit-on : vous n'avez pas besoin » d'armes ». Quelques-uns cependant, moins inhumains que les autres, après les avoir rapprochés de l'arrière du vaisseau, jettèrent dans la chaloupe quatre coutelas, quelques pièces de porc et des habits. Il est bon d'observer que Joseph Coleman, l'armurier, et M'Intosh et Norman, les deux aides du charpentier, n'étoient point du tout disposés à suivre la destinée de leurs coupables compagnons ; et pour prouver publiquement combien ils détestoient tout ce qui venoit de se passer, ils prirent à témoin de leur répugnance tout l'équipage de la chaloupe.

Cependant le capitaine observa que les pirates n'étoient pas exempts de toute appréhension sur leur sort. Quelques-uns craignoient que la chaloupe n'abordât en quelque place de sûreté ; et lorsque le charpen-

tier retira son coffre du vaisseau, un d'eux s'écria : — « Le diable m'emporte ! je crois » qu'il veut avoir un autre vaisseau dans un » mois ». Mais si quelques-uns laissèrent voir des marques de frayeur, d'autres ne témoignèrent que la plus parfaite insensibilité, et eurent la barbarie de se réjouir à la vue de l'état de détresse de la chaloupe, beaucoup trop petite pour l'équipage qu'elle devoit contenir.

La conduite du chef des mutins, en ce moment, mérite une attention particulière. Le capitaine Bligh, quoique las des continuels efforts qu'il avoit faits depuis l'instant de sa détention, lui reprocha froidement son ingratitude, et lui demanda si sa conduite actuelle étoit la juste récompense de toutes les preuves de bonté qu'il avoit reçues de lui (1). Christian sentit toute la force de cette question. Le trouble de sa conscience

---

(1) Le chef des mutins avoit toujours été traité par M. Bligh comme un ami; il en avoit reçu des instructions utiles pour sa profession, et comme il avoit fait de grands progrès, à l'estime du capitaine avoit succédé une entière confiance; Haywood, un des bas-officiers, et le second chef des révoltés, étoit sur le même pied d'intimité avec M. Bligh.

se peignit sur son visage, et quelque temps après il répondit : « laissez-moi, capitaine » Bligh, l'enfer est dans mon cœur. »

Heureusement les matelots qui devoient entrer dans la chaloupe, avant de quitter le Bounty, recueillirent sans beaucoup d'opposition du fil tors, du canevas, des voiles, des cordages, et un tonneau contenant vingt-huit gallons d'eau. De son côté, l'écrivain mit de côté cent cinquante livres de pain, avec un peu de rum et de vin, un quart de cercle et un compas, le journal du capitaine, sa commission, et quelques autres papiers importans. Il fit quelques tentatives pour se procurer d'autres articles, mais on le repoussa en lui criant : « le diable vous em» porte ! vous êtes bien heureux qu'on vous » laisse ce que vous avez pris ». Toutes les cartes et dessins de M. Bligh furent malheureusement laissés à bord.

Les mutins, comme pour se complaire dans le spectacle de leur cruauté, tinrent quelque temps la chaloupe à l'arrière du vaisseau où elle étoit tirée avec une corde, afin de pouvoir triompher, tourner en ridicule et insulter leurs officiers et leurs compagnons, dans un moment où ces infortunés paroissoient dévoués à une mort

inévitable ; et ce fut au milieu de cet horrible passe-temps que la chaloupe fut livrée à l'immensité des mers. Cependant la bonté de la cause pour laquelle ils souffroient ranima un peu leurs esprits ; et le capitaine Bligh, plus qu'aucun autre, soutenu par la conscience de sa droiture, de sa bonne conduite et de son zèle, encouragea son équipage par son exemple et ses exhortations.

Comme le vent étoit très-foible, ils ramèrent de toutes leurs forces vers Tofoa, qui étoit au nord-est, à la distance d'environ dix lieues, dans le dessein de se procurer un peu de fruits à pain et d'eau. Le Bounty, tout le temps qu'ils ne le perdirent pas de vue, gouvernoit à l'ouest-nord-ouest ; mais ils conjecturèrent que sa véritable destination étoit pour Otahiti, dont les femmes séduisantes avoient gagné le cœur de quelques-uns des pirates. En effet, les femmes de cette île peuvent être regardées comme belles ; et leur conversation, leurs manières ne contribuent pas peu à augmenter l'effet puissant de leurs charmes ; sensibles, pénétrantes et même délicates, avec des penchans que n'enchaîne aucune bienséance ; leur influence sur le cœur humain,

lorsqu'il n'est ni soutenu par la vertu, ni fortifié par la philosophie, ni perfectionné par l'éducation; cette influence, dis-je, n'a rien d'étonnant. Outre ces considérations, la politesse, ou peut-être la politique des chefs de l'île, en offrant des possessions à ceux qui voudroient rester parmi eux, mit le comble à la séduction que les caresses séduisantes des femmes avoient déjà si bien commencée. L'un leur avoit fait envisager les moyens d'exister sans fatigue et sans travail; l'autre les jouissances les plus délicieuses pour les sens, sans avoir à craindre les suites meurtrières de ces plaisirs en Europe. Il est cependant singulier que les auteurs d'un dessein conçu d'une manière si unanime et si déterminée aient eu assez de sang-froid pour en différer l'exécution jusqu'après le départ du vaisseau. Car, quoique dans le cas de désertion à terre les chefs eussent été obligés de rendre les fugitifs, cette restitution cessoit d'être à craindre, puisque les mutins étoient les plus forts, et n'auroient pas manqué d'être secondés par les naturels. Mais la manière adoptée fut jugée sans doute la plus facile et la plus analogue à leurs intentions. Il est vrai qu'ils ne parurent pas attacher grand prix à la vie du ca-

pitaine Bligh et de ses compagnons ; mais il semble aussi qu'ils ne vouloient pas se rendre coupables d'un assassinat décidé, en exécutant leur dessein pendant qu'ils étoient encore à Otahiti.

Le lecteur sera bien aise d'apprendre que la conduite du capitaine Bligh avoit été irréprochable et digne des plus grands éloges. Il avoit déjà deux fois traversé les mers ; il avoit servi sous les capitaines Cook et Clerke, et avoit adopté leurs plans et leurs idées garanties par l'expérience, sur-tout par rapport à la santé de l'équipage. Les plantes étoient très-bien conservées ; l'objet du voyage étoit plus d'à moitié rempli ; et tout sembloit promettre une heureuse conclusion lorsque la révolte éclata.

Mais revenons à M. Bligh et à ses malheureux compagnons exposés sur la vaste étendue de l'océan, sans autre guide que les observations précédentes du capitaine, et ayant pour toute provision 150 livres de pain, 16 morceaux de cochon de deux livres chacun, six bouteilles de taffia, six bouteilles de vin et 28 pots d'eau.

Le 28 avril, ils arrivèrent à Tofoa ; mais la nuit étant très-noire, et la côte hérissée de

rochers, dangereuse et sans ancrage, la chaloupe resta toute la nuit sous l'abritement de l'île. Le capitaine donna à chacun une demi-pinte de grog, et ceux qui n'étoient pas de garde allèrent se coucher avec un calme et un courage qui ne se démentit jamais, et auquel seul ils durent leur miraculeuse délivrance.

Le lendemain, M. Samuel et quelques autres débarquèrent, non sans peine, à une crique pierreuse; c'étoit le seul passage que l'on pût trouver pour pénétrer dans l'île où ils n'apperçurent point d'habitans; mais ils ne revinrent qu'avec une petite provision d'eau dormante, recueillie dans des trous. Un verre de vin et une bouchée de pain fut ce jour-là tout leur repas; après quoi la chaloupe fut halée le long de la côte, dans l'espérance de découvrir quelques symptômes plus favorables; et enfin ils apperçurent sur le sommet des rocs les plus escarpés, plusieurs cocotiers. On y gravit avec les plus grands dangers, et l'on vint à bout de cueillir vingt cocos, qui furent descendus dans la chaloupe avec des cordes. Le soir on en distribua un à chaque personne, et l'on retourna à la crique où l'on passa cette nuit comme la précédente.

L'intention du capitaine Bligh étoit de remettre en mer le jour suivant ; mais le vent ne le permettant pas, il ranima de son mieux son équipage avec un morceau de pain et une cuillerée de rum, déterminé à aller lui-même avec le commis, le botaniste et quelques autres reconnoître le pays. Le long des précipices qui bordent la mer, les naturels avoient placé de longues perches pour faciliter leur descente, et ce fut par ce moyen que les Anglois y gravirent. Mais ils ne trouvèrent, dans leur excursion, que quelques huttes récemment habitées, et une planche de plantain mal cultivée. Au-delà des huttes, ils apperçurent sur une montagne un volcan formidable d'un aspect majestueux, qui, d'après la sécheresse qui l'environne et l'état de la lave, paroît être toujours en éruption. Enfin, nos voyageurs fatigués revinrent vers la nuit, avec trois petites charges de plantain et dix gallons d'eau, rejoindre leurs compagnons, qui avoient pêché autour de la chaloupe avec aussi peu de succès. M. Bligh fut attaqué d'un violent étourdissement quand il fut arrivé sur le bord du précipice, et ce ne fut qu'avec les plus grands soins et le secours de ses com-

pagnons qu'il eut le bonheur de regagner la chaloupe.

Malgré la nudité du sol et la rareté du poisson, Bligh voulut faire encore une tentative, mais ses gens revinrent las, harassés et les mains vuides. Le peu d'espace empêchoit l'équipage de pouvoir dormir à son aise dans la chaloupe ; le capitaine permit à un petit nombre de passer cette nuit à terre, dans une caverne à environ cent cinquante verges de la mer. Arrivée en cet endroit, la troupe soupa avec un plantain bouilli par tête et un quart de pinte de grog ; et après s'être assurés du seul passage par où l'on pouvoit les surprendre, ils s'endormirent devant un bon feu qu'ils avoient allumé pour écarter les mouches et les cousins.

Le lendemain, de fort grand matin, dans une route différente, on découvrit quelques naturels ; deux revinrent avec le détachement à la crique, apportant deux cocos pleins d'eau, et furent si contens de la réception qu'on leur fit, qu'ils allèrent informer leurs compatriotes de ce qui leur étoit arrivé. A midi il en vint une trentaine avec des fruits de l'arbre à pain, des plantains et de l'eau, pour lesquels on leur donna des boutons et des grains de chapelet. Malgré

ces provisions, le capitaine ne permit à chaque homme qu'une once de porc, un quart de fruit de l'arbre à pain et une demi-pinte d'eau pour le dîner.

Bligh, convaincu que l'île, quoique stérile, étoit habitée; craignant que les naturels ne fussent nombreux, recommanda à tout l'équipage de faire entendre qu'un naufrage les avoit réduits à cette malheureuse situation. L'événement justifia la sagesse de cette précaution; les sauvages, qui, dans cet endroit, ont beaucoup de pénétration, ne manquèrent pas de faire les questions prévues; on leur fit les réponses convenues. Ils parurent y ajouter foi; mais le récit de cette infortune parut plus exciter leur surprise qu'émouvoir leur pitié.

Cependant ils apportèrent encore, le premier mai, une nouvelle provision d'arbre à pain, de plantains, de cocos, avec très-peu d'eau fraîche qu'on leur paya dans la même monnoie. Cependant ces provisions même n'étoient pas assez abondantes pour ajouter beaucoup à celles de l'équipage, malgré la sage économie du capitaine qui, ne permettant pas de vue son grand objet, ne donna le soir à chaque homme qu'un quart de fruit d'arbre à pain et un coco.

Le lendemain matin, l'équipage, encouragé par les provisions nouvelles qu'on s'étoit procurées, parut plus tranquille et plus résigné que jamais. Mais ce calme ne fut pas de longue durée. La difficulté de se procurer de l'eau des naturels avoit décidé Bligh à envoyer un détachement dans les montagnes avec des cocos vuides. Pendant l'absence de ces hommes, les naturels descendirent jusqu'à la chaloupe, en assez grand nombre, accompagnés d'un de leurs chefs, nommé Maccaakevow; il fut bientôt suivi d'un autre, appellé Ifow, et d'un jeune homme, nommé Nagite, qui reconnut le capitaine pour l'avoir vu à Annaamouka, et lui promit de le suivre le lendemain jusqu'à Tongatabou.

Mais malgré les efforts de Bligh pour se concilier l'amitié des chefs, qu'il vit avoir connu le capitaine Cook et le capitaine Clerk, dont ils demandèrent souvent des nouvelles, les démarches de ceux-ci donnèrent bientôt lieu aux plus sérieuses appréhensions. Ils commencèrent par vouloir haler la chaloupe à terre, et ne cessèrent que sur les menaces du capitaine à Ifow. Cependant leur nombre croissoit toujours; et le bruit des pierres qu'ils entrechoquoient, signal ordinaire de l'attaque, annonçoit as-

sez leurs intentions hostiles. La situation du capitaine et de sa petite troupe étoit devenue vraiment déplorable : environnés d'ennemis perfides, ils voyoient l'impossibilité absolue d'atteindre la chaloupe sans se faire jour au travers, et comment y parvenir ? de leurs quatre coutelas deux étoient dans la chaloupe, et les espèces de piques qu'ils avoient achetées des naturels n'étoient pas suffisantes pour les défendre. Bligh résolut donc d'attendre un moment plus favorable, et en même temps dissimula ses soupçons à l'égard des chefs auxquels il distribua une partie des fruits d'arbre à pain qu'il venoit d'acheter, ainsi que des cocos dont lui et ses gens faisoient leur dîner ; restant debout et résistant à toutes les sollicitations des naturels qui le pressoient de s'asseoir, posture qui eût été plus favorable à l'exécution de leurs perfides projets. Ce triste repas fini, ce qui restoit à terre de provisions avec trois gallons d'eau que le détachement avoit rapportés, fut insensiblement transporté dans la chaloupe.

Pendant tout ce temps le capitaine veilloit attentivement sur les moindres mouvemens des naturels dont le nombre croissoit incessamment ; et la manière dont ils te-

noient conseil entr'eux annonçoit assez la résolution où ils étoient d'attaquer ; en conséquence il envoya ordre au patron de favoriser la retraite en approchant la chaloupe.

Le soleil alloit se coucher ; aussi-tôt le capitaine donne le signal ; chaque homme se charge de son fardeau ; et, d'un pas lent, d'un air déterminé, s'avance vers la barque. Les chefs, voyant leurs victimes prêtes à leur échapper, s'approchent du capitaine et lui demandent si son intention n'est pas de passer la nuit à terre ; sur sa réponse négative, quoiqu'avec l'assurance de revenir le lendemain, et d'aller avec eux jusqu'à Tongatabou, suivant l'engagement contracté avec Nagite, ils témoignèrent la plus vive indignation, et Maccaakavow s'écria : « eh » bien, nous allons te tuer » !

Le signal de l'attaque suivit de près ces paroles. Pendant que le capitaine descendoit vers le rivage, accompagné de Nagite qu'il tenoit par la main, ses oreilles furent frappées du son des pierres qu'on entrechoquoit. Le détachement s'efforça de gagner la chaloupe, avant que l'attaque commençât ; mais un d'eux, nommé John Norton, quartier-maître, ayant eu l'imprudence de le

quitter, pour l'éloigner du rivage, fut attaqué par une troupe d'environ deux cens naturels qui le tuèrent à coups de pierre. Plusieurs volées de pierres furent successivement envoyées dans la chaloupe, et firent beaucoup de mal à ceux qui s'y trouvoient ; pendant qu'un certain nombre de sauvages saisissoient le cable de la pouppe, et l'auroient tiré à terre, sans le capitaine qui le coupa avec son couteau.

A peine se virent-ils éloignés de la côte, qu'ils firent force de rames vers la haute mer, se flattant qu'ils étoient échappés au danger qui les menaçoit. Mais bientôt douze des naturels, remplissant leurs canots de pierres, les poursuivirent avec la plus grande promptitude, et en voltigeant autour d'eux, renouvellèrent l'attaque avec assez d'adresse et de succès pour mettre hors de combat la plus grande partie de l'équipage. Enfin, le capitaine s'avisa de jetter quelques habits dans la mer. Cet appât ralentit leur fureur ; et avant qu'ils les eussent tous recueillis, la nuit vint, et les força de regagner la côte.

Le capitaine Bligh, jugeant avec raison de la disposition générale des Indiens, d'a-

près la dure épreuve qu'il venoit d'en faire, sentoit bien que dans les îles voisines il ne devoit pas se flatter de trouver une réception plus favorable. En conséquence il tint conseil avec les siens sur la route que la prudence faisoit une loi de prendre. Le résultat fut une résolution adoptée unanimement, mais que le désespoir seul pouvoit inspirer, celle de faire voile vers l'île de Timor, établissement hollandois, éloigné de douze cens lieues, sans espoir d'aucune autre ressource que celle qu'ils pourroient trouver à la nouvelle Hollande. Il faut se rappeller aussi qu'ils entreprenoient cette tâche pénible dans un bateau de vingt-trois pieds de long, chargé de dix-huit hommes, sans cartes, sans autre secours que la mémoire du capitaine et un livre de longitudes et de latitudes pour diriger leur route dans une mer où la navigation n'est qu'imparfaitement connue. Comme toutes leurs provisions ne consistoient qu'en cent cinquante livres de pain, vingt-huit gallons d'eau, vingt livres de porc, trois bouteilles de vin, cinq quarts de rum, quelques cocos et quelques fruits d'arbres à pain, ils contractèrent l'engagement solemnel de se contenter d'une

once de pain et d'un quart de pinte d'eau chacun par jour.

Le 3 mai, au point du jour, le vent qui avoit commencé à fraîchir la veille au soir, devint si violent, que la voile et que les flots venoient fondre sur l'arrière du bateau. Pour s'alléger on se vit dans la nécessité de jetter à la mer tout ce qui pouvoit être moins utile, et en même temps on eut moins de peine à se débarrasser de l'eau qui le remplissoit. Mais un objet de plus grande importance étoit de tenir le pain sec ; car une fois mouillé, il falloit mourir de faim. Heureusement on en vint à bout en l'enfermant dans le coffre du charpentier.

Quoiqu'ils fussent tous trempés et transis, ils n'eurent chacun à dîner qu'un quart de fruit d'arbre à pain, et cela même à peine mengeable, avec une cuillerée à thé de taffia, le capitaine étant décidé à faire durer les provisions au moins huit semaines, quelque chétive que pût être la portion de chaque jour.

Le vent continua de souffler avec la même violence, et à chaque instant ils se voyoient prêts à couler à fond. Enfin il s'abattit le soir du lendemain ; et la nuit étant belle, ils

ils la passèrent d'une manière plus supportable que la précédente , où leurs membres avoient été tellement perclus par le froid, qu'à leur réveil ils eurent bien de la peine à s'en servir.

Il n'est pas indifférent d'observer que le capitaine Bligh avoit adopté le mode le plus propre à inspirer à son équipage le degré de courage et de résignation que leur situation rendoit nécessaire , en leur faisant faire régulièrement les prières. Quelle source d'espérance plus pure et plus abondante qu'une ferme confiance dans la bonté de la providence ! Des prières offertes à la divinité par des ames pieuses manquent rarement d'être exaucées.

Quoique l'aspect fertile des îles qu'ils découvroient les invitât à prendre terre, cependant, comme ils étoient sans armes, le danger de rencontrer des naturels aussi peu hospitaliers et aussi féroces que ceux qu'ils avoient quittés, les empêcha de céder à cette douce tentation ; ainsi ils se virent forcés à observer religieusement l'obligation qu'ils s'étoient imposée en se bornant à la portion convenue, qu'ils ne voyoient aucune probabilité de pouvoir augmenter pour le présent. Le 5 mai, ils pêchèrent un poisson; mais

cette joie fut de courte durée. Le captif se remit en liberté avant qu'ils eussent pu le tirer dans le bateau.

Le jour suivant, vers le soir, comme ils étoient à moitié chemin des îles du sud et de celles du nord qui se trouvoient également à douze lieues, ils rencontrèrent un banc de corail où il n'y avoit que quatre pieds d'eau, et le soir ils découvrirent trois autres petites îles, une au nord nord-ouest, l'autre au nord-est de la terre à l'ouest qu'ils avoient déjà longée, et qui paroissoit être d'une étendue considérable, entrecoupée de montagnes et de vallons, bien boisée, et défendue par des rochers d'une hauteur considérable. Un courant les ayant rapprochés de la côte, ils apperçurent deux grands canots à voiles qui les poursuivoient avec la plus grande rapidité. Mais comme le capitaine avoit toute raison de croire que ces îles étoient les îles Figi, et que les habitans n'étoient pas mieux disposés en sa faveur que ceux des îles des Amis, il crut qu'il étoit de sa prudence d'éviter tout commerce avec eux, et en conséquence ordonna à ses gens de faire force de rames autant que leur foiblesse pourroit le leur permettre. Cependant un des canots les gagna de vîtesse, et,

l'après-midi, n'étoit plus qu'à deux milles d'eux ; mais ils eurent le bonheur d'être délivrés de leurs alarmes en le voyant renoncer à leur donner la chasse.

Rien d'intéressant ne leur arriva depuis le 7 jusqu'au 12 mai. L'après-midi ils virent sur l'eau une espèce de fruit que le botaniste, M. Nelson, reconnut pour être le *Barringtoria* de *Forster*.

Les dangers qu'ils coururent et les peines qu'ils éprouvèrent durant cette fatigante navigation sont plus aisés à concevoir qu'à rendre. Le bateau étoit si petit que, pour que la moitié de l'équipage pût se coucher de toute sa longueur afin de dormir, l'autre moitié étoit obligée de s'asseoir; et indépendamment de l'incommodité de dormir sans couverture, pendant des nuits excessivement froides, ils étoient continuellement trempés par les pluies, et la plupart du temps la violence des vents rendoit la mer si forte, qu'elle venoit souvent fondre avec furie sur l'arrière du bateau, et les mettoit dans un danger continuel de couler à fond. La gêne de leur situation, jointe au froid et à l'humidité, leur avoit donné des crampes douloureuses, et avoit tellement contracté leurs membres qu'ils pouvoient à peine en

faire usage, pendant que d'autres étoient affligés de violentes douleurs d'entrailles. Leurs provisions étoient toujours distribuées dans la même proportion, chaque homme n'ayant qu'un vingt-cinquième de livre de pain pesé dans des cocos, avec une balle de pistolet que le capitaine avoit trouvée par hasard dans sa poche, un quart de pinte d'eau trois fois par jour, excepté lorsque la pluie leur fournissoit l'occasion d'étancher leur soif, et dans les grandes occasions, une bouchée de porc et une cuillerée à thé de taffia. Cependant la prudence du capitaine les mit en état de supporter leurs infortunes comme des hommes ; pour les garantir autant qu'il étoit possible des effets du froid, il leur faisoit tordre leurs habits quand ils étoient mouillés, et laver dans de l'eau de mer, procédé qui se trouva très-salutaire ; il n'étoit pas moins attentif à l'amusement de leur esprit qu'à la conservation de leur corps ; dans les courts intervalles de beau temps, il leur racontoit ses précédens voyages, et s'attachoit sur-tout à leur décrire la situation de la nouvelle Guinée et celle de la nouvelle Hollande, afin que s'il venoit à mourir, ils fussent en état de se diriger

vers Timor dont ils ignoroient entièrement la route.

Le 14 et le 15, plusieurs autres îles, voisines des nouvelles Hébrides, qui n'avoient point encore été découvertes, quoiqu'elles fassent partie du même grouppe, attirèrent leur attention. Elles leur parurent fertiles, et la fumée qui s'élevoit en différens endroits, leur prouva qu'elles étoient habitées ; mais ils se voyoient dans l'impuissance de tirer aucun avantage de cette riante perspective ; la crainte de la mort fut plus forte que le desir de trouver des secours ; ils poursuivirent donc leur course, avec l'attention de gouverner plus au sud, pour éviter la côte inhospitalière de la nouvelle Guinée.

Le tems continua d'être très-mauvais et très-sombre pendant quelques jours, avec de fréquens ouragans mêlés de tonnerre et d'éclairs, et la pluie tomboit sans interruption et avec tant de violence, que le bateau étoit quelquefois rempli d'eau. Les nuits étoient si noires, qu'il étoit impossible de voir une seule étoile pour se diriger. L'équipage, épuisé par des fatigues aussi pénibles, commença à crier et à demander une augmentation de nourriture ; mais ces cris furent bientôt ap-

paisés par l'ascendant du capitaine, qui refusa positivement d'avoir une complaisance qu'il savoit devoir entraîner les suites les plus funestes.

En effet, il eut bientôt occasion de mettre leur patience à une rude épreuve ; le 24 mai, il saisit le moment du retour du beau tems, pour déterminer avec précision la quantité de pain qui leur restoit ; et d'après les portions distribuées jusqu'à ce jour, il se trouva qu'ils en avoient encore assez pour vingt-neuf. Mais quoiqu'on eût de fortes raisons de croire qu'on pourroit gagner Timor dans cet espace de tems ; cependant, comme il étoit possible qu'ils fussent obligés de prolonger leur voyage jusqu'à Java, le capitaine jugea à propos de ménager cette provision de manière à la faire durer six semaines, espace de tems nécessaire pour gagner cet endroit. Dans la situation où étoit l'équipage, il paroissoit impossible de faire adopter cette proposition ; le capitaine employa toute son éloquence à en démontrer la nécessité, et ses efforts furent si heureux, que ce qu'il s'attendoit à voir rejetter comme impraticable fut reçu avec résignation, et qu'au lieu de trois portions par jour, chacun se contenta de deux.

L'intention du capitaine étoit de chercher la nouvelle Hollande, au sud du détroit de l'Endeavour; de se maintenir dans une direction où le vent du sud lui fût favorable, et en conséquence de ranger les récifs jusqu'à ce qu'on pût y trouver une ouverture qui conduisît à une mer calme, et afin que par ce moyen on pût accélérer les moyens de se procurer des rafraîchissemens.

Le 25, ils eurent la satisfaction de voir plusieurs noddys et boobys (1), oiseaux qui ne s'éloignent jamais beaucoup de terre; et le lendemain, le plaisir plus grand encore de prendre un des premiers, qui fut divisé en dix-huit portions, et distribué pour le dîner; et quoiqu'il n'y eût point d'autre sauce que l'eau de mer, on le mangea, chair et os, avec la plus grande avidité. A midi, ils eurent le bonheur de prendre un booby, qui

(1) Un *noddy* est un oiseau de la grosseur d'un pigeon, et un *booby*, de celle d'une oie; ces noms leur ont été donnés par les matelots, pour exprimer la stupidité avec laquelle ils se laissent prendre à la main, sur les mâts et sur les vergues. *Noddy* en anglois signifie *niais*, *sot*, *nigaud*, et *booby* a la même signification.

fut partagé de la même manière, et dont ils firent un *splendide* souper. Le sang fut donné à trois personnes dont la santé étoit plus altérée. Afin que personne n'eût à se plaindre d'aucune partialité dans la distribution de morceaux si précieux, on eut recours à ce mode de division qui n'est connu que parmi les gens de mer, et qu'ils appellent : *Qui aura celui-ci?* C'est ainsi qu'il s'exécute : un homme a le dos tourné à l'objet que l'on doit partager, et un autre montrant successivement les différentes portions, s'écrie : *Qui aura celui-ci?* Le premier répond en nommant un des concurrens; de manière que chacun court une égale chance d'obtenir la meilleure portion.

Le matin du 26, ils prirent un autre booby, qui leur procura un dîner aussi restaurant que le souper de la veille ; mais ce plaisir fut bientôt troublé par l'excessive chaleur du soleil qui, à raison de la sérénité du tems, étoit devenu insupportable, au point de rendre la vie à charge. Cependant la prise de deux autres boobys, dans l'estomac desquels on trouva plusieurs poissons volans et de petites seches qui furent regardées comme d'excellente nourriture,

les retira, jusqu'à un certain point, de cet état de langueur et de désespoir, et la vue d'une quantité de bois flotté, et l'augmentation du nombre des oiseaux ranima leurs esprits abattus. Le capitaine, enfin convaincu que les récifs de la nouvelle Hollande ne pouvoient être fort éloignés, se détermina à reconnoître cette côte sans délai; autant qu'il pouvoit se le rappeller, la direction étoit au nord-ouest, et par conséquent avec un vent de sud, il étoit assuré de se trouver à l'abri de tout danger.

Dans la soirée du 27, la position fixe des nuages à l'ouest confirma le capitaine dans cette persuasion, et l'espérance d'un soulagement moins éloigné inspira à l'équipage plus d'allégresse qu'il n'en avoit éprouvé depuis long-tems. Ils anticipoient sur le traitement qu'ils alloient rencontrer, et après un si long jeûne, se livroient avec transport à la joie d'une fête imaginaire.

La certitude de se trouver dans le voisinage de la côte de la nouvelle Hollande, où ils s'attendoient à trouver des rafraîchissemens, ranima l'équipage, qui, au point du jour, gouverna sur les récifs, les eut bientôt en vue, et découvrit un espace abri té ar

eux, et présentant une surface unie. Mais leur situation devenoit très-périlleuse, parce que leurs voiles étoient employées, et que les vagues, chassant avec force du côté des récifs, les mettoient en danger de se briser. Heureusement, pendant que le capitaine considéroit s'il pouvoit entreprendre d'y pénétrer, ils découvrirent une ouverture ou brèche au récif, à la distance d'un mille, et au même tems une île à l'ouest-mi-nord. Ils entrèrent par ce passage, et le trouvèrent large d'environ quatre cens verges avec toutes les apparences d'une grande profondeur. Il est situé à 12 degrés 51 minutes sud de latitude. Delà, ils se dirigèrent vers la nouvelle Hollande, et bientôt reconnurent la côte d'une manière très-distincte. Toutes leurs inquiétudes passées parurent alors être mises en oubli; et la perspective consolante et si long-tems desirée d'un repas nourrissant et d'un sommeil tranquille ne leur présentoit plus que des idées agréables. Ils ne purent débarquer que le soir et fort tard, de manière qu'ils n'eurent que le tems de découvrir quelques huîtres sur les rochers. Comme ils n'avoient à craindre aucune interruption pendant le sommeil, on décida

que la moitié dormiroit à terre, et l'autre dans le bateau.

Le matin suivant, le soleil offrit à ces infortunés un aspect plus serein qu'ils n'en avoient eu depuis leur départ du rivage inhospitalier de Tofoa. Quoique leurs souffrances les eussent rendus extrêmement foibles; soutenus, comme ils l'étoient, par la force de leur ame, il leur restoit encore assez de force pour les mettre en état de surmonter les difficultés qu'ils avoient encore à éprouver dans le reste de leur route à Timor. Les principaux symptômes de la maladie qui régua quelque temps parmi eux étoient un étourdissement, de grandes foiblesses dans les articulations, et un violent ténesme, provenant de ce qu'ils n'avoient eu aucune évacuation depuis qu'ils avoient quitté le vaisseau; mais aucun de ces symptômes ne se trouva dangereux, et ils avoient enfin la certitude de se procurer prochainement le repos et les rafraîchissemens nécessaires pour rétablir leur santé.

Le capitaine ne voyant aucune apparence d'habitations dans le voisinage de la côte, envoya un détachement, qui revint avec allégresse, ayant trouvé quantité d'huîtres et

abondance d'eau douce. Dans le même temps le capitaine avoit fait du feu par le moyen d'une loupe ; puis ayant eu le bonheur de trouver un peu de soufre, une boîte à fusil avec un pot de cuivre, qui avoit été jetté dans le bateau avec d'autres choses, il se vit en état, en mêlant les huîtres avec du pain et un petit morceau de porc, de préparer une espèce d'étuvée qui n'étoit pas sans mérite, et dont on auroit pu faire un fort bon dîner, sans avoir l'appétit aiguisé par un long jeûne. Chacun en eut une bonne pinte.

En examinant l'état du bateau, qu'ils se hâtèrent de réparer, dans le cas où quelqu'accident imprévu les forceroit de se mettre en route, ils trouvèrent de nouvelles raisons de remercier la providence. Une attache du gouvernail s'étoit détachée pendant la nuit ; accident qui, s'il fût arrivé en pleine mer, fût devenu la cause de leur destruction, parce qu'il seroit devenu impossible de manœuvrer avec la précision que des mers aussi fortes exigent. On y remédia promptement au moyen d'une gâche qu'on eut le bonheur de trouver dans la chaloupe.

Les huîtres étant larges et d'un excel-

lent goût, leur fournirent une bonne subsistance ; mais il est remarquable qu'elles tenoient si fortement aux rochers, que, pour ne pas perdre de tems, ils étoient obligés de les ouvrir où elles avoient pris leur croissance. Une autre découverte non moins heureuse fut celle de quelque lin, signe certain d'une grande humidité dans le sol, qui les encouragea à le creuser pour y trouver de l'eau. Ils en eurent bientôt trouvé, et formèrent un puits, étroit à la vérité, mais assez profond pour répondre à leurs vues, puisqu'il se remplissoit à mesure qu'ils le vuidoient ; d'où il est probable que c'étoit une source. Il se trouve à environ deux cens verges, au sud-est d'une pointe dans la partie sud-ouest de l'île.

Le jour d'après leur arrivée dans cette île, le capitaine lui donna le nom d'Île de la Restauration, non-seulement à cause du jour, le 29 mai (1), mais par allusion aux secours qu'ils y avoient trouvés. L'île a envi-

(1) Le 29 mai, jour de la naissance de Charles II, fut aussi celui où ce prince rentra en Angleterre, et remonta sur le trône. C'est un jour de fête en Angleterre.

ron deux milles de circonférence, et consiste sur-tout en rochers et en pierres, couvertes d'un sol sablonneux, à peine suffisant pour nourrir de petits arbres qui en embellissent quelques parties. Les principaux sont le manchineal, le puron et le palmier. Ils coupèrent le sommet des derniers ; la partie intérieure se trouva fort agréable au goût, et fit une excellente addition à leur table. Ils rencontrèrent aussi trois sortes de fruits, dont l'exemple des oiseaux les invita à goûter, et qui se trouvèrent agréables au goût et sains. Un d'eux venoit sur une espèce de petite vigne, et ressembloit assez pour la grosseur et la substance à la groseille, mais étoit beaucoup plus doux ; la peau étoit d'un rouge pâle, coupé par des raies jaunâtres ; le second pousse en grappes sur des taillis, et ressemble beaucoup à la graine de sureau ; et le troisième pour le goût, la grosseur et la couleur, approche d'une grosse prune sauvage. Cette île étoit peuplée d'oiseaux de différentes espèces, entr'autres de perroquets et de pigeons sauvages ; mais faute d'armes à feu, il leur fut impossible de s'en procurer. Il y avoit aussi des abeilles, des lézards et des fourmis qui avoient leur asyle

dans des buissons couverts d'une toile comme celle d'araignée, qui les mettoit à couvert de la pluie. Les traces du kangourou étoient très-visibles, il avoit probablement été apporté de la mer par les naturels dans le dessein de s'en nourrir, et de rendre leur subsistance plus certaine en augmentant la facilité de les prendre.

Ils virent aussi des indices évidens d'habitations accidentelles; tels que des places où l'on avoit allumé des feux et des chevelures, ainsi qu'un bâton pointu de trois pieds de long, avec une entaille à l'extrémité, à-peu-près comme ceux dont les naturels de la terre de Van Diemen se servent pour lancer des pierres.

La côte est extrêmement hérissée en quelques parties, excepté celle où ils débarquèrent, et où ils trouvèrent plusieurs fragmens de pierre-ponce. La terre voisine avoit l'air fort stérile; un cap très-élevé montroit la direction de la côte au nord ouest à environ sept lieues, et à trois ou quatre lieues au nord étoient deux petites îles. Le tronc d'un gros arbre, qui étoit sur le rivage, leur parut une forte raison de croire que les vents du nord souffloient constamment et avec violence du côté de cette île.

Le capitaine étoit résolu de ne pas faire plus de séjour en cet endroit que ne l'exigeoit le besoin de repos et de nourriture. Il eut la satisfaction de trouver que deux nuits de délassement avoient produit une amélioration sensible dans la santé de son équipage. Le lendemain de son arrivée, il trouva quelque diminution dans sa petite provision de porc, qui ne se montoit plus qu'à deux livres ; et pour éloigner toute tentation qui eût pu porter à l'escamoter, il réserva le tout pour leur dîner le trentième jour ; enfin, après avoir rempli d'eau tous leurs tonneaux qui contenoient environ soixante gallons, et mis dans le bateau le peu d'huîtres qu'ils purent ramasser, le capitaine se disposa à se remettre en mer, n'ayant de pain que pour trente-huit jours, à deux vingt-cinquièmes de livre chacun par jour. L'après-midi du 30 mai, au moment qu'ils alloient s'embarquer, environ vingt naturels parurent sur la côte opposée, armés de lances et d'épieux. Ils leur firent signe de s'approcher ; mais les nôtres appercevant, sur le haut de la montagne, la tête de beaucoup d'autres qui probablement s'y tenoient en embuscade, ils crurent prudent de hâter leur départ. En conséquence,

conséquence, ils firent voile, et gouvernant aussi près du rivage qu'il leur fut possible, ils furent à portée de distinguer les naturels qui leur parurent noirs, avec des cheveux courts et frisés, et absolument nuds.

A la pointe du jour, le 31 mai, ils furent fort surpris de voir le pays absolument changé ; au lieu d'une côte agréablement entrecoupée de montagnes et de vallons et embellie de bois, les yeux étoient fatigués par la monotonie d'un sable aride, et cette scène de deuil et de tristesse n'étoit égayée ni par le moindre arbrisseau, ni par le moindre petit coin de verdure. En passant entre quelques petites îles au nord-est et le continent, ils virent deux partis d'Indiens accourir vers eux avec de grands rameaux dans leurs mains qu'ils agitoient en signe d'amitié. Mais quoique le capitaine eût desiré avoir quelque commerce avec ces sauvages, armés comme ceux qu'il avoit déjà vus, il crut le danger trop grand pour s'y exposer sans une nécessité évidente, et par conséquent continua sa route jusqu'à huit heures du matin, où il débarqua dans une île au nord-ouest. En cet endroit l'équipage, qui jusques-là avoit tenu la conduite la plus

subordonnée, commença à donner des preuves d'un esprit de mutinerie qui, s'il n'eût pas été arrêté à temps, auroit eu les suites les plus funestes. Deux détachemens ayant eu ordre de se mettre en marche pour chercher quelque nourriture; la plupart, las et fatigués, témoignèrent quelque résistance, et quelques-uns même déclarèrent qu'ils aimeroient mieux partir sans dîner que d'avoir la peine de le chercher. Un d'eux se conduisit avec la plus grande insolence à l'égard du capitaine, refusant ouvertement de reconnoître sa supériorité; mais le brave Bligh, en ce moment critique, donna de nouvelles preuves de ce bon sens et de ce courage qui distinguent si avantageusement sa conduite dans tout le cours de cette difficile entreprise. Saisissant un coutelas, il ordonna au mutin d'en prendre un autre, et d'établir sur le champ en homme de cœur cette égalité qu'il venoit de réclamer. Le matelot, intimidé de l'air déterminé du capitaine, eut recours aux prières, et obtint son pardon en rentrant dans le devoir.

De l'endroit le plus élevé de l'île que le capitaine appella Sunday-Island, (île du dimanche) on ne put pas découvrir une plus grande partie du continent qu'on n'en voyoit

de la côte. On appercevoit cependant au nord-ouest une autre petite que le capitaine regarda comme un asyle plus sûr pour la nuit, parce qu'elle étoit plus éloignée de la terre. Après avoir fait un assez bon dîner avec quelques huîtres, et de petites fêves, espèce de *dolichos*, qu'ils trouvèrent dans l'île, ils firent voile pour l'endroit où ils comptoient passer la nuit. Ils y arrivèrent vers le déclin du jour; mais ils la trouvèrent tellement environnée de rochers, qu'il étoit dangereux d'en approcher.

Cependant, au point du jour, ils prirent terre et mirent le bateau en lieu de sûreté; et encouragés par les vestiges de tortues qui flattoient leur espoir, et bientôt par la vue d'un nombre prodigieux de tortues, le capitaine résolut d'y rester jusqu'au matin du jour suivant. En cet endroit le botaniste, M. Nelson, fut attaqué d'une violente chaleur d'entrailles, accompagnée d'éblouissemens, de soif ardente et de foiblesse; la cause en étoit l'extrême chaleur du soleil qu'il avoit éprouvée pendant une excursion faite pour se procurer quelques supplémens de nourriture. La petite quantité de vin que le capitaine avoit

ménagée, se trouva d'une grande utilité ; et après avoir pris un peu de pain trempé dans du vin, et s'être reposé nud à l'ombre, il se rétablit. Le quartier-maître et le charpentier, ainsi que quelques autres, se plaignirent aussi de violens maux de tête, occasionnés pour avoir mangé avec excès des espèces de groseilles qu'ils avoient trouvées dans leurs excursions.

Comme il étoit évident, d'après quelques vestiges et des écailles de tortues, que les naturels venoient quelquefois en cet endroit, on crut qu'il étoit prudent de faire du feu dans un taillis fourré, afin qu'il ne pût pas être découvert dans la nuit. Mais cette mesure que la prudence avoit inspirée au capitaine devint inutile. Un homme de l'équipage, voulant avoir du feu séparé de celui de ses camarades, la flamme prit à l'herbe qui étoit autour de lui, et se répandit avec une telle rapidité, qu'en un instant toute l'île fut en feu. Heureusement la privation de sommeil fut le seul malheur qui résulta de l'obstination et de l'imprudence de cet homme. Le parti envoyé pendant la nuit, à la découverte des tortues, revint à trois heures du matin, sans avoir rien trouvé. Celui qui avoit été à la chasse des oiseaux

avoit été plus heureux, et avoit pris douze *noddies*. Il en auroit pris un plus grand nombre, sans l'étourderie de l'un d'entr'eux qui, s'écartant de ses compagnons, effaroucha les oiseaux, et cependant en prit neuf qu'il mangea.

A la pointe du jour, avant de quitter l'île, le capitaine attacha quelques boutons et morceaux de fer à un arbre, comme un présent agréable pour ceux des naturels qui pourroient venir en cet endroit. Mais quoique son intention fût évidemment louable, la plus légère réflexion l'auroit convaincu que cette action devoit probablement avoir des sujets tout différens de ceux qu'il se proposoit, et qu'elle seroit une cause de discorde, si même elle n'amenoit une effusion de sang. Si un parti de Mexicains étoit jetté sur la côte d'Angleterre et laissoit suspendu à un arbre, comme une marque de sa reconnoissance pour l'asyle qu'il y a trouvé, de pesans lingots d'or ou d'argent, métaux encore moins précieux pour nous que le fer et le cuivre ne peuvent l'être pour les grossiers habitans de la nouvelle Hollande ; peut-on supposer que ce butin brillant, une fois apperçu par une troupe de paysans, le partage s'en feroit également et paisiblement ?

Après avoir parcouru une multitude de petites îles, ils quittèrent enfin le 2 juin, les rochers de la partie septentrionale de la nouvelle Hollande, et vers les neuf heures du soir, se livrèrent une seconde fois à l'immensité des mers, après avoir été six jours à longer la côte. Mais encouragés par les dangers auxquels ils avoient échappé, ils ne paroissoient pas redouter ceux qu'ils avoient encore à courir. L'espérance d'aborder sous peu de jours une terre hospitalière soutint leur courage, et rendoit leur ame plus forte que leur corps.

Le plus grand inconvénient qu'ils éprouvèrent alors, fut la violence d'une mer très-forte, qui les obligeoit de vuider sans interruption l'eau qui entroit dans la chaloupe, et qui les tenoit dans une humidité continuelle. Ils s'en trouvèrent tous extrêmement affectés; le chirurgien et un vieux marin, nommé Lebogue, laissèrent voir, au bout de quatre ou cinq jours, les symptômes les plus alarmans d'un affoiblissement rapide, et le reste de l'équipage éprouva cette irrésistible envie de dormir, qui indique ordinairement la victoire prochaine de la mort sur la nature épuisée. Le seul soulagement qu'on put leur donner, fut une cuillerée ou

deux de vin à ceux qui étoient le plus affoiblis, et l'après-midi du huitième jour, ils eurent le bonheur de prendre un petit dauphin, qui produisit une portion de trois onces par tête. Cependant les symptômes mortels croissoient d'heure en heure, tels que l'enflure des jambes, l'air moribond, l'épuisement excessif du corps et l'affoiblissement des facultés intellectuelles. Quoique le capitaine luttât contre tous ses malheurs avec une résolution peu commune, et se sentît réellement moins indisposé que le reste de l'équipage, le quartier-maître lui dit avec bonhommie, qu'il avoit plus mauvaise mine que les autres; compliment qui, dans une telle conjoncture, n'étoit rien moins qu'encourageant.

Le 11, après dîner, le capitaine, d'après son estime, se trouva fondé à croire qu'ils avoient passé la partie orientale du méridien de Timor, découverte qui causa une satisfaction indicible à ces infortunés, et le nombre de *boobys* et d'oiseaux de terre qu'ils apperçurent dans le cours de l'après-dîner, les confirmèrent dans le consolant espoir de voir bientôt l'heureux terme de toutes leurs misères.

Ces indices flatteurs, loin de s'évanouir, se vérifièrent bientôt ; car le 12 juin au matin, entre deux ou trois heures, l'objet long-temps desiré de leurs vœux ardens, le but de leurs desirs, l'heureuse côte de Timor se découvrit à leurs regards.

Au point du jour, ils longèrent la côte au sud-sud-ouest, pour chercher l'établissement hollandois. Mais, quoiqu'ils apperçussent des traces de culture, comme ils n'appercevoient aucun indice d'habitation européenne ; en conséquence, ils restèrent en mer jusqu'à la nuit, et se reposèrent pour recommencer le lendemain matin. Le treize, à deux heures de l'après-dîner, après avoir traversé, non sans grand danger, une mer houleuse, ils eurent une sonde de plusieurs brasses, et mouillèrent dans une petite baie à fond de sable, où ils apperçurent une hutte, un chien et quelques bestiaux.

Le canonnier et le quartier-maître ayant été envoyés à la cabane, revinrent bientôt accompagnés de cinq Indiens qui leur firent entendre que le gouverneur de l'établissement hollandois résidoit dans un lieu nommé Coupang, qui étoit à quelque distance au nord-est, et un des Indiens consentit à les y conduire.

Les naturels étoient d'une couleur de tan foncé, avec de longs cheveux noirs. Leur habillement consistoit en une pièce d'étoffe quarrée qu'ils portent autour de leurs hanches, avec un large couteau dans les plis, un mouchoir attaché autour de leurs bras, et un sac suspendu sur leurs épaules, pour y porter leur bétel qu'ils mâchent continuellement. Ils apportèrent au bateau quelques morceaux de tortues sechés et quelques épis de maïs ; mais les premiers étoient si durs qu'on ne put les manger qu'après les avoir fait tremper dans l'eau ; le maïs fut reçu avec empressement, ils offrirent d'apporter d'autre nourriture ; mais le capitaine, empressé de partir, prit son pilote Indien à bord, et fit voile avant cinq heures de l'après-dîner, en longeant toujours la côte. Le vent venant à tomber à la chûte du jour, ils eurent recours aux rames ; mais leur foiblesse trahissant leurs efforts, ils jettèrent l'ancre à 10 heures du soir ; la mer étoit très-calme et leur permit de se livrer au sommeil pendant trois heures, repos qui leur fit grand bien ; ils suivirent la même direction, jusqu'à ce qu'ils se retrouvèrent encore en pleine mer ; ils apprirent alors que la terre à l'ouest qu'ils

avoient passée étoit une île, appellée par leur pilote Indien, Pulo Samow. L'entrée méridionale du canal a environ deux milles de largeur.

Le bruit de deux canons, à peu de distance, devint le plus agréable son qui eût jamais frappé leurs oreilles, et leurs yeux eurent bientôt le spectacle non moins consolant de trois vaisseaux à l'ancre, à l'est. Sur le point de terminer leur périlleuse entreprise et de se reposer de toutes leurs fatigues, ils se sentirent animés d'une force extraordinaire, et ramant jusqu'au jour, ils jettèrent l'ancre en face d'un petit fort et d'une ville qui, à ce qu'ils apprirent de leur pilote, étoit Coupang. Après avoir fait signal de détresse, ils furent hélés par un soldat qui leur dit de prendre terre, invitation à laquelle le capitaine se rendit sans tarder. En débarquant, il fut accueilli par une multitude d'Indiens, parmi lesquels il fut agréablement surpris de trouver un matelot Anglois. Cet homme le conduisit sur le champ à la maison de son capitaine dont le nom étoit Spikerman, et dont le vaisseau étoit un de ceux qu'ils venoient de voir. Le capitaine Spikerman, informé de leur situation, l'invita à faire débarquer l'équipage

et à l'amener chez lui, donna des ordres pour leur réception, et se rendit chez le gouverneur, M. William-Adrien-Van-Este, alors dangereusement malade, pour savoir de lui à quelle heure il voudroit recevoir le capitaine Bligh.

Ce ne fut pas sans peine que l'équipage put arriver à la maison du capitaine Spikerman, où ils trouvèrent un déjeûner de thé, de pain et de beurre préparé pour eux. Il seroit difficile à l'imagination humaine de se peindre un grouppe plus extraordinaire que celui que ces infortunés offrirent en ce moment aux habitans de Timor; et il seroit impossible à la plume ou au pinceau d'égaler cet affligeant spectacle. Sans les larmes de joie qui couloient en ruisseau le long de ces joues creuses et desséchées, chaque individu présentoit l'image de la famine personnifiée; le dernier degré de l'épuisement, des membres couverts d'ulcères, de misérables haillons, tous ces objets inspiroient aux spectateurs des sentimens de pitié, d'horreur et d'étonnement.

L'inquiétude et les soins du gouverneur pour leur rétablissement, lui faisant oublier l'intérêt qu'il devoit prendre lui-même à sa

santé, il marqua un terme très-prochain pour recevoir le capitaine Bligh ; et dans la réception qu'il lui fit, déploya cette sensibilité qui est le premier don des cieux, et le plus noble ornement de la nature humaine. Egalement poli et bienveillant, il possédoit l'art difficile de rendre service sans blesser la délicatesse de ceux qu'il obligeoit. Après avoir assuré le capitaine Bligh que tous les secours que l'endroit pouvoit fournir alloient être préparés pour lui et pour ses gens, il lui fit servir un bon repas ; et quoiqu'il sût bien qu'il étoit nécessaire pour satisfaire son appétit, il eut l'art de ne l'inviter à le partager que pour se conformer aux usages du pays.

Quand le capitaine eut quitté ce généreux et digne homme, il retourna chez le capitaine Spikerman, qu'il trouva également attentif, humain, bienfaisant; en son absence, tous les secours possibles avoient été prodigués à ses gens ; le chirurgien de la ville, M. Max, avoit pansé leurs plaies, et on les avoit pourvus d'habits.

Une maison, la seule de la ville qui ne fût pas occupée, fut donnée au capitaine pour y faire sa résidence ; mais la trouvant assez large, il résolut de loger sous le même

toît tous ses compagnons d'infortune. En conséquence il informa de sa résolution le gouverneur qui, sur le champ, envoya des lits et toutes les autres provisions nécessaires.

Ils restèrent à se remettre de leurs fatigues, jusqu'au 20 août, où ils quittèrent Coupang dans un schouner que le capitaine s'étoit procuré avec le secours de M. Timothée Wanjor, gendre du gouverneur, qui lui avança de l'argent, et lui fournit tout ce que sa situation lui rendoit nécessaire. Pendant son séjour tout l'équipage se rétablit à l'exception de M. Nelson, le botaniste, qui mourut le 20 juin.

Coupang est situé par les 10 degrés 12 minutes sud de latitude, et les 124 degrés 41 minutes est longitude.

Le 6 septembre, ils eurent connoissance de Java, d'où ils continuèrent leur route à l'ouest à travers le détroit de Madère, et arrivèrent sains et saufs à Batavia le premier octobre. Là ils se séparèrent; le capitaine et deux de ses hommes s'embarquèrent pour l'Europe, dans le paquebot Vlyet, qui mit à la voile le 16 octobre, et les autres restèrent à Batavia, pour revenir avec la flotte qui devoit bientôt en partir. Le paquebot arriva

au cap de Bonne-Espérance, le 16 décembre; en partit le 2 janvier, et le 14 mars, le capitaine Bligh prit terre à Portsmouth.

Post tot naufragia portum.

N. B. Les rebelles n'auront pas joui longtems de leur triomphe et des plaisirs que leur offroient les belles d'Otahiti ; on a envoyé de Batavia pour les chercher et les punir.

ANECDOTES

Sur le gouverneur Phillip.

ARTHUR PHILLIP est un de ces officiers, qui, comme Drake, Dampier et Cook, s'est élevé par son mérite et ses services, aux honneurs du commandement. Son père étoit Jacob Phillip, natif de Francfort en Allemagne, qui, s'étant établi en Angleterre, entretint sa famille, et éleva son fils en donnant des leçons de langue. Sa mère étoit Elizabeth Breach, qui avoit épousé en premières nôces le capitaine Herbert, employé dans la marine, et parent de lord Pembroke. De son mariage avec Phillip, elle eut Arthur, dont il est ici question, né dans la paroisse d'Allhallow, Bread-Street, dans la cité, le 11 d'octobre 1738.

Destiné à aller à la mer, il fut par conséquent envoyé à l'école de Greenwich, où il reçut une éducation conforme à ses premiers penchans. A l'âge de seize ans, il commença sa carrière maritime, sous le feu

capitaine Everet, de la marine, au commencement des hostilités en 1755; et en apprenant les élémens de la profession sous cet habile officier, il partagea avec lui les premiers désastres de la guerre de sept ans, et les succès glorieux qui les suivirent. On ne sait jusqu'à quel point la prise de la Havane contribua à la fortune de Phillip ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'âge de vingt-trois ans, il fut fait lieutenant, le 7 juin 1761, à bord du Stirling-Castle, par sir George Pococke, excellent juge des talens d'un officier de marine.

Mais si les exploits maritimes contribuent à l'avancement des gens de mer, il faut qu'ils aient une fin. La paix avec toutes ses douceurs fut rétablie en 1763. Phillip alors eut le loisir de se marier et de s'établir à Lyndhurst, dans la Nouvelle-Forêt, où il se livra aux amusemens de l'agriculture, et comme d'autres habitans de la campagne, remplit avec assiduité tous ces offices qui sont, il est vrai, peu importans, mais ne sont pas dédaignés par les propriétaires de fonds, lesquels dans cette île n'ont pas besoin d'office pour se donner de l'importance.

Les gens de mer, comme leur propre élément,

ment, sont rarement en repos. Ces occupations qui avoient plu à Phillip, tant qu'elles avoient le mérite de la nouveauté, cessèrent de lui plaire, quand elles lui furent devenues plus familières. Il alla offrir ses talens et ses services à la cour de Portugal, alors en guerre avec l'Espagne. De pareilles offres ne pouvoient être dédaignées par un peuple qui avoit sur les bras un si puissant ennemi. On avoit besoin d'officiers expérimentés ; il fut accepté avec transport. Telle fut en effet sa conduite et ses succès, que lorsque l'intervention de la France dans la guerre d'Amérique en 1778, lui fit une loi de combattre pour son roi et de défendre son pays, la cour de Portugal le vit partir avec peine, tout en applaudissant au motif de son départ.

Son retour fut approuvé sans doute par ceux qui, connoissant son mérite, pouvoient contribuer à son avancement; car il eut le commandement du brûlot le Basilic, le 2 septembre 1779; mais dans ce poste, il eut peu d'occasions de déployer son zele, ou d'ajouter à sa réputation; cependant cet emploi le mena à un grade plus relevé, et il fut fait capitaine de poste sur la frégate l'Ariane, le 13 novembre 1781, à l'âge d'en-

viron quarante-trois ans. C'est là la grande époque dans la vie de nos officiers de marine, parce que c'est delà qu'ils prennent date pour leur rang. Sur l'Ariane, il n'eut pas le temps d'avoir des rencontres fort actives, ni de faire de riches prises, ayant été nommé au commandement de l'Europe de soixante-quatre canons, le 23 décembre 1781. Durant la mémorable année de 1782, Phillip en partagea les glorieux succès; en janvier 1783, il fit voile avec un renfort pour les Indes orientales, où un courage supérieur lutta contre des forces supérieures, jusqu'à ce que la politique de nos négociateurs eut mis fin à des hostilités inégales par une paix nécessaire.

L'activité ou le zele de Phillip fut alors appliqué à des objets plus solides. Quand on eut pris la résolution de former un établisement dans cette partie de la Nouvelle-Hollande, appellée Nouvelle-Galles méridionale, on jetta les yeux sur lui, comme sur un officier propre à conduire une entreprise qui demandoit les connoissances nautiques et une prudence consommée. L'équipement de la flotte dont on lui confia le commandement, le voyage et l'établissement, ont fait l'objet principal de cet ouvrage. Si le

destin veut qu'un jour les colons européens de Sydney-Cove doivent avoir leurs historiens, ces anecdotes authentiques de leur premier législateur offriront des matériaux aussi curieux qu'importans.

Etat de la flotte et de l'établissement envoyé avec le gouverneur Phillip à Botany-Bay.

LE capitaine Arthur Phillip, de la marine, gouverneur et commandant en chef du territoire de la Nouvelle-Galles méridionale, et des vaisseaux et bâtimens de sa majesté employés sur cette côte.

Le major Robert Ross,	*lieutenant gouverneur.*
Richard Johnson,	*chapelain.*
Andrew Miller,	*commissaire.*
David Collins,	*juge-avocat,*
John Long,	*adjudant.*
James Furzer,	*quartier-maître.*
George Alexandre.	*prevôt-martial.*
John White,	*chirurgien.*
Thomas Arndell,	*aide.*
William Balmain,	*aide.*

Commandans du Sirius,	le capitaine Arthur Phillip;
	le capitaine John Hunter.
Commandant du Supply,	le lieutenant H. C. Ball.

Six bâtimens pour le transport des condamnés.

	hommes,	femmes.
L'Alexandre,	210	
Le Scarborough,	210	
L'Amitié,	80	24
La Charlotte,	100	24
Le Prince de Galles,		100
Lady-Penrhyn,		102

Chacun de ces bâtimens avoit un détachement de soldats de marine.

Trois bâtimens pour le transport des provisions.

Le Golden Grove, le Fishburn et le Borrowdale, chargés de provisions, d'ustensiles de ménage, d'habillemens, &c. pour les transportés.

Agent pour les transports, le lieutenant John Shortland.

La garnison est composée de soldats de la marine.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN.





